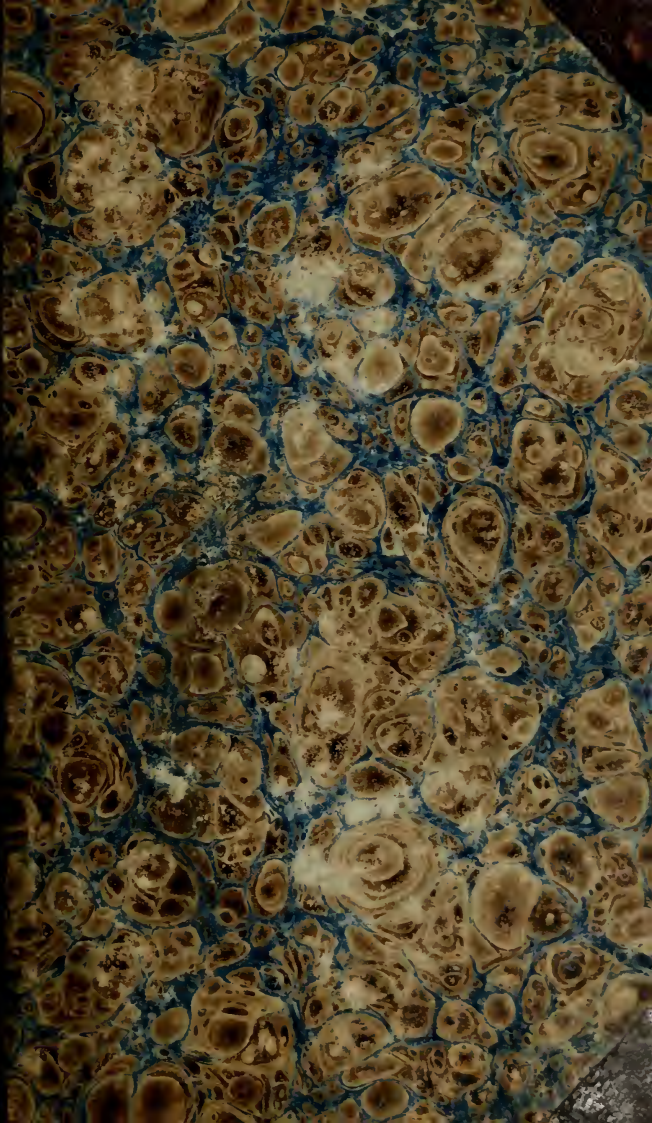

X A 43

E
165
.M3914
1838
v. 3
SMRS

DE LA

SOCIÉTÉ AMÉRICAINE.

IMP. DE HAUMAN ET Cᵉ. — DELTOMBE, GÉRANT.
Rue du Nord, nº 8

DE LA

SOCIÉTÉ AMÉRICAINE

PAR

MISS MARTINEAU;

TRADUIT DE L'ANGLAIS

PAR M. BENJAMIN LAROCHE,

Traducteur des OEuvres de lord Byron.

Tome Troisième.

BRUXELLES.

SOCIÉTÉ BELGE DE LIBRAIRIE, ETC.

HAUMAN ET COMPᵒ.

LEIPZIG, L. MICHELSEN.

1838

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/delasocitam03mart

DE LA

SOCIÉTÉ AMÉRICAINE.

TROISIÈME PARTIE.

CIVILISATION.

> Ce pays, qui a donné au monde l'exemple de la liberté physique, lui doit aussi celui de l'émancipation morale; car, jusqu'à ce jour, elle n'existe encore pour nous que de nom. L'inquisition de l'opinion publique étouffe, dans la pratique, la liberté proclamée par les lois en théorie. JEFFERSON.

Le degré de civilisation d'un peuple correspond à l'exaltation de l'idée qui domine chez lui. L'idée prédominante des sauvages est la nécessité de pourvoir aux besoins physiques les plus grossiers : les premiers pas de la civilisation ont donc pour but le perfectionnement des satisfactions corporelles ; lorsque, par la combinaison du travail et des autres exercices de l'intelligence, les besoins du corps sont satisfaits avec régularité et commodité, l'amour du plaisir, l'amour

du loisir succèdent ; puis vient le désir de la richesse ; puis, enfin, la déférence pour l'opinion : nul peuple n'a encore été plus loin. Il s'est trouvé probablement, dans toutes les nations, des individus qui ont poursuivi une idée plus haute que celle-là ; des coutumes isolées, des législations partielles ont, dans toutes les sociétés, manifesté une tendance vers quelque chose de plus élevé que la moralité dominante. La majesté d'idées plus sublimes est, d'ailleurs, tellement irrésistible, qu'un involontaire hommage leur a été offert de tout temps par les chefs de la société.

Quoique, jusqu'à présent, les actes ne répondent pas aux paroles, la proclamation de siècle en siècle de ce je ne sais quoi d'élevé, qu'on n'a pas pu encore atteindre, peut être considérée comme la prophétie distincte de ce qui doit avoir lieu ultérieurement. On y trouve une perception quoique obscure, un regard quoique faible vers quelque chose dont l'obtention ne peut manquer d'arriver avec le temps ; mais l'époque n'est pas encore venue. Dans les parties les plus éclairées de l'ancien monde, la transition du gouvernement de la majorité par la minorité ne fait que commencer dans l'intérêt de cette dernière, au gouvernement de la majorité, dans l'intérêt avoué de cette majorité elle-même. La vérité et la justice, sous l'empire desquelles chaque homme respecterait tous les autres hommes, où tous s'oublieraient dans l'intérêt d'autrui et considéreraient comme la destinée la plus glorieuse, non d'être servis, mais de servir les autres, sont encore de vains mots. La civilisation de l'ancien monde cor-

respond encore à l'idée vulgaire que l'homme vit dans et pour l'extérieur, dans et pour ce qui l'entoure, plutôt que pour ce qui est en lui. Quoi que puissent dire et faire un petit nombre d'individus, on suppose encore que la généralité des hommes vit pour la richesse, l'aisance et la dignité extérieure, et pour la réputation à son point le plus élevé. Le degré de civilisation répond à cette idée : à peine existe-t-il une institution ou une coutume qui suppose un but plus haut. Les moyens d'éducation, récemment appliqués, sont louables, en ce qu'ils attestent un progrès positif; néanmoins ils sont assez étroits, assez chétifs pour montrer combien c'est un effort inaccoutumé que de considérer l'homme lui-même comme plus noble que l'unité sociale. Les parents, les tuteurs, les maîtres, les hommes d'État croient encore avoir tout dit quand ils ont souhaité que leurs pupilles devienment, un jour, des membres *utiles et respectables de la société.* Le plus grand nombre des tuteurs s'effrayeraient à l'idée que leurs pupilles pussent devenir autre chose, et cependant il est clair, comme le jour, qu'il faut que chacun ait la possibilité de devenir ce que le Créateur a voulu qu'il fût, aussi longtemps qu'il sera constant que les hommes les plus généreux, qui ont été la gloire de la terre, ont été considérés, dans leur temps, comme l'opposé de *membres utiles et respectables de la société.* Les plus divins d'entre eux ont été réputés *dangereux et pestilentiels* par leurs contemporains. Quiconque a étudié les voies de la Providence ne s'affligera pas de cet état de choses ; il n'attendra pas

qu'aucun arrangement social puisse être effectué, en vertu duquel les convictions et les sympathies du vulgaire pourraient tout d'un coup s'élever au niveau de celles des êtres privilégiés; il ne souhaitera pas de voir changer les lois grandes et bonnes, en vertu desquelles les privilégiés de sa race *sont rendus parfaits par la souffrance:* les yeux du monde ne s'ouvrent que graduellement au grand jour de la raison; il se bornera à remarquer l'état inférieur d'une civilisation qui présuppose des buts extérieurs et spéciaux, et s'appuie, avec tant de confiance, sur les moyens mécaniques de les atteindre, qu'elle voit avec déplaisir la poursuite d'objets singuliers par des méthodes inusitées. L'observateur jugera avec raison que c'est là un état inférieur de civilisation, quoiqu'il puisse entendre chaque jour des plaintes ou des félicitations sur le haut point où est parvenue la civilisation, alors que l'instruction marche à pas de géant, qu'on voyage avec une vitesse de cinquante milles à l'heure, et que des cuisiniers éminents dans leur art reçoivent un traitement annuel de 1,200 livres sterling. Tant que la vérité et la justice resteront de vains mots ; tant qu'on ne pourra vivre pour elles au détriment de sa fortune, sans passer pour des membres nuisibles et méprisables de la société, nul ne peut raisonnablement parler de la haute civilisation du pays qu'il habite.

L'ancien monde considère avec intérêt le nouveau monde pour voir à quel degré de civilisation il est arrivé sous l'empire des circonstances nouvelles : l'intérêt qu'il y prend peut être vague et, en partie,

involontaire; mais il n'en est pas moins vif. La majorité, qui ne comprend d'autres objets de désir général que la richesse, le loisir et l'honneur, regarde pour observer seulement sous quelle forme ces objets sont poursuivis. Le petit nombre de ceux qui rejettent le blâme de l'avilissement politique et social qui les entoure sur des restrictions extérieures seulement attendent de l'Amérique une ère parfaite de vertu et de bonheur, parce que les Américains vivent sous l'empire de la liberté extérieure. Où est la vérité? chacun la voit dans son opinion.

Les républiques de l'Amérique du nord sont nouvelles, mais les idées de leurs populations sont vieilles. Quand ces républiques étaient des colonies, elles contenaient un peuple vieux, vivant sous de vieilles institutions dans un pays nouveau : maintenant c'est un peuple mixte, enfant comme nation, incesssamment nourri des intelligences de l'ancien monde, vivant dans un pays neuf, sous des institutions formées d'une combinaison nouvelle avec de vieux éléments. C'est là une situation si singulière, que l'ancien monde doit se préparer à attendre quelque temps avant de voir ce qui en sortira. L'ancien monde doit patienter ; les Américains n'ont pas encore et n'auront pas de longtemps un caractère national ; peu importe qu'ils croient en avoir un, ou, du moins, cela n'importe que comme étant une indication du but vers lequel ils tendent. Leur vénération pour Washington les a conduits à croire qu'il fut le type de leur nation; leurs sentiments patriotiques s'identifient tellement avec lui

qu'ils en concluent que la nation grandit à son image. Si un Américain était chargé par ses compatriotes de peindre ce qu'ils appellent leur caractère national, le portrait aurait une ressemblance parfaite avec Washington ; mais il y aurait erreur. Il existait des influences antérieures à Washington, et il est des circonstances qui lui ont survécu, qui font que d'autres images sont gravées plus profondément encore dans le cœur des Américains que celle de Washington lui-même. Son caractère constitue parmi eux une idée grande et prédominante, mais il en est d'autres qui prennent le pas sur elle parce qu'elles sont plus générales encore. La richesse et l'opinion étaient pratiquement adorées avant que Washington ouvrît les yeux à la lumière de ce soleil qui devait éclairer ses actes, et le culte de l'opinion est aujourd'hui la religion établie aux États-Unis. Si l'idée prédominante de la société ne naissait pas de circonstances sur lesquelles les changements des événements extérieurs n'exercent qu'une influence immédiate extrêmement faible, il est clair que, dans ce cas, cette idée prendrait sa source dans le caractère des bienfaiteurs qui ont accompli la révolution, et serait conforme aux paroles solennelles par lesquelles ils ont exprimé leur déclaration unanime. S'il n'y avait pas eu des influences antérieures, les principes de vérité et la règle de justice, d'après lesquels la déclaration fut rédigée, et la lutte révolutionnaire entreprise et conduite, auraient dû amener la civilisation tout entière de la nation américaine ; alors on aurait obtenu la plus grande liberté sociale

aussi bien que politique ; la poursuite des richesses aurait été restreinte sans difficulté ; la crainte de l'opinion et de la violence aurait été bannie, et de nobles facilités, auraient été offertes aux progrès de l'homme extérieur comme aussi aux jouissances de l'homme intérieur ; mais il n'en a pas été ainsi, et l'on a eu un mélange de vieilles et de nouvelles influences, d'où est sortie une nouvelle espèce de civilisation.

La considération que l'ancien monde acccorde à la richesse est restée dans le nouveau, quoique, je le crois et je l'espère, avec une force moins grande. Quoique tout le monde, en Amérique, et presque tout le monde en Angleterre, travaille pour arriver à la richesse, il me semble néanmoins qu'en Amérique ce but est moins qu'en Angleterre l'unique objet de la pensée et de toutes les sollicitudes. En Amérique, il est évidemment subordonné à une autre idée qui est encore une idole, mais d'un ordre supérieur à la première : le culte de l'opinion a certainement le pas sur celui de la richesse.

Dans un pays où la volonté de la majorité décide dans toutes les affaires politiques, on doit céder à la tentation d'appartenir à la majorité, à moins que cette tendance ne soit combattue par de puissants intérêts, ou par la probabilité d'un prochain triomphe de la minorité. Dans ce cas, il faut à la minorité une volonté forte pour être minorité ; une volonté forte est redoutée par les faibles, qui ont assez peu de foi pour croire qu'elle met en péril l'égalité politique, fondement principal de leurs institutions. Cet effroi amène la

persécution, ou, du moins, l'opprobre : l'opprobre devient un danger réel; comme tous les dangers, il est plus redouté qu'il ne mérite de l'être, et plus il est redouté, plus il dure. C'est ainsi que, par un manque de foi dans l'infaillible opération du principe de vérité et de règle de justice, les principes ne sont plus que de vains mots dans les États du nouveau monde comme dans les royaumes de l'ancien monde; et la jeune nation qu'on espérait voir commencer une nouvelle et plus noble vie sociale met en pratique, dans sa civilisation, une idée peu supérieure à celles qui ont régné chez des nations moins bien partagées qu'elle en liberté politique.

CHAPITRE PREMIER.

IDÉE DE L'HONNEUR.

> Le talent et le mérite sont les seuls motifs permanents de distinction. Le Tout-Puissant leur a conféré d'éternelles lettres de noblesse, et ce sont eux qui font les noms brillants et immortels auxquels nos enfants peuvent aspirer comme les autres. Ce sera notre faute si, dans notre patrie, la société n'est pas, comme le gouvernement, organisée sur une base nouvelle. MISS SEDGWICK.

Sans doute il vaut mieux vivre pour l'honneur que pour la richesse : mais jusqu'à quel point doit exister cette préférence? cela dépend de l'idée qu'on se fait de l'honneur. Là où la vérité et la justice sont quelque chose de plus que de vains mots, l'idée d'honneur exclut toute crainte, hormis celle de mal faire. Là où l'honneur prend sa source dans l'opinion viagère des hommes, attache à la dépendance une crainte toujours présente, et que nous consultons perpétuellement pour agir ou nous abstenir, nous paralyse sans cesse; dans ce cas on subit une servitude aussi pénible que dans la poursuite de la richesse. Si la richesse s'envole, ainsi fait la popularité. Si de riches cargaisons redou-

tent sur l'Océan les écueils et les tempêtes, si les moissons peuvent être détruites par les éléments, la réputation aussi a des périls à craindre dans les différences d'opinions, dans la diversité des vues et des caractères. Si donc nous devons ajouter foi à tout ce que les moralistes ont écrit, ce que les sages ont affirmé sur la vanité et la misère à dépendre des applaudissements humains, nous devons conclure qu'il n'y a de liberté véritable ni pour les sociétés, ni pour les individus qui vivent dans la crainte de l'opinion.

Cette déférence pour l'opinion se manifeste sous diverses formes dans différentes parties du pays, et sous des combinaisons sociales dissemblables. Dans le sud, où le travail lui-même est un capital et ne peut, par conséquent, commander le respect convenable, il y a beaucoup de vanité de représentation, beaucoup de dépenses inutiles dans la crainte de l'imputation de de pauvreté, qui suivrait la moindre économie ; la vie qu'on y mène est turbulente et cavalière, par la crainte de l'imputation de lâcheté, qui suivrait le pardon des injures. La crainte du blâme est une véritable panique sous l'empire de laquelle les hommes renoncent à la liberté d'action et de parole. Dans le nord, la société a pu, grâce surtout à l'influence religieuse héritée des ancêtres, surmonter, jusqu'à un certain point, cette crainte vulgaire, en tant qu'elle se manifeste dans la turbulence du caractère ; mais là s'est arrêté le progrès. Un gentleman de la Nouvelle-Angleterre, se plaignant de l'insolence des représentants du sud au congrès envers les représentants du nord, en se prévalant de

ce que les hommes du nord ne sont pas duellistes, disait, un jour, devant moi, que, s'il était au congrès il annoncerait son intention de se battre. Je ne crois pas qu'il se fût montré en arrière de la société à laquelle il appartenait, au point d'adopter une pratique coupable qu'elle avait déracinée d'au milieu d'elle, et de l'adopter par suite de cette même crainte d'imputation qu'il méprisait dans le sud; mais l'impulsion sous l'empire de laquelle il parlait démontrait que, lorsqu'on laisse la crainte de l'opinion s'établir sous une forme quelconque, elle est apte à prendre les formes les plus fâcheuses.

Quand j'étais à Philadelphie, un incident déplorable arriva à une famille de ma connaissance. Un fils unique, âgé de dix-neuf ans, fut insulté par un de ses compagnons détude ; son père et son oncle se consultèrent sur ce qu'il y avait à faire et envoyèrent le jeune homme combattre la personne qui l'avait insulté. La mère, quand on lui apprit ce duel, demanda au ciel que, si l'un d'eux devait succomber, ce fût son fils; sans doute elle sentait, dans son cœur vertueux, que mieux vaudrait mourir qu'assassiner un homme par une lâche crainte de l'opinion. Le premier agresseur perdit un doigt, et l'affaire s'est ainsi terminée ; mais elle n'en est pas restée et elle n'en restera pas là; car ce jeune homme a reçu, des guides de sa jeunesse, une leçon de bas égoïsme, de lâcheté morale; il est à craindre qu'elle n'exerce à jamais sur lui une funeste influence, et la société dans laquelle il vit a vu sacrifier à de faux principes deux de ses membres les plus respectables.

Voici ce que me disait un habitant des États du sud, où le duel est très-répandu : « Un homme peut en tuer un autre et n'en pas valoir moins pour cela. Il peut être vil dans ses transactions pécuniaires, mais il ne lui est pas permis de voler. Il peut jouer, mais il ne peut tenir une maison de jeu. » Les duellistes du sud prétendent que les bonnes manières ne peuvent exister que là où la vengeance est le châtiment des mauvaises. La crainte du blâme et de la vengeance est, pour le moins, aussi méprisable que les mauvaises manières et, incontestablement, plus vile que la crainte de l'opinion qui prévaut dans le nord.

Dans le nord, il ne saurait y avoir que peu de vanité de représentation par la difficulté de se procurer des domestiques, ce qui n'empêche pas l'ostentation de la richesse d'être grande dans les villes commerciales. C'es là que l'aristocratie se forme et se rassemble; or, comme nous l'avons déjà dit, l'aristocratie c'est le parti de la crainte, tandis que la démocratie est la parti de l'espérance. La crainte de l'opinion prend une foule de formes : il y a la crainte de la vulgarité, la crainte de la responsabilité et, surtout, la crainte de se singulariser. Il y a quelque chose de plus déplaisant, au premier aspect, dans la réserve de l'Américain du nord que dans la turbulence de la race cavalière du sud. Ce n'est que lorsque les exceptions individuelles sortent de la masse, lorsqu'elles mettent au jour la franchise et la générosité domestiques de toute la population, ce n'est qu'alors que l'étranger s'accoutume peu à peu à cette absence de toute confiance sociale, à

cette réserve qui porte un cachet d'égoïsme si prononcé.

Les Américains du nord sont, par l'éducation et l'habitude, tellement accoutumés à la réserve dont je parle, qu'ils ignorent son étendue et sa singularité. Ils sont blessés des remarques que font les étrangers à propos de cette singulière manie, et du ridicule que déversent sur elle ceux de leurs compatriotes qui ont voyagé hors de leur pays. Mais la singularité est en eux. Ils peuvent parcourir le monde entier; nulle part, ils ne trouveront une société qui consente à se soumettre à la contrainte d'une réserve permanente, et à déférer sans cesse aux opinions d'autrui. Ils ne trouveront que chez eux une société où il n'est pas jusqu'aux petits enfants qui ne prennent garde de commettre des méprises et ne parlent de l'effet des actions sur l'opinion des autres; où les gens déterminent en silence quelles opinions ils exprimeront en public et celles qu'ils n'avoueront que dans l'intimité du foyer ; où presque toutes les femmes écrivent des lettres pitoyables, parce qu'il est convenu qu'on ne doit pas confier ses secrets au papier; et où les personnes d'un âge mûr semblent manquer presque universellement de cette foi aux principes, qui fait qu'on les exprime en tout temps et dans toutes les circonstances.

« Mistriss B, » disait un enfant de onze ans à une de mes amies, « à quelle église allez-vous? — A celle de M***. — O mistriss B, vous êtes donc unitaire? — Non. — Pourquoi donc allez-vous dans cette église? — Parce que j'en aime le service. — Mais mistriss B, songez à l'exemple, l'exemple, mistriss B! »

Après avoir passé quelque temps dans le pays, je fis observer, à une personne qui connaissait parfaitetement la société au milieu de laquelle elle vivait, que, depuis mon débarquement, je n'avais pas encore vu une lettre passable écrite par une dame, quoique la conversation de plusieurs, parmi celles qui m'avaient écrit, me parût supérieure. Toutes les lettres étaient insignifiantes, réservées dans leurs expressions, limitées à des lieux communs et surchargées de flatteries.

L'art épistolaire, répondent-elles, n'existe pas en Amérique ; nous n'avons pas de lettres bien écrites. La force de l'opinion publique est telle, et les périls de la publicité sont si grands, que les hommes n'écrivent pas ce qu'ils pensent, dans la crainte que leurs lettres ne tombent en de mauvaises mains. Ceci réagit sur les femmes et rend leur style artificiel. Ce n'est pas qu'il n'y ait des lettres bien écrites en Amérique ; parmi mes amis et correspondants dans ce pays, il y a des femmes et des hommes dont le style pour la franchise, la grâce et la beauté, ne saurait être surpassé ; mais je ne connais point de milieu entre cette excellence et l'insignifiance complète qui caractérise tout le reste.

Quand l'étranger est un peu revenu de la première impression pénible que lui cause toute cette réserve, il demande naturellement ce qui peut la rendre nécessaire. A cette question je n'ai jamais entendu faire une réponse satisfaisante. La force de l'opinion publique ne saurait faire à un individu, homme ou femme, un mal comparable à l'inconvénient de vivre dans une réserve perpétuelle. Quiconque, homme ou femme,

ne peut endurer le blâme, ferait mieux de défricher un espace dans la forêt et d'aller y vivre comme dans le seul lieu où il puisse être à l'abri des attaques de l'opinion. Quand on a peur des observations et des commentaires, il faut s'isoler entièrement de la société; car l'intérêt que des êtres humains prennent les uns aux autres est si profond et si universel, que les observations et les commentaires sont inévitables ; partout il y a des yeux pour voir, des cœurs et des esprits pour désirer et conjecturer. Naturellement, un honnête homme ne redoute pas cette investigation ; s'il n'est pas sûr de ses opinions sur une matière quelconque, il le dira et cherchera à s'éclairer ; s'il en est sûr, il les exprimera dans l'occasion et sera prêt à en avouer les motifs. Sans doute il n'est pas agréable de voir nos opinions traitées de fausses et de dangereuses, mais c'est un mal très-faible, comparé à la servitude de la dissimulation et aux tourments de la crainte. Cette servitude, ce tourment sont pires que tous les maux que pourrait infliger la force de l'opinion publique, lors même qu'elle devrait nous fermer la carrière politique, nous interdire tout succès dans notre profession et nous priver des avantages sociaux les plus précieux. Il est des membres de la société américaine qui ont trouvé la persécution, l'excommunication et la violence plus supportables que la dissimulation de leur conviction.

Peu de personnes le mettent en doute, quand la question leur est présentée d'une manière claire et distincte. Ils en conviennent à l'église, le dimanche, et

dans la conversation du foyer ; et si, dans le monde, ils n'agissent pas d'après cette conviction, c'est grâce à la force de l'habitude et de l'éducation; ils portent leurs chaînes depuis si longtemps qu'ils en sentent moins le poids. Je doute qu'ils puissent même concevoir un état de société où nul homme ne craigne son voisin, où la responsabilité des opinions n'entraîne aucun inconvénient, où les hommes, convaincus que la conséquence ne saurait se prévoir et que le juste ne doit pas la redouter, s'y exposent sans crainte et ne se tourmentent pas à calculer ce qui est incalculable. Quand le temps viendra, pour les Américains, de découvrir tout cela, d'apercevoir quelle misérable contrainte ils se sont imposée par cet asservissement à l'opinion, ils comprendront comment il se fait que, bien qu'extérieurement mieux partagés qu'aucun peuple de la terre, ils n'ont pas été pour cela plus heureux que le reste du monde. Je doute que, dans les classes inquiètes de l'ancien monde, il y ait autant de pénible sollicitude, d'anxiété nerveuse que cette seule cause en produit parmi les habitants des villes des États du nord de l'Amérique. Si j'avais à choisir, j'aimerais mieux endurer le malaise involontaire de l'ancien monde que l'anxiété gratuite du nouveau, si ce n'est que sa souffrance volontaire peut être écartée en un moment. Il est des exemples, en petit nombre, mais frappants, d'individus à l'âme forte, qui ont découvert et mettent en pratique la vraie philosophie du laisser-aller, qui ont ouvertement pris position dans les principes, et qui, préparés à toutes les consé-

quences, se résignent humblement et avec joie à toutes les inflictions possibles de l'opinion. Quoique peut-être cela n'entre pas dans leurs calculs, il est probable qu'ils trouvent dans l'opinion plus de jouissances et moins d'inconvénients que ceux qui la courtisent le plus assidument.

Si cette habitude de réserve n'était pas un mal trop sérieux, il y aurait quelque chose d'amusant à observer sa mise en pratique. A l'époque où l'ouvrage du docteur Channing, sur l'esclavage, venait de paraître, la conversation s'établit entre une dame de Boston et moi. Elle commença en me disant :

« Avez-vous lu l'ouvrage du docteur Channing?

— « Oui. Et vous?

— « Oh! non. Ne le trouvez-vous pas bien inopportun?

— « Non; je le regarde, au contraire, comme très-opportun.

— « Mais n'est-ce pas un mal que d'augmenter, en ce moment, l'effervescence publique?

— « Cela dépend de la nature de l'effervescence; mais ce livre me semble avoir un effet calmant, comme l'a, en général, l'exposition des principes vrais.

— « Mais le docteur Channing n'est pas un homme pratique, ce n'est qu'un savant dans la retraite; il n'a aucun intérêt réel dans la question.

— « Aucun intérêt matériel; cette circonstance, de même que sa retraite, le met à même de voir plus clair que d'autres, dans une question où les principes éclairent les hommes, et où la pratique semble n'avoir pour effet que de les aveugler.

— « Eh bien! je lirai certainement ce livre, puisque vous en faites tant de cas.

— « Ne le lisez pas, je vous prie, si c'est là votre unique motif. »

Bientôt après parut une réponse à l'ouvrage du docteur Channing; c'était un pamphlet qui sentait d'une lieue la crainte, les dollars et conséquemment l'insulte. Un gentleman de Boston, qui avait montré, dans des occasions importantes, un grand courage moral, ne fit aucune mention de cette réponse pendant les premiers jours de sa publication. Enfin, entendant une autre personne en parler comme elle le méritait, il dit : « Maintenant qu'on dit ouvertement son avis sur cette réponse, je n'ai aucune objection à faire connaître ce que j'en pense. J'ai gardé le silence jusqu'aujourd'hui; mais, hier, j'ai entendu quelqu'un en parler comme vous en parlez vous-même, et je n'hésite plus à déclarer que je regarde ce pamphlet comme une production infâme. »

On me dira que ce sont là des exemples spéciaux, soit; mais ils n'en attestent pas moins l'état habituel de la société par la direction donnée à la réserve. Ailleurs, il est possible que l'on craigne aussi quelquefois; mais on ne songerait pas à s'abstenir de lire un bon livre ou de garder le silence au sujet d'un mauvais pamphlet, jusqu'à ce qu'on se sentît appuyé par l'opinion d'autrui.

Quand je parlerai de l'esprit des rotations sociales, on verra combien la vie domestique des Américains contraste fortement avec cet état de choses : ce que

je déplore en ce moment, c'est un égoïsme individuel trop généralement répandu.

Le voyageur doit aller dans l'ouest, s'il veut voir régner universellement la liberté et la franchise des manières. Les gens de l'ouest ont un laisser-aller confortable, également éloigné de l'arrogance du sud et de la timidité du nord, ils joignent à cela l'hospitalité qui distingue le pays tout entier, en sorte que c'est, au total, une population séduisante. Leur assurance vient probablement de leur énergie remarquable, attestée par les conquêtes sur la nature, dont leur présence, même dans l'ouest, est un suffisant témoignage. Ce sont les gens les plus francs que j'aie vus en Amérique; aussi, au milieu d'eux, on se trouve délicieusement soulagé de ce sentiment de douleur et d'indignation que la réserve mondaine ne manque jamais d'inspirer. Si l'étranger s'entend flatter dans l'ouest, il peut conclure avec assurance que celui qui lui parle vient de la Nouvelle-Angleterre. « Nous sommes portés à croire, » me disait un habitant de l'ouest, « que, quelles que soient les qualités d'une autre personne, nous valons autant qu'elle. » En conséquence, les relations ont eu lieu sans la moindre attention au mérite des qualités respectives. Grâce à ce charmant laisser-aller, leurs pensées libres se traduisent en actes conformes, et le monde y gagne beaucoup. Comme on doit s'y attendre, il y a, par ci par là, des exemples d'extrême présomption, mais, je n'hésite pas à le déclarer, répandus comme le sont, dans la société actuelle, la fausse modestie et la

lâcheté morale, ce degré d'assurance, qu'on nomme communément présomption, gagne chaque jour dans mon estime ; un sentiment exagéré de soi me semble une méprise moins nuisible et moins désagréable que l'idolâtrie de l'opinion; c'est une erreur qui sera rectifiée tôt ou tard, et il arrive souvent que ce n'en est pas une. L'événement décide la question d'exagération en dernier ressort, et, tant que l'événement n'aura pas prononcé, il est fort agréable d'accorder aux gens tout le mérite qu'ils se croient. Cela est plus agréable que de voir les gens restreindre leurs propres facultés par un sentiment de prudence et de réserve qui indique une égale défiance des autres et d'eux-mêmes. Si John Milton vivait aujourd'hui et qu'il avouât son espoir de produire une œuvre que le monde *ne laisserait pas mourir,* quel concert de réprobation s'élèverait contre lui! comme on l'accuserait de présomption! tandis que l'événement ayant rendu cette déclaration véritable, elle est citée maintenant comme un exemple de la noble assurance du génie.

Les gens de l'ouest ont droit de montrer de l'assurance, car ils ont prouvé ce qu'ils peuvent accomplir; ils viennent de loin avec des qualités qui ont assez de force pour les guider dans une région nouvelle; ils domptent cette région, ils la façonnent à leurs vues, et si, souvent, ils oublient que le monde est en progrès, s'ils se regardent comme relativement aussi grands dans la société actuelle qu'ils l'étaient naguère dans le désert; il faut se rappeler, pour leur justifica-

tion, qu'ils ont constaté leur puissance dans la conquête des circonstances.

S'il ne nous est pas encore donné de voir, hormis dans les exemples individuels, l'exquise union de l'intrépidité avec la modestie, de l'assurance avec la douceur; s'il faut choisir entre le désir d'être grand à ses propres yeux, et la crainte d'être petit aux yeux d'autrui, les amis des Américains souhaiteront pour eux que leur erreur soit de celles qui s'allient à trop plutôt qu'à pas assez de liberté.

Quant à l'importance attachée à l'opinion des étrangers sur l'Amérique, je l'ai trouvée moins frappante que je ne m'y attendais. Dans le sud, on est très-sensible à l'opinion du monde sur l'esclavage; dans la Nouvelle-Angleterre, la vénération pour l'Angleterre est plus grande qu'aucun peuple, selon moi, ne doit en éprouver pour un autre. L'amour de la mère-patrie, l'orgueil filial qui s'attache à la mémoire des pères sont des sentiments naturels et honorables, et l'on comprend qu'on témoigne un degré très-élevé de déférence pour ceux qui habitent actuellement le sol de cette mère-patrie et les lieux où ont vécu, pensé et parlé ces sages. Mais, tant que la supériorité ou l'infériorité d'une nation civilisée, à l'égard des autres, ne pourra être constatée avec précision, cette excessive vénération avec laquelle l'Angleterre est regardée par les Américains semble impliquer une absence d'estime pour eux-mêmes. Toutefois, c'est là un sentiment infiniment plus noble et plus salutaire que celui qui a été manifesté par quelques Anglais à l'égard de quel-

ques Américains, ce mépris qui a été rétorqué par quelques Américains. Mais, dans chaque nation, les contempteurs, assez bruyants pour produire un certain effet, sont en trop petit nombre pour que nous nous arrêtions à en parler davantage. Tout Anglais qui, ayant vu et connu les Américains sur leur propre sol, ne les honore pas comme nation et ne les aime pas comme amis personnels, cet Anglais est un triste échantillon du peuple dont il porte le nom : et tout Américain qui, ayant vu et connu les Anglais sur leur propre sol, ne respecte pas sa patrie en proportion exacte de sa prédilection, pour ce qu'il y a de mieux dans les Anglais, celui-là n'est pas digne d'être Américain.

Pendant ma traversée, les Américains à bord me prévinrent que, partout, je serais importunée de cette question : « Comment trouvez-vous l'Amérique ? » Arrivés à quelques milles de New-York, un bateau à vapeur vint à notre rencontre, amenant des amis de quelques-uns d'entre les passagers. Nous montâmes à bord de ce bateau à vapeur pour nous rendre à la ville : c'était bien le plus étroit, le plus sale et le plus incommode de tous les navires. Une pluie battante nous obligea de nous réfugier dans la cabine où il y avait à peine l'espace nécessaire pour se tenir debout, et nous n'étions éclairés que par une seule lampe en fort mauvais état. « Eh bien, miss M..., » dit un des passagers américains, « comment trouvez-vous l'Amérique? » C'était la première fois qu'on m'adressait la question qui devait m'être si souvent renouvelée. Toutefois,

je ne pense pas que la plupart de mes interrogateurs attachassent à ma réponse plus d'importance que ceux qui m'adressèrent, pour la première fois, cette question dans la sale cabine, ou que mon petit ami Charles, qui ne tarda pas à adopter la même formule, et me disait, de temps à autre, avec beaucoup de gravité : « Comment trouvez-vous ce pays-ci? » J'appris bientôt à n'y voir qu'une manière de commencer la conversation, comme en Angleterre nos observations météorologiques. Bien que les Américains aient de l'Angleterre une trop haute idée et ne s'estiment pas assez eux-mêmes comme nation, je pense qu'ils attachent beaucoup moins d'importance à l'opinion des étrangers sur leur patrie, que ne pourrait le faire croire aux Anglais la conduite des voyageurs américains en Angleterre. C'est sur le sol anglais que prend naissance cette anxiété. Dans leur patrie, la généralité des Américains semble comprendre ce qui est vrai des nations encore plus que des individus, à savoir que, tout agréable qu'il puisse être d'être jugé favorablement par ses voisins, cependant, quand on est vertueux et heureux en soi, le reste n'importe pas beaucoup. J'ai rencontré quelques individus qui, les uns dans l'intention de me plaire, d'autres sous l'influence de préjugés locaux, me parlaient, avec une ridicule affectation de candeur, de ce qu'ils appelaient la justesse des attaques grossières dirigées contre l'Amérique par la presse anglaise; mais j'ai eu le plaisir d'en rencontrer un plus grand nombre qui déclinaient la juridiction d'observateurs que leurs préjugés, ou quelque chose de pire, rendaient

incompétents à juger une nation. L'irritabilité de leur vanité a été beaucoup exagérée, en partie, pour servir des intérêts d'auteurs de la plus vile espèce, et, en partie, par suite de la conduite ridicule de quelques Américains en Angleterre, qui ne représentent pas plus la nation à laquelle ils appartiennent qu'un jeune Anglais qui, lorsque j'étais à New-York, remonta l'Hudson par une pluie battante, attesta que West-Point ne valait pas Richmont, descendit la rivière la nuit et déclara, à son retour, que les Américains faisaient grand bruit de paysages qui n'avaient rien que de très-ordinaire.

Ce sera un bien pour les Américains, spécialement ceux de l'est et du sud, quand ils auront sur l'honneur des idées aussi élevées que celles qui ont inspiré leurs révolutionnaires ancêtres. Quand ils auront de la démocratie l'idée qu'en avaient leurs hommes d'État de 1801, ils modéreront leur hommage à l'opinion et ajouteront à leurs vertus le culte de l'humanité : alors seulement ils seront à la hauteur de leurs institutions; alors ils jouiront de cette liberté et de cette paix intérieures dont la liberté et la paix extérieures ne sont que des moyens exceptionnels. Dans ce progrès, ils seront toujours secondés par l'accroissement des relations entre l'Angleterre et l'Amérique; car, quelque fascinés que puissent être les Américains par le spectacle du luxe, de la liberté dans la conversation et de la haute culture intellectuelle de certaines portions de la société anglaise, ils ne peuvent qu'être choqués de l'aristocratique insolence qui est le vice de l'ensemble.

L'esprit de dénigrement, cet esprit puéril et barbare, est à peine connu en Amérique; on n'a pas même d'idée de l'insolence anglaise de classe à classe, d'individu à individu, si ce n'est dans le traitement infâme des gens de couleur. Rien, dans la civilisation américaine, ne m'a frappée plus agréablement que l'invariable respect pour l'homme dans sa qualité d'homme, et rien, non plus, depuis mon retour en Angleterre, ne m'a plus affligée que le contraste que j'y ai vu sous ce rapport. L'Anglais qui n'est point allé en Amérique ne saurait se faire une idée de l'atmosphère d'insolence dans laquelle il vit, de la contagion de mépris qui infecte, dans sa patrie, toutes les relations sociales; il ne saurait comprendre jusqu'à quel point tout ce qu'il peut dire de plus vrai et de meilleur, sur le traitement des gens de couleur en Amérique, est neutralisé sur les lieux par ce seul fait, que le mépris concentré là bas sur les noirs est, ici, disséminé sur la société tout entière.

SECTION I.

ESPRIT DE CASTE.

Ce mot, ou, du moins, le sens qui s'y rattache, ne passera pas plus de mode dans une république que chez les Indous. L'idée pourra varier dans son application spéciale; mais, partout où il y aura société, il y aura hiérarchie tenace. Comme cela est naturel et inévitable, cela, par conséquent, est bien. Reste la

question de savoir quels doivent être les titres à la supériorité.

Comme il n'y a point, en Amérique, de hiérarchie féodale, excepté dans les États à esclaves, où vivent deux classes bien tranchées sans aucun autre intermédiaire, il semble absurde que ce qui reste en Europe de distinction féodale soit imité en Amérique. Partout où existe, aux États-Unis, une apparence d'aristocratie conventionnelle, elle doit prendre sa source dans la richesse, car elle ne peut s'appuyer sur la naissance. Une aristocratie d'argent est vulgaire par tous pays, et surtout dans une république. C'est la seule espèce de vulgarité que j'aie vue aux États-Unis.

J'imagine que les Anglais qui se sont plaints le plus de la vulgarité des manières américaines ont agi ainsi par deux causes : d'abord, en prenant pour base de leur jugement leurs idées conventionnelles, ce qui est une vulgarité de leur part; et ensuite parce que leurs relations avec les Américains ont été limitées à ceux qui se considèrent comme l'aristocratie des États-Unis, aux opulents et fastueux citoyens des ports atlantiques.

Les voyageurs anglais sont reçus de la manière la plus hospitalière par cette classe de la société; on les présente dans le beau monde de Boston, de New-York ou de Philadelphie, et ils apprennent à voir le pays des mêmes yeux que leurs hôtes. Il n'y a pas de mal là dedans; c'est très-naturel, mais ce n'est pas pour un étranger le moyen de bien connaître le pays et sa population. Le voyageur qui cherchera soigneusement à voir par lui-même, non avec des yeux d'Européen et

d'aristocrate, mais avec des yeux d'homme, trouvera la véritable aristocratie du pays non-seulement dans les salles de bal et dans les bureaux de banque, mais aussi dans les bateaux pêcheurs, dans les magasins, dans l'enceinte des colléges et à la charrue. Jusqu'à ce qu'il ait vu tout cela et qu'il ait étudié les manières naturelles de l'aristocratie naturelle, l'Anglais, qui appliquerait à plus d'une classe la qualification de *vulgaire,* ne serait pas plus dans son droit qu'un Américain qui qualifierait de *vulgaires* tous les Anglais, après avoir vu seulement la classe des aldermans de Londres.

J'eus l'occasion de voir le grand nombre d'erreurs qui naissent de cette cause : on me parlait beaucoup de Boston, ville la plus aristocratique, la plus vaine et la plus vulgaire, si l'on en juge par sa première société, mais qui possède heureusement d'autres mérites. Ce n'est pas que je la regarde, avec ses habitants, comme la plus religieuse, la plus éclairée et la plus vertueuse ville du monde, il en est d'autres aux États-Unis que je lui préfère sous ces rapports; mais, Londres excepté, je ne connais pas de ville qui réunisse un plus grand nombre de personnes de mérite et intéressantes à connaître ; seulement il arrive que ces personnes appartiennent, pour la plupart, à l'aristocratie naturelle, très-peu à l'aristocratie conventionnelle : leur influence est presque nulle; aussi la société ne paraît pas leur devoir grand'chose. Ces personnes-là ont leur mérite à part; mais il est tellement éparpillé, et pour ainsi dire concentré dans ceux qui

le possèdent, qu'il n'est d'aucun profit pour le corps social. Quoique Boston contienne un assez grand nombre d'hommes et de femmes dont l'exemple suffit pour mettre sa société à l'abri de l'accusation d'immoralité et de mauvaise foi dans les manifestations religieuses, c'est cependant un foyer d'hypocrisie. Malgré son intelligence supérieure, le grand nombre de ses institutions de bienfaisance et son hospitalité libérale, on y trouve, à un très-haut degré, l'union extraordinaire et pernicieuse du déréglement des mœurs et de l'infidélité, avec tous les dehors de la piété la plus stricte et de la convenance la plus sévère. Ce déréglement et cette infidélité se retrouvent, je le crains, dans toutes les autres villes de l'autre côté de l'Atlantique; mais nulle part, sans doute, elle n'existe d'une manière aussi absolue avec une piété aussi ostensible. Ce n'est pas ici le lieu d'examiner la question religieuse, mais, en ce qui concerne l'hypocrisie, je crois qu'elle prend sa principale source dans l'esprit de caste. Les habitants de la Nouvelle-Angleterre ont, il est vrai, renoncé au duel; mais les sentiments que mettait au jour la pratique du duel sont entretenus avec soin par les membres de l'aristocratie conventionnelle; cela ressort non-seulement d'une évidente hypocrisie, mais aussi de l'aveu de ceux qui ont la franchise de ne vouloir passer ni pour républicains ni pour chrétiens. Quelques-uns appellent ouvertement de leurs vœux une monarchie ; d'autres insinuent constamment les avantages de cette forme de gouvernement et ne cachent point leurs dégoûts pour la république. Re-

marquez, en outre, que ces hommes raisonnent toujours dans la supposition que, s'il y avait une monarchie, ils en composeraient la partie aristocratique; et pourtant, ils verraient bientôt combien leur erreur est grande à cet égard, si un événement aussi impossible arrivait jamais. Cette classe, ou plutôt cette coterie, car elle est très-peu nombreuse, n'exerce aucune influence, quoiqu'un de ses membres se soit hasardé un jour à exprimer ses vœux pour la monarchie dans un discours anniversaire du 4 juillet, discours qu'il a depuis fait imprimer; il y a du moins, dans son intrépidité, quelque chose de respectable : le reproche d'hypocrisie ne saurait l'atteindre.

Les enfants réfléchissent si fidèlement cet esprit de caste, qu'en dépit du masque de l'hypocrisie son existence ne saurait être douteuse. Les hommes faits peuvent déguiser leurs vœux aristocratiques sous leurs lamentations relatives à l'état déplorable de la littérature et de la science, supposant que la richesse et le loisir sont les conditions essentielles de la littérature, que la science et la dignité sociale sont inséparables, et commettant la légère bévue de croire que l'aristocratie naturelle de l'Angleterre, ses philosophes et ses poëtes se rattachent, par l'identité et l'origine, à son aristocratie conventionnelle. Les dames peuvent cacher aux autres et même à leurs propres yeux leur égoïste orgueil de caste, sous la prétention à une supériorité de délicatesse et de raffinement; mais de pareils déguisements ne vont point à la taille des enfants; ils répètent au dehors ce qu'on leur a appris à la maison.

Une jeune personne me disait un jour que, dans sa pension, elle appartenait à une *catégorie* délicieuse : autrefois il n'en existait pas, jusqu'au moment où y arrivèrent plusieurs filles d'épiciers enrichis; les pensionnaires du bon ton avisèrent au moyen de parer à cet inconvénient et se formèrent en catégories. Elle me dit que la fille d'un buraliste de loterie étant venue dans la pension, aucune catégorie ne voulut la recevoir, avec quelle dureté on la traita et combien il était difficile de lui venir en aide, à cause de son extrême timidité. Celle qui me donnait ces détails ajouta qu'elle et sa catégorie, composée d'une soixantaine de jeunes personnes, ne se visitaient qu'entre elles; combien il serait délicieux de n'avoir pas parmi elles de filles d'épiciers, mais que c'était impossible.

Voilà l'éducation que l'on donne sous une république. Ce qui doit consoler, c'est l'assurance énoncée dans la dernière partie des renseignements qu'on vient de lire. Les exclusifs trouvent l'exécution de leurs vœux *impossible;* ils n'obtiendront pas une monarchie, et ils ne pourront ni compléter ni clore leurs *catégories;* à plus forte raison, des fonctions républicaines ne seront-elles jamais confiées à des hommes accoutumés, dès leur enfance, à distinguer entre les professions, à regarder un épicier comme au-dessous d'un banquier. Le principal effet de l'esprit aristocratique dans une démocratie est de rendre ceux qui en sont imbus exclusifs dans un double sens, car ils sont plus encore exclus qu'ils n'excluent les autres : le seul

dommage qui en résulte pour la république, c'est qu'elle a dans son sein un petit nombre d'individus agissant en vertu des principes anti-républicains, et devenus par là ses enfants pervers, au lieu d'être pour elle des amis et des serviteurs sages et utiles.

A Philadelphie, où j'allais beaucoup en société, quelques-unes des personnes de ma connaissance demeuraient dans Chesnut-Street, d'autres dans Arch-Street. Au bout de quelques semaines de résidence dans cette ville, je reconnus, à ma grande surprise, que quelques-unes des dames que j'admirais le plus, non-seulement n'avaient jamais vu d'autres dames d'une grande beauté que j'admirais tout autant qu'elles, mais qu'encore elles refusaient absolument de les voir. Je demandai plusieurs fois l'explication de ce mystère; quelqu'un me dit qu'un étranger ne pouvait rien comprendre aux usages de leur société. Je sentais que c'était vrai, mais cela ne pouvait me satisfaire. Un autre me dit que cette mutuelle ignorance provenait de ce que les dames d'Arch-Street devaient leur fortune à leurs pères, tandis que les dames de Chesnut-Street devaient la leur à leurs grands-pères; un autre qui plaisantait beaucoup sur un nouveau mode de révérence nouvellement adopté déclara que cela provenait de ce que les dames d'Arch-Street se levaient deux fois seulement sur la pointe des pieds avant de saluer, tandis que les dames de Chesnut-Street se levaient trois fois. Dans tout cela, une seule chose me parut certaine : c'est combien il était fâcheux que ces dames se privassent du plaisir de s'admirer mutuelle-

ment pour des raisons aussi futiles; car, en vérité, il n'en existait pas d'autres.

Il ne faut pas croire que le seul fait de vivre dans une république suffise pour déraciner cette espèce d'amour-propre qui prend la forme de l'orgueil de famille. C'est un point d'arrêt dans le passage de l'égoïsme à la bienfaisance; il est donc naturel et utile en son temps et en son lieu, de même qu'un enfant regarde son père comme l'homme le plus sage qu'il y ait dans le monde, de même que chacun des membres d'une famille regarde ses parents comme ce qu'il y a de plus grand, de meilleur et de plus heureux, jusqu'à l'époque où il acquiert une connaissance intime d'autres individus : ce sentiment exclusif existe partout où il y a des familles. Un homme public et éminent nous dit un jour que, dans un voyage qu'il avait fait dans une partie reculée de son État, un singulier exemple de l'orgueil de famille l'avait beaucoup amusé : deux frères, simples fermiers, s'étaient réclamés de sa parenté, ce qui, en effet, était vrai; ils se présentèrent à lui en qualité de cousins; l'un d'eux amena son fils, hideux petit magot qui avait des cheveux roux; son père lui passa la main sur les cheveux avec complaisance et déclara que c'était le vivant portrait de son oncle Richard; la ressemblance était frappante: c'était son oncle Richard trait pour trait; c'étaient les mêmes cheveux; l'oncle Richard resta quelque temps muet, er ce fut à peine si, à la fin, il put articuler quelques mots; sur quoi le père ajouta, avec un sourire de satisfaction : « Croiriez-vous que ce petit drôle

a six ans, et qu'il ne peut encore articuler un seul mot. »

Personne ne blâmera l'orgueil de famille contenu dans de sages limites; en supposant qu'il reste dans son état actuel, il est inoffensif dans le cercle étroit où son action est renfermée; mais dans une ville soumise au mouvement de la société, ce même orgueil peut se transformer en esprit de caste ou s'exalter de manière à compromettre la pureté de la fraternité républicaine. L'alternative est grave pour l'état de la république et d'une haute importance pour l'individu.

L'étendue et l'influence de l'aristocratie conventionnelle aux États-Unis indiquent l'état de la république, en ce sens qu'elles donnent une mesure de l'esprit anti-républicain qui y existe. Du reste, une pareille aristocratie doit rester trop insignifiante pour devenir jamais dangereuse; elle ne peut choisir ses membres, en restreindre le nombre ou préserver de souillure sa qualité, car il faut qu'elle se perpétue non par transmission héréditaire, mais en se recrutant au-dessous d'elle. Les épiciers s'enrichissent, les artisans deviennent gouverneurs de l'État; et heureusement qu'il n'y a ni loi, ni raison, ni désir pour qu'il en soit autrement. Ce petit nuage voltigera au-dessus de la république comme la vapeur perpétuelle qui plane au-dessus du Niagara, produite par la force et la régularité du mouvement d'en bas. Quelques-uns pourront s'affliger que le ciel ne soit jamais complétement serein; mais le petit nuage ne fera peur à personne : l'aristocratie conventionnelle de l'Amérique n'inondera

pas plus la république que la vapeur blanche ne submergera la cataracte dont elle émane; l'une de ces craintes serait aussi raisonnable que l'autre.

SECTION II.

PROPRIÉTÉS.

Il est une vérité que j'ai trouvée unanimement admise aux États-Unis: c'est qu'une fortune privée trop considérable est incompatible avec l'esprit du républicanisme. La richesse est un pouvoir; et nul individu ne doit posséder une somme de pouvoir trop considérable.

Des vérités reconnues ne soulèvent aucune plainte. Je n'ai jamais rencontré personne qui blâmât l'opinion publique de sa répugnance pour la grande fortune: au contraire, tous ceux avec qui je me suis entretenue sur cette matière m'ont paru être de l'avis de tout le monde. Au milieu de cette convoitise universelle du gain, que combattent inutilement les prédicateurs dans la chaire et les moralistes dans leurs livres, il ne semble pas qu'il y ait aucune intention d'aller au delà de ce que l'opinion publique approuve. L'amour des richesses est absorbé par la déférence à l'opinion. C'est plutôt un esprit de concurrence et d'ostentation qu'un désir d'accumuler. Nous avons déjà dit que, dans les six États de la Nouvelle-Angleterre, sur une population de plus de deux millions d'habitants, c'est à peine si l'on trouverait quatre ou cinq cents fortunes de 100,000 dollars et au-dessus.

Le sentiment populaire s'élève avec tant de force contre la transmission des grandes fortunes et la préférence accordée à un enfant au détriment des autres, que nul n'essaye de le faire. Les rares tentatives faites par des personnes à prédilections féodales, pour perpétuer cette vicieuse coutume, ont heureusement échoué. On a beaucoup ri de l'expédient de l'un de ces testateurs, qui avait stipulé la réversion périodique des produits d'un domaine considérable, oubliant que les produits réversibles étaient vendables comme toute autre chose, et que, sous l'empire d'une démocratie, il n'est pas plus possible de régler les affaires privées que les affaires publiques des générations futures. Le plus grand propriétaire actuel d'Albany, dont tout le monde connaît la richesse héréditaire, se propose de partager sa fortune entre ses enfants, qui sont, je crois, au nombre de treize. Sans doute son exemple détruira la coutume de favoriser un seul enfant pour la conservation d'une grande fortune.

Ce progrès lent vers le nivellement de la propriété est une amélioration à l'état des choses dans l'ancien monde, où l'accumulation de la richesse par masse, le dénuement qui en résulte pour une portion considérable de la société et les lignes de démarcation qui s'établissent ainsi de classe à classe et d'homme à homme, constituent un système trop absurde et trop barbare pour durer. Le progrès lent des Américains vers l'égalité dans la répartition des richesses est encore plus important en ce qu'il indique par quelle voie la société doit être un jour affranchie de ce qu'elle a

d'absurde et de barbare sous le point de vue de sa propriété. Cette voie n'est encore aperçue que par un petit nombre; mais le grand nombre qui imite autant qu'il peut les errements du vieux monde, et nourrit avec soin ses prédilections féodales, ne pourra pas longtemps résister à la conviction que doit nécessairement amener en lui la force des principes républicains, à savoir que le seul moyen d'assurer une liberté sociale parfaite, assise sur des principes démocratiques, c'est la communauté des biens.

En Amérique on n'a pas une moins grande horreur que partout ailleurs du despotisme qui voudrait égaliser arbitrairement la propriété. Un pareil despotisme paraîtra toujours un fantôme de l'imagination. Le progrès vers le nivellement que demande maintenant l'opinion publique est d'accord avec la justice; on veut que nul n'empiète sur la génération présente en vue de s'enrichir; que nul ne diminue la portion de ses enfants puînés pour enrichir l'aîné; que nul n'empiète sur la génération présente en vue d'enrichir une génération à venir. Tout cela est admis et requis; mais, en vertu de la même règle et par suite du même principe, nul n'aura la permission d'enlever à l'homme laborieux la richesse acquise par son travail pour la donner à l'oisif; d'enlever au fort pour donner au faible; d'enlever au sage pour donner à l'insensé. Une telle atteinte à la propriété ne peut jamais avoir lieu ni être sérieusement appréhendée dans une république où tous, sauf les ivrognes et les esclaves, sont propriétaires, et où la déclaration d'indépendance

revendique pour chacune de ces classes, avec la vie et la liberté, le droit de chercher le bonheur à sa guise. Il n'y aura pas d'atteinte à la propriété aux États-Unis.

Ce que je crois inévitable, c'est un accord général sur un principe de propriété plus rationnel que celui sous lequel les populations s'agitent frémissantes; sous lequel la sagesse et la paix de la société sont bien inférieures à ce que les autres circonstances permettent d'espérer et de prévoir.

Les Américains moralistes sont mécontents. « Notre civilisation actuelle, dit le docteur Channing, est caractérisée et souillée par une dévorante avidité de richesse; et une cause qui plaide en faveur du droit contre la fortune doit éveiller une violente opposition, surtout dans les villes où cette divinité est adorée....» « La passion du gain sape de toutes parts tout sentiment pur et généreux, et de toutes parts suscite des ennemis acharnés contre toute réforme qui menacerait de détourner de son cours le fleuve de la richesse. Il me semble, parfois, qu'une grande révolution sociale serait nécessaire pour briser notre civilisation mercenaire actuelle, afin que le christianisme, maintenant repoussé par presque tous les gens du monde, pût se mettre de nouveau en contact avec l'âme, et reconstruire la société d'après ses principes purs et désintéressés (1).» Voilà une prophétie. Les hommes pour qui la vérité et la justice ne sont pas de *vains mots* sont les prophètes de l'avenir.

(1) Lettre de Channing à Birney, 1837.

Les hommes instruits de l'Amérique ne sont pas moins mécontents que les moralistes: ils se plaignent du caractère superficiel de l'instruction; de la dépression ou de la non-existence de la littérature. Quelques-uns espèrent que les choses iront mieux, plus tard, quand la nation aura vieilli. Le plus grand nombre pense que le mal provient de ce que les hommes ont à s'occuper des travaux de leur profession; enfin, il en est qui croient que l'Amérique aurait une littérature si elle avait une aristocratie héréditaire, seul moyen, prétend-on, de laisser aux individus le loisir et la liberté d'esprit nécessaires aux travaux littéraires. On a démontré que c'était une erreur. La nature et l'économie sociale ne s'accordent pas au point de conférer habituellement le génie à ceux qui ont la richesse héréditaire. La capacité s'est manifestée parmi les hommes occupés et pauvres beaucoup plus fréquemment que parmi les riches qui ont du loisir, de manière à déconcerter la présomption humaine qui voudrait prescrire par quelles bouches les oracles du ciel doivent parler. Il suffit de jeter un coup d'œil sur la foule des génies, des philosophes, des savants et même sur la classe bien inférieure des hommes instruits, pour voir combien peu de bienfaiteurs du genre humain sont sortis des *classiques ombrages*, des *studieux loisirs*, des *retraites savantes*, etc.; et combien est plus grand le nombre de ceux qui ont exhalé leurs axiomes, leurs chants, leurs prophéties leurs hymnes du sein même de la foule laborieuse! Quoi de plus proverbial que la pauvreté des poëtes, le besoin de philosophie

qu'ont eu les philosophes; les embarras pécuniaires des inventeurs, le dénuement des savants? L'histoire de la société démontre qu'il ne faut pas plus chercher les plus hautes intelligences dans le loisir opulent que la plus haute piété dans les cloîtres. Le vent divin du génie souffle où il lui plaît. On pourra tenir des sacs ouverts pendant des siècles, sans le recueillir, pendant qu'il rafraîchira le front de quelque soldat mutilé, courbé à Alger sous le poids de ses chaînes, ou quelque paysan obscur conduisant sa charrue.

C'est évidemment se tromper que de croire que la propriété héréditaire, l'occasion, le loisir et autres conditions semblables créeront une littérature ou feront naître des savants : c'est une erreur aussi grande que celle de ce journaliste américain qui prédisait à sa patrie des sculpteurs immortels, parce qu'il était arrivé à New-York une statue de Canova, en même temps qu'on avait découvert des carrières de marbre. Il est vrai que la statue est dans la carrière, mais elle gît ensevelie bien plus abstruse encore dans les impénétrables profondeurs de quelque intelligence humaine : mettre en contact cette intelligence et la carrière, voilà le problème que la sagesse humaine ne peut résoudre dans une succession de loisirs héréditaires et les retraites savantes. C'est là de ces combinaisons que le Créateur n'a pas confiées aux mains de la créature.

Toutefois il est juste de reconnaître que, si l'occasion et le loisir ne sont pas tout, que si même ces conditions ne sont rien en l'absence d'un travail utile,

réunies elles sont quelque chose. Il y a bientôt un demi-siècle (1) qu'on a essayé, pour la première fois, de préconiser le loisir comme le privilége de tout être humain. Cette prétention peut s'accommoder avec d'autres intérêts que ceux de la philosophie, de la littérature et de la science. Un peu de loisir est nécessaire à la santé de l'âme de tous les hommes. Sans loisir ne peuvent fleurir la production intellectuelle, la paix de l'âme. On peut se le procurer sans le système actuel, où il est l'apanage exclusif de quelques-uns. Avec la communauté des biens il serait assuré à tous, car alors la somme nécessaire de travail serait bien inférieure à celle du temps disponible. Ainsi on pourrait voir quelle serait l'influence du loisir sur la littérature.

Les hommes appartenant aux professions libérales sont aussi compris au nombre des mécontents; les premiers d'entre eux se plaignent que ces professions soient inférieures à ce qu'elles sont en Europe; la raison qu'ils en donnent est qu'on exige une instruction moins grande, et que tous ceux qui veulent faire leur chemin dans l'Église, la science ou le barreau, doivent se faire hommes de parti. Les travaux des professions libérales ne sont pas suffisamment rétribués aux États-Unis, comparativement à ces mêmes professions à l'étranger et aux autres travaux en Amérique. Pour se maintenir sur un pied respectable, un travail pénible est nécessaire, excepté à ceux qui ont

(1) *L'Investigateur* de Godwin.

gravi les hauteurs de leur profession, et il leur a fallu commencer par là. Un de ces derniers, en qui, certes, on ne pourrait supporter le droit de se plaindre, me disait un jour qu'il s'était trompé dans le plan de vie qu'il s'était tracé, et que, s'il avait à recommencer sa carrière, il arrangerait sa vie d'une manière bien différente. Il avait raisonnablement choisi sa profession et il avait été satisfait des résultats qu'il avait obtenus ; mais son existence avait été un long tissu de fatigues et de soucis pour acquérir une fortune dont la moitié aurait pu lui suffire. « Si je pouvais rajeunir de vingt ans, me disait-il, je rechercherais avec moins d'ardeur les richesses et les honneurs, mais je ferais une part plus grande au loisir et aux récréations. » Quoique cet homme ne fasse cas de l'argent que pour le donner, que la générosité soit le trait distinctif de son caractère, il échangerait volontiers les moyens de satisfaire ses propensions libérales contre une somme plus grande de plaisirs et de repos intellectuel. Le système actuel de concurrence mercenaire ne lui convient pas.

Je connais un homme appartenant à une profession libérale qui a trouvé ce repos intellectuel en se retirant du système de concurrence et en se dévouant à une cause pour laquelle, lorsqu'il y est entré, il n'y avait que bien peu de concurrence. Il avait, depuis quelque temps, acquis une aisance suffisante pour lui et sa famille. Un ami, étant venu le visiter dans son domaine, lui demanda quels étaient les placements les plus favorables dans le pays. « Je suis de toutes les

personnes, répondit-il, la moins propre à vous donner les renseignements que vous me demandez : je ne connais ici aucun moyen de placement. Nous sommes satisfaits de ce que nous avons, et peut-être serions-nous moins heureux si nous étions plus riches : je ne m'occupe donc point à me tenir au courant des placements avantageux. » Il a très-utilement employé son temps et son énergie au service de la cause de l'abolition. Il s'est montré peut-être, aux États-Unis, le plus éminent défenseur de la liberté de la parole et de la presse. Il enseigne, non-seulement à ses enfants, mais au pays tout entier, comment on s'occupe de vivre, au lieu de ne s'occuper que des moyens de vivre.

Le commerce est mécontent : si l'argent, si le succès, indépendamment du but, pouvaient donner le bonheur, qui serait plus heureux que les négociants d'Amérique? Comparés aux négociants en général, ils sont heureux; mais comparés à ce que les hommes devraient être, ils sont enchaînés, dévorés de soucis, accablés de fatigues comme le dernier esclave. J'ai eu plus d'une fois l'occasion de juger de la condition intellectuelle de cette classe; et toute supérieure qu'elle soit à plusieurs classes nombreuses de l'ancien monde, sa vie est encore pleine de tracas et d'inquiétudes. A New-York, quelques amis, voulant me prouver combien les dames américaines menaient une existence digne d'envie, me disaient comment les riches négociants louent de jolies maisons dans la partie supérieure de la ville et les meublent magnifique-

ment; comment ces messieurs se lèvent de grand matin, prennent leur déjeûner à la hâte, courent à leur comptoir à deux ou trois milles de là, passent les longs jours de l'été à s'agiter au milieu de la chaleur, de la poussière, du bruit et du trafic de Pearl-Street, et reviennent, le soir, épuisés, ne pouvant qu'à peine manger et parler; pendant que leurs femmes, pour lesquelles ils se sont donné tout ce mouvement à la poursuite des richesses, ont passé toute la journée à arroser leurs fleurs, à lire un roman anglais, à visiter leurs connaissances, et à s'amuser chez la marchande de modes, donnant peut-être 100 dollars pour le chapeau le plus récemment arrivé de Paris. Ce tableau fit sur moi une impression différente de celle sur laquelle on comptait. Il me parut que, si les dames préfèrent la société de leurs maris à celle des visiteurs du matin et des marchandes de modes, elles sont tout aussi à plaindre que leurs maris, et que cette manière d'user la vie ne peut être regardée comme nécessaire ou honorable. Si elles préfèrent porter des chapeaux au prix d'un dollar et avoir quelques jouissances dans la vie domestique, leur destinée est déplorable; si elles préfèrent des chapeaux de 100 dollars aux jouissances de la vie domestique, leur sort est bien plus déplorable encore. Dans tous les cas, leur existence et celle de leurs maris ne sauraient manquer d'être inquiètes et malheureuses.

A New-York, j'assistai à un bal dont la magnificence égalait tout ce que j'avais vu de plus beau jusqu'alors. Quelques jours après, la dame qui avait donné le bal

me demanda si je ne désapprouvais pas l'étalage et le luxe de leurs sociétés; je répondis que je désapprouvais tout ce qui n'était qu'étalage, mais que j'aimais le luxe et l'approuvais fort, tant que les plaisirs de quelques-uns n'empiétaient pas sur les droits des autres.

« Mais, » dit-elle, « il faut que nos maris payent tout cela, ils travaillent comme des forçats.

— Je suppose qu'ils le veuillent bien. Peut-être ferais-je un choix différent ; mais s'ils préfèrent beaucoup de travail et beaucoup d'argent plutôt que de consacrer à leur famille un travail modéré et moins productif, je ne vois pas pourquoi je les blâmerais.

— Oh! mais nous dépensons tous au delà de nos revenus.

— Dans ce cas, vos plaisirs empiètent sur les droits des autres, et je n'ai plus rien à dire. »

S'il en est ainsi, comment cette classe ne serait-elle pas inquiète et mécontente.

Les classes ouvrière et agricole sont-elles satisfaites? non, elles non plus, bien qu'elles soient, extérieurement, mieux partagées qu'aucune autre classe de la société. Elles aussi comprennent que la vie a été donnée dans un tout autre but que celui de pourvoir aux moyens extérieurs de vivre. Elles doivent savoir que si, à force de persévérance, elles peuvent obtenir une certaine portion de temps pour des occupations qui n'ont pas le gain pour objet, il n'en est pas moins vrai qu'il doit y avoir quelque chose de vicieux dans le système qui force les hommes à con-

sacrer la presque totalité des heures de leur journée à se procurer ce qui, avec une combinaison différente du travail, pourrait s'obtenir en trois fois moins de temps; que leur pensée se soit ou ne se soit pas expressément portée vers ce sujet, presque tous les membres de la société savent que le soin de pourvoir à leurs besoins extérieurs absorbe la presque totalité de leur attention; et ils consentiraient volontiers à consacrer une courte portion de chaque jour à travailler pour la communauté, à condition d'être affranchis de toute inquiétude à venir sur leurs besoins physiques. Ceux qui connaissent le mieux tout ce que le travail a de salutaire, ceux qui savent que la vie intérieure est nourrie par l'activité de la vie extérieure, comprennent néanmoins de quelle importance il est pour leurs progrès que cette activité varie dans ses objets et soit séparée, autant que possible, de toute idée de nécessité physique et de possession égoïste. Dans l'état actuel des choses, on a raison de dire au pauvre que son premier devoir est de pourvoir à ses besoins. Cette recommandation est juste aujourd'hui, parce que, s'il en était autrement, il lui faudrait empiéter sur les droits d'autrui; mais ce serait une triste leçon, comparée à celle qui sera enseignée à l'époque où l'amélioration de tous par chacun sera l'idée prédominante de la civilisation. Quand on réfléchit que l'abolition du système de concurrence et de gain laisserait disponible une somme considérable de temps, de pensées et d'énergie aujourd'hui dépensée à user le corps, à stimuler et gaspiller partiellement

l'intelligence, nul être pensant ne peut être satisfait du système actuel.

En Angleterre, le mécontentement général doit subsister longtemps avant qu'il puisse être rien fait d'efficace pour y remédier. Les Anglais sont enchaînés par des institutions qui ont jeté les droits de la propriété individuelle dans un dédale inextricable. Quoique les esprits clairvoyants aperçoivent que la propriété est le grand moteur du crime et de la misère, qu'elle est un obstacle aux lumières, corrompt la paix, éteint la foi et la charité; quoiqu'ils aperçoivent que les institutions destinées à régler les affaires extérieures suivent toutes le même cours étant d'abord nécessaires, puis utiles, puis inutiles, pernicieuses et finalement insupportables; que la propriété suit les mêmes gradations que l'esclavage, autrefois nécessaire, maintenant intolérable; que la monarchie, autrefois nécessaire, est maintenant inutile, sinon pernicieuse; quoique tout cela soit évident pour beaucoup d'esprits clairvoyants en Angleterre, tout ce qu'ils peuvent faire, c'est d'attendre que le reste de la société le voie également. Ils se résignent à attendre, car il n'y a de changements désirables que ceux qui procèdent de l'intelligence mûrie et de la volonté éclairée de la société. Il en est ainsi pour l'Angleterre; en Amérique, sa marche sera plus rapide. Là les principes démocratiques de l'organisation sociale, ayant déjà produit une égalisation de la propriété telle que jamais on ne l'avait vue, sont favorables à des changements qui sont, en effet, nécessaires à la mise en pratique

pleine et entière des principes adoptés. Quand le peuple se fatiguera de son asservissement universel aux anxiétés matérielles, quand il aura suffisamment médité et discuté ce fait, que les quatre-vingt-dix-neuf centièmes des délits naissent directement de la propriété; que le plus grand nombre des fautes humaines sont relatives à la possession égoïste; que les maladies les plus dangereuses sont causées par l'excès ou l'insuffisance du travail, et par l'anxiété de l'esprit, il sera préparé à se demander s'il n'existe aucun moyen d'éloigner cet effroyable cauchemar, et si les difficultés de son éloignement peuvent être comparables aux maux qu'il inflige. En Angleterre, le peuple a non-seulement à rectifier les principes erronés d'une politique barbare, mais à triompher de l'accumulation d'abus qu'ils ont fait naître, œuvre qui peut demander des siècles. En Amérique, la volonté une fois mûrie, le peuple n'aura guère qu'à revenir sur ses pas dans la route que son imitation de l'ancien monde lui a fait perdre. Chez lui, l'accumulation des abus est trop peu de chose pour opposer un sérieux obstacle à la volonté de tout un peuple.

On objecte qu'en Amérique la majorité de la société aurait horreur d'un grand changement comme celui dont je parle; on ajoute que, bien que soumis à la servitude des anxiétés matérielles, le peuple n'en sent pas le poids, ou en a pris son parti. Fort bien : tant qu'il en sera ainsi, les Américains n'auront aucun changement à redouter, car tous ces changements doivent être l'ouvrage de leur volonté. Ils n'ont à craindre

l'envahissement d'aucun pouvoir sur la terre. On permettra cependant à leurs amis d'entrevoir à l'avance la condition meilleure qui les attend. Quand nous regardons la chrysalide, nous aimons à nous reporter, par la pensée, vers le jour où elle sera un brillant papillon. Si nous pouvions en parler à la chrysalide, il est probable qu'elle s'effrayerait à cette idée et représenterait l'extrême danger qu'il y aurait pour elle à se trouver en l'air à une grande hauteur. Notre intention n'est point de forcer ou de hâter l'événement ; en attendant, la chrysalide finit par devenir papillon sans aucune objection de sa part.

La principale crainte avouée ou secrète de ceux qui ne veulent même pas entendre parler de l'abolition de la propriété individuelle, c'est d'être obligés de renoncer à leurs occupations et à leurs goûts. Mais nulle privation semblable ne peut avoir lieu que lorsqu'ils seront arrivés à avoir d'autres goûts que celui de l'argent, et à poursuivre leurs occupations favorites dans d'autres vues que celle du gain. « Oh! que deviendrai-je sans mes feuilles de mûrier? » pourrait s'écrier la chrysalide; « comment ferai-je pour passer mon temps, si je ne puis plus ramper le long des tiges? » A l'époque où elle cesse de ramper, elle se trouve une paire d'ailes qu'elle déploie et qui lui rendent désormais méprisable l'action de ramper, et puis elle se sent venir le goût du nectar, préférable aux feuilles de mûrier, quelle que soit leur saveur. Les hommes peuvent bannir toute inquiétude sur la satisfaction de leurs goûts dans l'organisation nouvelle, car

ce sera le changement des goûts qui amènera celui des circonstances, l'incompatibilité entre les uns et les autres diminuant à chaque transition.

Quant aux détails du futur système d'économie, il sera temps d'y songer quand l'idée, dont la flamme brûle silencieuse dans un petit nombre d'intelligences, aura été communiquée, se sera propagée et aura produit une lumière suffisante pour qu'on puisse travailler à sa clarté. Quand le peuple se montre intelligent, quand il adopte un grand principe, il se trouve toujours des mains fortes et habiles pour le lui préparer.

SECTION III.

RELATIONS SOCIALES.

Les manières des Américains (en Amérique) sont les meilleures que j'aie jamais vues. C'est au foyer domestique qu'elles ressortissent avec le plus d'avantage pour les dames, et, pour les messieurs, c'est en voyageant; si j'en excepte la santé, qui n'est pas aussi bonne qu'on le désirerait, je ne connais point de paradis comparable à l'intérieur de quelques-unes des maisons où j'ai eu l'honneur de passer une partie des deux années de mon absence. L'hospitalité du pays est célèbre, mais je veux parler ici de quelque chose de plus que ce qui frappe habituellement les regards de l'étranger, de cette vie de famille que les voyageurs ont rarement le loisir ou l'occasion d'observer. Si l'on me demande quel est le charme particulier auquel je fais allusion, j'hésite à répondre, tant ils sont nombreux;

mais je crois que c'est moins l'abondance extérieure, ou la liberté réciproque, ou la simplicité de manières, ou l'enjouement constant qui caractérise la population, que sa douceur de caractère qui se reflète comme la lumière du soleil sur le pays entier. On a dit que c'était la meilleure nature de peuple qui fût au monde, et je crois que cela est vrai. L'effet de l'exemple général est ici fort remarquable; j'ai rencontré, comme de raison, des tempéraments irritables, des caractères emportés et irascibles, des gens disposés au despotisme et d'autres à la contradiction; mais c'était une chose charmante que de voir comme ces individus étaient tenus en respect, étaient dominés par l'exemple général de bienveillance et d'obligeance, de manière à ne pas assombrir l'atmosphére domestique par leur mauvaise humeur. Je me suis souvent demandé l'effet que devaient produire, sur les Américains, ceux de nos ouvrages où sont peints des caractères étranges et maladifs; ces ouvrages ne les représentent pas, à beaucoup près, avec l'énergie et la vérité qu'on pourrait utilement leur donner; mais, tels qu'ils sont, j'ai cherché souvent l'effet qu'ils devaient faire sur les Américains; ils peuvent en avoir une faible idée dans la diversité d'humeurs qui existe parmi eux comme partout ailleurs, ainsi que dans l'humeur capricieuse des enfants: mais ces difformités de caractère dans les grandes personnes doivent leur paraître de monstrueuses caricatures.

Nécessairement, quelque influence générale doit adoucir ou restreindre le caractère de toute une nation

de cette même race saxonne qui n'est pas partout aussi aimable. J'imagine que la pratique de l'indulgence, essentielle dans une république, est la cause de cette particularité agréable. Dans une république, nul, en théorie, ne doit dominer son voisin; dans l'intérêt même de ses droits, il ne peut longtemps la mettre en pratique. Si l'indépendance morale de quelques-uns, d'un grand nombre même, succombe sous cette pression égale et universelle, il en résulte, comme compensation, que les accès de tyrannie domestique sont par cela même restreints, et que le respect pour les droits réciproques, que les citoyens sont obligés de manifester extérieuremeut, ils l'observent également, dans l'intimité du foyer, à l'égard des êtres faibles et inoffensifs qui les entourent.

On aura peut-être quelque peine à concilier ce caractère universel de douceur avec la multiplicité des duels aux États-Unis, avec cette susceptibilité meurtrière qui ne se borne pas seulement aux habitants encore à moitié barbares du territoire. Quand on sait qu'à la Nouvelle-Orléans il y a eu, en 1834, plus de duels que de jours dans l'année, qu'entre autres quinze ont eu lieu un dimanche matin; qu'en 1835, dans cette ville, il s'est livré cent deux duels du 1er janvier à la fin d'avril, sans parler des coups de fusil et de pistolet échangés dans une querelle ; quand on se rappelle le duel entre Clay et Randolph, la mort d'Hamilton dans un duel, et un grand nombre de faits du même genre, on s'étonnera qu'une nation chez laquelle de telles choses arrivent soit renommée pour la bienveillance

de son caractère. Mais la Nouvelle-Orléans est une localité à part : l'esprit de caste et la crainte du blâme règnent en maîtres dans ce séjour de licence effrénée ; les duels y ont lieu presque tous entre jeunes gens, et pour des causes frivoles. Sur ces cent deux duels que nous avons mentionnés, tous, à l'exception d'un seul, ont été de cette nature, et même sur les lieux la fréquence des duels excite un sentiment de dégoût et de honte. Une cour d'honneur fut instituée pour restreindre cette fatale manie; mais, malheureusement, elle n'obtint aucun résultat efficace ; son influence dégénéra au point qu'elle se borna bientôt à déterminer les armes des combattants, en sorte qu'elle finit par sanctionner le duel au lieu de le réprimer. Les duels les plus fréquents et dont l'issue est le plus fatale sont les duels à l'épée des créoles français.

Les cas extrêmes qui manifestent avec le plus d'évidence la folie et la perversité de cette pratique, la crainte lâche et vile sur laquelle elle se fonde, commencent à produire leur effet. Les jeunes gens qui vont dans l'ouest établir des sociétés nouvelles prennent quelquefois leur responsabilité à cœur et sont résolus à profiter de l'occasion favorable qui s'offre à eux pour substituer le vrai au faux courage, le courage moral au courage physique. La malheureuse et déplorable affaire survenue à Philadelphie, où l'on vit un jeune homme doux et inoffensif, fils unique d'une veuve, forcé à se battre malgré ses énergiques remontrances, obligé de subir le feu de son adversaire, et percé d'une balle au

cœur, ne sera pas oubliée de longtemps et ne saurait manquer de produire son effet. L'un des individus les plus compromis dans cette affaire fut rayé des contrôles de la marine américaine (il y a été rétabli depuis), et aucun de ceux qui avaient pris une part plus ou moins directe à cette affaire n'a conservé, aux yeux de l'opinion publique, la considération dont il avait joui auparavant. La mort d'Hamilton a également ouvert les yeux sur les conséquences du duel : dans le temps, l'opinion générale était qu'il n'avait pu éviter de se battre; cette assertion a été démentie depuis; sa correspondance avec son meurtrier, antérieurement au duel, est remarquable. On m'avait dit, en arrivant dans le pays, qu'Hamilton était le plus *grand homme* des États-Unis; j'étais curieuse de savoir ce qu'un homme plus grand que Washington pouvait dire pour s'excuser d'exposer sa vie d'une manière aussi condamnable; je lus avec douleur sa correspondance avec le colonel Burr : la crainte y respire à chaque ligne, une crainte compliquée, honteuse ; il est évident qu'il tremblait entre deux craintes : celle de perdre la vie et celle de ne pouvoir défendre son honneur contre les attaques d'un misérable; entre ces deux craintes, il succomba. Je parlais de cette correspondance à un duelliste : « Oh ! » dit-il, « Hamilton s'est battu en vrai capucin. » Ainsi, le plus *grand homme* n'a pas même pu obtenir cette exécrable approbation à laquelle il avait sacrifié une vie qui pouvait être utile à son pays. Cela est juste : quand le mépris servira d'asservissement salutaire à un faux point d'honneur, cette

vanité cruelle disparaîtra devant la raison et la dignité de l'homme mieux comprise.

Certains cas extrêmes qui surviennent sur les confins encore à demi barbares du pays viennent parfois corroborer des leçons comme celles que j'ai citées. Un passager, à bord du *Henri-Clay* sur lequel je remontais le Mississipi, offrait dans sa personne un exemple complet des résultats qu'entraîne une fausse idée de l'honneur; il appartenait à une des premières familles du Kentucky, avait fait un mariage avantageux et s'était établi à Natchez sur le Mississipi. La femme fut calomniée par un habitant de Natchez; ayant refusé de se rétracter, le calomniateur fut tué d'une balle par le mari, qui s'enfuit au Texas. Sa femme rassembla les débris de leur fortune, suivit son mari, fit naufrage auprès de la Nouvelle-Orléans et perdit tout. Des personnes charitables vinrent à son aide, lui donnèrent les moyens de se rendre à sa destination, où bientôt elle mourut du choléra. Son mari alla dans le Missouri et s'établit dans une partie éloignée du territoire, où il se livra à la profession du barreau, mais toujours tourmenté de l'idée que les parents de l'homme qu'il avait tué étaient à sa recherche. Un jour, il rencontra un homme le visage caché dans son manteau, qui l'attaqua, le perça de deux balles dans les côtes et lui porta un coup de poignard. La victime retint l'arme meurtrière et empêcha que la blessure ne fût mortelle; en cet état, on vint à son secours et son ennemi prit la fuite. Le blessé se rétablit lentement; mais l'état de son bras droit l'obligea à ajourner ses

projets de vengeance. Il découvrit que son ennemi avait fui au Texas ; il l'y suivit et le rencontra un soir, à cheval, armé d'un fusil à deux coups. Ils se reconnurent à l'instant ; le fusil à deux coups fut mis en joue ; mais, avant qu'il fît feu, son propriétaire, désarçonné, tomba mort comme le frère qu'il avait voulu venger. Le meurtrier avait pris la fuite, et remontait de nouveau le fleuve quand je le vis, ne doutant pas qu'il ne fût encore poursuivi par quelques parents des deux frères qu'il avait immolés. Quelques-uns des messieurs qui étaient à bord pensaient que, s'il se constituait prisonnier à Natchez, il en serait quitte pour une punition légère, ou que même il jouirait d'une entière impunité, et pourrait rentrer dans la société civilisée ; mais il craignait la potence et se proposait d'aller rejoindre, s'il le pouvait, quelque compagnie de fourreurs dans le nord-ouest ; et, dans le cas où il n'y réussirait pas, de se faire le chef d'une tribu d'Indiens nomades.

Cette histoire peut être utile à ceux, s'il en est, sur qui la catastrophe d'Hamilton ne produirait pas une impression suffisante. Les deux cas inégaux en gravité ne manquent toutefois pas d'analogie.

Tous ces événements tragiques sont évidemment le résultat d'une fausse idée de l'honneur et non d'un vice de caractère ; c'est ce que prouve l'amabilité des Américains en toutes les occasions, où le point d'honneur n'est pas mis en jeu. Dans les échecs et les mécomptes, les délais, les difficultés et autres sujets d'humeur, ils ont un grand empire sur eux-mêmes.

Dans toutes les occasions dont j'ai été témoin, depuis l'incendie de New-York et les désappointements législatifs, jusqu'aux embourbements sur la grande route, ils m'ont paru doués d'une admirable impassibilité. Cela allait même quelquefois si loin, que j'avais peine à me l'expliquer.

En voyageant en Virginie, un jour où, étant pressés, nous désirions ne pas perdre une minute, notre voiture s'arrêta devant une maison isolée où nous devions déjeuner. Nous dîmes à la maîtresse de la maison que nous mourions de faim, et nous la priâmes de vouloir bien nous donner ce qu'elle avait de prêt. Cette femme était le type de la lenteur : elle nous fit attendre si longtemps, que déjà nous délibérions si nous ne partirions pas sans manger. Enfin la table fut servie, et nous fîmes déjeuner le conducteur avec nous, pour économiser le temps. Je n'ai jamais rien vu de plus plaisant que ce déjeuner. L'hôtesse se tenait debout avec la gravité de Rhadamante, agitant un bouquet de plumes de paon pour écarter les mouches. Nous tenions notre sérieux le mieux que nous pouvions dans la crainte d'un rire inextinguible dont il ne nous aurait pas été possible de nous remettre. Tout sur la table était aigre ; on eût dit que c'était un fait exprès. Quelle que fût la lutte établie entre notre appétit et notre dégoût, celui-ci l'emporta. Quant à l'affamé conducteur, il goûta tour à tour le pain, le café, le beurre, les œufs, le jambon, le beefsteak, quoique rien ne fût mangeable. Nous ne touchâmes à rien ; le prix était aussi exorbitant que les délais ; néanmoins notre

payeur ne fit aucune observation sur la manière dont nous avions été traités. Quand nous nous fûmes remis en route, je lui demandai pourquoi il s'était montré si indulgent et presque satisfait.

« C'est une route nouvellement ouverte, » répondit-il ; » les gens ne savent pas encore comment vit le monde ; peut-être n'ont-ils pas l'idée d'une nourriture meilleure que celle qu'ils nous ont présentée.

— Mais ne pensez-vous pas que ce serait un service à leur rendre que de leur faire des observations !

— Ils ont fait ce qu'ils ont pu, et j'aurais été fâché de leur causer la moindre peine.

— Ainsi, vous aimez mieux qu'ils continuent à manger de mauvais aliments et à en faire manger aux autres, que de les affliger en leur apprenant à mieux faire. Pensez-vous que tous les voyageurs qui passeront par ici auront autant d'égards que vous pour la susceptibilité de l'hôtesse ?

—Oui, je le crois. Vous voyez que le conducteur n'a pas fait la moindre observation. »

Toutefois, quelque temps après, ayant été plus maltraités encore à Woodstock, où nous passâmes la nuit, notre payeur fit ses remontrances, avec beaucoup de douceur il est vrai, et ses observations furent parfaitement reçues par le maître de la maison.

A cette indulgence s'allie l'obligeance la plus généreuse et la plus cordiale. Lorsqu'un cultivateur est incendié, ses voisins se réunissent et s'arrangent pour l'établir dans une maison meilleure que celle qu'il a

perdue ; ils remplissent ses granges aves leurs propres récoltes. Ce dont ils font le plus de cas c'est le temps, et cependant il n'y a rien qu'ils prodiguent avec plus d'empressement pour le service d'autrui. Leur générosité pécuniaire est connue, en considérant la richesse qui règne dans le pays, nous ne nous y arrêterons pas spécialement. La dépense de temps, de pensées et de soins est une bien meilleure preuve d'un caractère obligeant. Les manifestations de cette disposition sont si incessantes et si multipliées, qu'on chercherait vainement à en donner une idée. S'il était possible de faire ressortir cette grande vertu des États-Unis comme il l'est de mettre en relief les défauts des habitants, on concilierait aux Américains plus de cœurs qu'on ne leur en a aliéné au sujet de leurs propres fautes ou par les mauvais offices des étrangers.

Selon moi, les Américains ne savent pas assez généralement combien ils se font de tort dans l'esprit des étrangers par une mauvaise habitude qui prend sa source dans cette même disposition affectueuse. C'est, parmi leurs mauvaises habitudes, celle qui domine les autres; mais, pour la guérir, il suffirait de la leur faire connaître ; je regrette vivement que la censure dirigée contre le tabac et ses effets n'ait pas eu pour objet le défaut tout autrement sérieux de la flatterie. Il est facile de voir que l'habitude de la flatterie est un résultat presque inévitable de la combinaison d'une fausse idée de l'honneur avec la bonté du caractère. Elle est si universellement répandue, qu'on a droit de l'appeler un résultat nécessaire. On la rencontre

partout. Un homme qui avait été écolier dépravé, mauvais père, mauvais époux, propriétaire d'esclaves plein de cruauté, dont la réputation de brutalité était aussi étendue que le territoire lui-même, fut loué dans les journaux après sa mort. Tout livre nouveau est élevé aux nues, tout orateur flatte le peuple ; le peuple, à son tour, flatte les orateurs. Les prêtres louent leurs ouailles, et les ouailles sont dans l'admiration devant l'excellence de leurs prêtres. Les maîtres d'école admirent leurs écoliers, et les écoliers exaltent leurs maîtres. Quant aux convives, surtout si ce sont des étrangers, l'hospitalité devrait pourvoir à ce qu'il y eût dans chaque pièce un coin bien sombre où ils pussent se réfugier quand on fait leur panégyrique en face. Même dans les familles où, assurément, la flatterie ne saurait rehausser l'affection, il y a, dans l'élévation des mérites respectifs, une absence de cette modestie, de cette simplicité, de cette vertueuse sincérité qu'inspire une affection fidèle portée à son plus haut degré.

Sans parler de ce qu'il y a de puéril et de vulgaire dans cette habitude, je pense que si les Américains savaient tout ce qu'elle prouve d'égoïsme, combien elle démontre le manque de bienveillance, ils exerceraient sur la langue le même empire que sur leur caractère et épargneraient à leurs interlocuteurs des louanges pénibles. Pour justifier ce défaut, on me disait que cette admiration était réelle, ces éloges sincères. C'est possible : mais pourquoi les exprimerait-on plutôt que toute autre pensée vraie dont l'ex-

pression ferait de la peine? Qu'on se livre tant qu'on voudra à son admiration ; mais pourquoi détruire toute sympathie avec la personne admirée, en parlant sur un sujet à propos duquel la sympathie doit cesser? N'est-il pas évident que, si l'éloge n'est pas pénible à la personne louée, il doit lui être funeste? Si elle est modeste, c'est une torture ; dans le cas contraire, c'est du poison. Dans une troisième hypothèse, il est possible que l'éloge soit indifférent ; mais, quand on est indifférent pour l'éloge, on n'est pas loin de mépriser celui qui le donne. Quand la pudeur de l'amitié est violée, que la modestie d'une appréciation mutuelle est nulle, c'en est fait également de la sainteté de l'amitié, et il est à craindre qu'une passion égoïste et personnelle étouffe l'affection innocente et désintéressée. C'est assez ; seulement je demande, à toute personne de bonne foi, si l'amitié dont il fait le plus de cas n'est pas celle qui est le moins défigurée par la louange, celle dans laquelle lui et son ami sont amenés le plus rarement à penser à l'opinion qu'ils ont l'un de l'autre. Je demande aux amis d'un homme comme le docteur Channing, par exemple, si l'affection vive qu'ils lui portent n'est pas accompagnée de la délicieuse certitude que, tout en sympathisant avec toute émotion pure et vraie, il s'abstiendra d'en troubler le cours en y introduisant des allusions de personnalité. La louange peut aplanir pour quelques esprits vulgaires les difficultés de relations nouvelles et superficielles; on me le dit du moins; mais la communion intime et l'amitié permanente exigent une pureté et

un calme avec lesquels l'échange d'admiration est absolument incompatible.

Tout ce qu'il me reste à dire relativement à l'esprit des relations sociales, c'est que la franchise qui préside aux communications de la vie privée dans l'intimité du foyer n'est pas moins indispensable que la circonspection et la réserve partout ailleurs. Rien de plus délicieux que la familiarité et la confiance avec lesquelles j'ai été toujours traitée, et que j'ai vu témoigner aux autres à très-peu d'exceptions près. Partout où j'ai été, tout était librement discuté : religion, philosophie, littérature et même le caractère public et particulier, national et individuel. La langue étant celle de ma patrie, il m'arrivait fréquemment d'oublier que je voyageais jusqu'au moment où entrait un visiteur qui, me demandant comment je trouvais l'Amérique, me rappelait à l'instant ma qualité d'étrangère. Maintenant encore, de retour dans mon pays, sachant que l'Amérique est à mille lieues de moi, j'éprouve quelque difficulté à considérer mes amis personnels comme éléments de la société dont la condition est l'objet de mes méditations. Ils sont trop véritablement pour moi des frères et des sœurs pour être à mes yeux des sujets d'analyse, et je sens, à chaque instant, le besoin de les avoir auprès de moi pour controverser mes jugements ou les corroborer. Eux et moi nous savons tout ce qu'il y a de bonheur dans leur foyer, et combien nous y avons été heureux ! et c'est là tout ce que, dans mon affection pour eux, je puis dire de leur vie domestique

sans faire violence à leurs sentiments et aux miens.

Si je ne me trompe, la société du nouveau monde, grâce au stimulant de la question d'abolition, commence à comprendre ce que son excessive déférence pour l'opinion lui fait perdre en liberté pratique. Les exemples de ceux qui peuvent et savent revendiquer et maintenir leur liberté dans ces temps d'épreuves redoutables sont vénérables et beaux aux yeux des jeunes gens. Ceux qui, dans les villes, ont vieilli dans la pratique de la défiance ignorent l'étendue de leurs privations ; mais les libres habitants de la campagne et la jeunesse des villes ont des yeux pour la justice et un cœur pour la vérité, au milieu des brouillards et des subtilités dans lesquels ont été enveloppées récemment la vérité et la liberté. Les jeunes hommes de Boston surtout sont debout, et il est important qu'ils le soient; Boston est regardée, dans toute l'Union, comme la cité supérieure qu'elle croit être; et, nulle part, l'entrée dans la vie n'est plus périlleuse à la loyauté et à la majorité des jeunes aspirants au service public. Le Massachusetts est le quartier général du fédéralisme ; même là, le fédéralisme recule devant la démocratie ; cet État possède encore une majorité fédérale. Un habitant de Massachusetts a peu de chances de succès dans la vie publique s'il ne commence par être fédéraliste ; et il n'a aucune chance de s'élever au delà d'un certain degré, si, ce degré atteint, il ne fait un retour vers la démocratie. L'épreuve est trop forte pour l'indépendance morale des ambitieux ; aussi les yeux du monde sont-ils fixés sur les

jeunes hommes de Boston. Tous les regards les observent ; on veut voir si ceux qui brûlent maintenant d'ardeur pour une liberté complète *respecteront plus tard les rêves de leur jeunesse*, ou si, arrivés au milieu de la vie, ils tomberont dans la lâcheté, l'apathie et l'intolérance.

Qu'ils essayent seulement, et ils verront combien sont grands le bien-être et la paix qui accompagnent le complet exercice des droits, dût-il leur fermer pour un temps la carrière de la politique et peut-être de la fortune. Qu'ils regardent les traits du petit nombre de ceux qui, au milieu de Boston, vivent aussi librement que s'ils étaient au centre des prairies, ils verront sur ces visages une brillante sérénité que ne pourrait donner le seul sentiment de la sécurité. La poursuite de la sécurité contre le dommage extérieur est ce qu'il y a de plus inutile dans ce monde. La seule sécurité obtenable porte habituellement un autre nom, c'est le repos dans la vérité absolue. Là où il y a une tempérance de caractère qui défie la médisance, une foi dans les hommes qui désarme le soupçon, une intrépidité qui en impose à la méchanceté, et un esprit d'amour qui gagne la confiance, là est la sécurité, elle n'est que là. Si une ou plusieurs de ces conditions manquent, la sécurité fait place au danger dans la même proportion, et la prudence ne pourra jamais être que d'une utilité passagère. La prudence règne aujourd'hui en souveraine sur la population âgée de Boston et sur une portion trop grande de la jeunesse ; l'indépendance anime le reste. Il faut savoir laquelle des deux aura succombé quand

la jeunesse actuelle de la ville sera devenue ses législateurs, ses magistrats et ses représentants sociaux.

Je vais citer un extrait qui indiquera la nature des pensées et des sentiments de quelques personnes sur les lieux :

« La liberté de pensée et d'opinion est opiniâtrément maintenue : dans cette orgueilleuse contrée, cette affection est devenue, en quelque sorte, un lieu commun : nos discours et nos journaux religieux ou politiques en sont remplis. Mais, après tout, est-ce là, parmi nous, le signe caractéristique d'une communauté quelconque? En est-il une seule qu'un juge compétent puisse montrer du doigt en disant : « *Là* l'opinion est libre? Au contraire, n'est-ce pas un fait douloureux et déplorable que, dans aucun pays de la terre, elle n'est plus enchaînée qu'ici ; que ce que nous appelons ici l'opinion publique a élevé un despostisme comme il n'en existe nulle part? L'opinion publique! c'est un tyran assis dans l'ombre, entouré de mystérieuses et vagues terreurs, tenant ses pouvoirs on ne sait de qui ; monarque asiatique, inabordable, injuste, indétrônable, peut-être illégitime, mais irrésistible dans son pouvoir pour asservir la pensée, réprimer l'action, faire taire la conviction, et placer perpétuellement les cœurs timides sous le joug indigne d'une lâche crainte, la crainte d'une opinion menteuse, de jugements bruyants qui, répandus pour un jour par le souffle populaire, contrôlent, par la bouche d'une impudente folie, les paroles et les actions du sage. De cette influence et de cette loi, de cet asservissement à l'opi-

nion, il résulte que nulle communauté n'est libre, bien que, sans nul doute, des individus le soient ; mais votre communauté, basée sur les principes que vous professez, est tenue de l'être (1). »

Voilà ce que j'avais à dire sur l'esprit des relations sociales : quant aux modes dans lesquels cet esprit se manifeste, leur agrément ou leur déplaisance est une affaire de goût; nulle nation ne doit avoir la prétention de juger les manières d'une autre, par une raison bien simple : c'est qu'il n'y a pas de règle commune de jugement; et, si un individu essaye de les juger, la sentence n'équivaut qu'à une déclaration de son goût particulier. Si, d'ailleurs, j'avais à exprimer ma pensée personnelle, je n'hésiterais point à dire que je préfère les manières américaines à celles de tout autre peuple.

Ce qui frappe le plus désagréablement un étranger, c'est la froideur et un air d'indifférence dans les auberges et les boutiques; l'habitude de fumer et conséquemment de cracher; le son de voix, surtout parmi les dames de la Nouvelle-Angleterre, et, au premier abord seulement, le ton de la conversation. Le grand charme de la société américaine consiste dans la déférence exquise et la bonté affectueuse qu'on se témoigne mutuellement.

Quant à l'habitude de fumer et ses désagréables conséquences, je n'en dirai rien, sinon qu'elle est trop invétérée pour que tout ce qu'on pourrait dire

(1) State thoughts on the state of the *Times*. Boston, 1835, p. 27.

dans un livre la corrigeât le moins du monde. Si le parquet des hôtels, le tillac des bateaux à vapeur et les tapis du Capitole ne dégoûtent pas les Américains au point d'amener à cet égard une réforme; si les avertissements des médecins ne peuvent rien, que reste-t-il à dire? j'abandonne ce dégoûtant sujet.

Il manque aux Américains un plaisir inconnu dans le timbre doux, sonore, argenté d'une voix de femme : un jour viendra sans doute où elles sauront parler autrement que sur le ton plaintif ou le ton aigu. Quand la santé des Américaines sera meilleure, leur voix s'adoucira; en attendant, elles ignorent combien leur manière de parler nuit à leur beauté remarquable et presque générale parmi elles.

Chez les hommes, on ne peut s'empêcher de remarquer combien leur conversation paraît d'abord lourde et monotone; ils causent d'un ton de voix uniforme, lentement et très-longuement, en sorte que l'étranger ne s'étonne pas que les Américains trouvent la conversation anglaise précipitée, rude et saccadée. J'ai trouvé l'opinion assez généralement établie qu'en Angleterre la conversation est étudiée comme un art; un grand nombre de mes amis m'affirmaient la chose au point que je doutais presque si j'étais bien ou mal informée. S'il existe une pareille étude, je puis assurer que je n'en ai point trouvé d'application. Je n'ai jamais rencontré autant d'exemples particuliers de conversation artificielle que pendant les deux années que j'ai passées en Amérique; la conversation des hommes publics éminents était généralement plus

instructive qu'agréable, jusqu'au moment où ils oubliaient leur rôle d'hommes publics, et parlaient d'autres choses que des affaires de l'État. L'un ne pouvait dissimuler l'intention d'exercer sur vous une influence particulière, intention contre laquelle l'interlocuteur ne manque jamais de se mettre en garde; un autre cherchait à vous empêcher de voir qu'il parlait sur un sujet tout préparé et comme s'il eût fait une lecture, amenant, comme accidentellement, les contrastes et les comparaisons par lesquels il voulait frapper votre imagination; quelques-uns, afin, je crois, de se cacher à eux-mêmes comme aux autres que la logique n'était pas leur fort, couraient après les analogies et ne parlaient presque que par métaphore; c'était une mauvaise tactique, car quelques-unes de ces métaphores étaient si belles et paraissaient si justes, qu'au lieu de passer inaperçues elles fixaient l'attention et donnaient le temps de découvrir qu'elles n'étaient pas exactes. Les exemples les plus remarquables de ce genre se sont présentés à moi dans le sud, où j'ai eu le plaisir d'entendre de tout beaucoup plus que de logique.

C'est ici le lieu de parler de la conversation du docteur Channing : je le ferai parce qu'il y a eu à ce sujet beaucoup de malentendus et, conséquemment, des rapports erronés. Je n'ai jamais vu personne dont la conversation fût moins agréable au premier abord, et finît ensuite par concilier davantage à un excellent causeur l'affection de ses auditeurs.

Malheureusement, ceux qui le jugent d'une manière

générale ne l'ont vu qu'une ou deux fois, après lesquelles ils le connaissaient beaucoup moins que lorsqu'ils étaient à mille lieues de lui. Cette circonstance me servira d'excuse pour ce que j'ai à dire d'un homme que je révère et que j'estime trop pour qu'il me soit possible de le louer publiquement plus que ne le comporte le témoignage que l'on doit à de tels hommes. Le docteur Channing a, j'en conviens, l'habitude malheureuse de subordonner son esprit à l'intelligence qu'il suppose à la personne avec laquelle il converse, ou aux connaissances qu'il lui croit sur un sujet à l'égard duquel il désire obtenir des renseignements. L'application n'étant pas naturelle ne saurait être admise; il en résulterait autrement que ce que l'on obtiendrait ainsi donnerait de très-fausses idées sur l'esprit d'un homme qui se livre à ces lieux communs que commande la médiocrité de ceux qui écoutent. En faisant l'application de ceci au docteur Channing, on comprendra que, quand ses paroles partent de l'âme, elles deviennent des actes; on n'en oublie plus ni un son ni une syllabe. La raison en est que les choses invisibles sont pour lui des réalités, et les choses matérielles des ombres. Après des communications continues et franches avec lui, on s'étonne, comme d'une chose inexplicable, qu'il puisse exister dans le monde d'autres objets sérieux de recherche que la vérité, la justice et la charité.

J'ai déjà parlé de la conversation de M. Madisson comme étant pleine de grâce, remarquable surtout par sa vivacité, sa rapidité et sa variété dans un

homme de quatre-vingt-quatre ans, affligé de plusieurs infirmités : c'était un type magnifique du gentleman accompli de l'époque révolutionnaire.

Il est des personnes qu'il me semble à moi-même étrange de nommer à propos d'une pareille matière, alors qu'il est en elles des choses que je prise beaucoup plus que leur éloquence ; mais je ne puis m'empêcher d'en faire mention sous ce point de vue. Je veux parler du docteur et de mistriss Follen, de Boston. Le docteur Follen est Allemand : il s'est fait connaître en Allemagne par son patriotisme ; il a rendu son nom aussi importun aux princes que cher aux peuples. Il réside en Amérique depuis treize ans, voilà sept ans qu'il est citoyen du Massachusetts. Il possède parfaitement la langue depuis quelques années ; mais, comme il la fait servir aux besoins d'un esprit mûr et richement orné, il n'en fait pas le même usage que ceux dont c'est la langue maternelle : c'est, pour lui, un instrument d'une puissance extraordinaire. Le docteur Follen est, d'ailleurs, un homme profondément instruit, que, sous ce rapport, je n'ai pas la prétention de juger. La grande masse de ses connaissances est vivifiée par un esprit qui semble avoir traversé toutes les épreuves humaines ; s'appropriant tout ce qu'il y a de vrai et de pur, et dédaignant tout le reste ; à un religieux amour de la liberté, à un sentiment infaillible du vrai principe de la liberté dans tous les cas qui se présentent, il joint une intrépidité qui excite la rage là où sa douceur n'est pas connue, et une douceur qui désarme ceux qui craignent son

intrépidité. Aucune acquisition plus précieuse dans leur condition présente n'a pu être faite par les États-Unis. Je le considère comme l'homme le plus remarquable et le plus éminent que j'aie vu dans le pays. Le docteur Follen a embrassé la cause de l'abolition de l'esclavage ; il s'est déclaré partisan de la liberté de la pensée, de l'action et de la parole, de manière à se faire craindre (ou plutôt ses opinions, car nul ne peut le craindre personnellement) de quelques-uns des habitants de son État, qui ont sur l'honneur une idée erronée; mais, à mesure qu'il sera mieux connu des plus sincères de ses concitoyens, il sera regardé par tous avec l'orgueil et l'affectueuse admiration qu'il inspire à ceux qui ont l'honneur et le bonheur d'être ses amis. Il a épousé une dame de Boston, femme de génie, douée d'affections larges et tendres qui constituent son élément naturel, ce qu'il y a d'admirable dans leur intérieur; celle dont ils ont été les hôtes ne saurait ni l'oublier ni le décrire.

Le mode de conversation en Amérique m'a paru monotone, mais, au fond, riche et original. Dans les premiers temps, j'éprouvais quelques difficultés à rester attentive, pendant toute la durée de la réponse, aux questions qu'il m'arrivait de faire. La personne interrogée semblait se croire obligée en conscience à une réponse pleine et détaillée; elle se plaçait donc, aussi près que possible, du déluge dans le passé, du millénium dans l'avenir, que le sujet le permettait, ayant soin, dans l'intervalle, de ne rien omettre d'important. Naturellement, il se trouvait çà et là des

gens pour me dire précisément ce que je savais et omettre ce que je voulais savoir, mais cela n'arrivait pas souvent; en général, j'obtenais dans la conversation des renseignements si complets, si impartiaux, si exacts; la lucidité et l'originalité de leur transmission étaient si amusantes, qu'au bout de six mois j'étais grande admiratrice de la conversation américaine. Un jour, un monsieur exprima devant moi sa surprise de ce que je faisais si peu de questions, ajoutant que, s'il était en Angleterre, il ne cesserait de questionner tout le long du jour. Je lui répondis que je n'éprouverais pas le besoin de demander des renseignements aussi longtemps, qu'on m'en donnerait plus en un jour que ma tête ne pouvait en contenir. Je n'ajoutai point que je n'étais pas douée d'une puissance d'attention suffisante pour les informations que j'avais moi-même demandées; je ne crois pas que j'aie jamais éprouvé une pareille difficulté.

Les Américains eux-mêmes paraissent ne pas ignorer cette tendance aux longueurs et cette monotonie de détails dont Charles Lamb se plaint en parlant des Écossais. On raconte, des voyageurs américains, des histoires qui surpassent tout ce que j'ai vu en ce genre : tel est, par exemple, ce voyageur américain de retour d'Europe, à qui on demandait comment il avait trouvé Rome; à quoi il répondit : que Rome était une fort belle ville, mais que les édifices publics avaient un peu besoin de réparations. Telle est encore la remarque faite par une dame sur un sermon qu'elle avait entendu. Un prédicateur, par-

lant de l'aveuglement des hommes sur l'avenir, avait dit : « Combien peu d'hommes, lorsqu'ils font construire une maison, songent à faire l'escalier assez large pour qu'un cercueil y puisse passer ! » La dame en question, en sortant de l'église, observa très-sérieusement que les prêtres traitaient dans leurs sermons de singuliers sujets. « Sans doute, ajouta-t-elle, c'est une grande commodité qu'un escalier large ; mais les prédicateurs pourraient bien prendre pour texte de leurs sermons autre chose que des escaliers étroits. » Un sénateur éminent me disait un jour que deux choses lui déplaisaient souverainement : c'était un gentleman se levant dans le sénat et parlant toujours comme s'il ne devait jamais s'asseoir, et un gentleman s'asseyant dans son cabinet et parlant toujours comme s'il ne devait jamais se lever.

Néanmoins on trouve parfois des expressions singulièrement épigrammatiques dans la bouche de gens qui n'ont jamais entendu parler de cet *art de la conversation* dont ils supposent que les Anglais font une étude. Un ecclésiastique, qui n'est autre que le docteur Channing, aperçut un jour, au moment où il acquittait un péage, une planche qui ressemblait beaucoup à une pierre tumulaire et contenant une annonce de genièvre, rhum, tabac, etc. « Je suis charmé, » dit il à la fille qui recevait le péage, « je suis charmé de voir que vous ayez enterré ces choses-là. — Si nous les avions enterrées, » dit la fille, « vous n'auriez pas manqué de conduire le deuil. » Des jeunes gens, qui voyageaient à cheval dans les

montagnes Blanches, se sentant fort altérés, s'arrêtèrent devant une maison sur la route et demandèrent du lait. Ils vidèrent tous les vases qu'on leur présenta et en demandèrent encore. La maîtresse de la maison apporta enfin une énorme jatte de lait qu'elle plaça sur la table en disant : « On dirait, messieurs, que vous n'êtes pas encore sevrés. »

Je citerai, en outre, la réponse faite par un Virginien à une sotte question que lui adressait une dame : « Qui a fait le pont Naturel? — Dieu le sait, madame. »

J'ai rencontré fréquemment des versions nouvelles de vieilles fables; en voici une qui, je le crois, en vaut bien une autre : Noé avertit ses voisins de ce qui allait arriver et leur dit pourquoi il construisait son arche, mais personne ne faisait attention à ses paroles. Quand les gens placés sur les hauts lieux eurent de l'eau jusqu'au menton, une vieille connaissance de Noé lui demanda avec instance de le recevoir dans l'arche. Noé ne lui répondit que par des refus réitérés. « Eh bien, » dit l'homme, quand il vit que ces instances étaient inutiles, « allez vous promener vous et votre arche, je ne pense pas que nous ayons une grande averse. »

Rien ne présente un contraste plus singulier que l'enjouement et la simplicité de la conversation domestique aux États-Unis, comparée au grand pédantisme dont on trouve parfois des exemples. Un monsieur m'assura gravement que j'étais tout à fait dans l'erreur, parce que je n'étais pas du même avis que lui

sur je ne sais quel point. Tout le monde se mit à rire; mais lui, sans se déconcerter, nous apprit qu'il avait cru, dans un temps, à la possibilité de se tromper comme tout le monde, mais que l'expérience l'avait convaincu qu'il ne se trompait jamais; en conséquence, il avait mis de côté toute crainte d'erreur. Je lui dis que je craignais que le lieu qu'il habitait ne fût bien monotone, attendu qu'il y avait là un oracle pour régler toutes choses. Il répondit que, malheureusement, les autres n'étaient pas aussi convaincus que lui de son infaillibilité. Ce n'était pas une plaisanterie, je parle d'un homme grave et positif. Un autre monsieur me dit un jour très-sérieusement que, depuis peu, le temps était excessivement *mucilagineux*. Un autre, me montrant un monsieur à bord d'un bateau à vapeur, me dit que c'était un *bas bleu* (1) de la première force. Une dame m'ayant questionnée un jour sur ce que j'avais ressenti à Niagara, voici quelle fut sa dernière question : N'avez-vous pas éprouvé le désir de vous jeter dans la cataracte et de vous réunir à la terre votre mère ? — Non. »

J'ai rarement rencontré des exemples de ce pédantisme dans la classe agricole et ouvrière, surtout parmi les jeunes gens. La pire et la plus nombreuse classe de pédants se compose de dames d'un moyen âge. Une couturière en robes, très-lettrée et fort méritoire, me

(1) C'est sous ce nom qu'on désigne, en Angleterre, les femmes qui s'occupent de sciences et de littérature. C'est aux femmes seules que cette dénomination s'applique.

(*Note du Traducteur.*)

déclarait qu'elle jouerait de malheur si ses robes n'allaient pas aux dames du voisinage. Elle avait pris pour patron les proportions exactes de la Vénus de Médicis; que pouvait-elle faire de mieux? Une autre me priait d'écrire quelque chose sur le mont Auburn (le magnifique cimetière près de Boston). Je lui demandai quelle espèce de composition elle désirait; elle me dit qu'elle souhaiterait que le mont Auburn fût considéré sous trois points de vue : tel qu'il était au jour de la création, tel qu'il est maintenant et tel qu'il sera au jour de la résurrection. L'idée me plut si fort, qu'au lieu de traiter ce sujet pour elle je l'engageai à le traiter pour moi.

Quant aux formes particulières du langage, j'en suis fort mauvais juge; je ne les aurais pas même remarquées si l'on n'avait pas, à l'avance, appelé sur ce point mon attention. Je remarquai que le mot *femme* est banni du langage et que le mot *dame* lui a été substitué. Cela produit quelquefois un singulier effet. Dans la prison de Nashville (Tennessée), après avoir vu le préau des hommes, je demandai au concierge de me montrer celui des femmes. « Nous n'avons pas de dames ici pour le moment, madame, » me répondit-il; « nous n'avons jamais eu que deux dames condamnées pour avoir volé un aloyau; mais, comme on a reconnu qu'elles étaient abandonnées par leurs maris et dans le besoin, elles furent gráciées. » Un professeur, dans un cours public, parlant des traits caractéristiques de la femme, s'exprima, dit-on, ainsi : « Qui furent les dernières à la croix? des dames.

Qui furent les premières au sépulcre? des dames. »

J'ai été quelquefois surprise de certaines expressions : j'ai souvent entendu dire qu'il faisait un temps terriblement beau. Dans la Virginie, ces expressions superlatives sont fort à la mode. Un homme très-malade et en proie à d'affreuses souffrances envoya chercher un ami. A l'arrivée de celui ci, la douleur avait diminué, mais le malade se sentait très-faible. « Comment vous trouvez-vous? » lui dit son ami. — « Je suis puissamment faible, mais cruellement soulagé. »

Les gasconnades des Kentuckyens sont connues : elles sont ingénieuses et parfois très-amusantes, mais absurdes dans la bouche d'une personne bornée. Un Kentuckyen, non content de me faire admirer la beauté des forêts, ajoutait que le tissu des feuilles était plus fin et plus riche dans le Kentucky que partout ailleurs. Je préfère encore l'air dégagé de cet autre qui, me parlant de la fécondité du sol, ajoutait : si vous plantez un clou le soir, le lendemain matin il aura poussé une pique. »

Les voyageurs se plaignent beaucoup de la froideur avec laquelle on est traité dans les hôtels et dans les auberges d'Amérique; peut-être est-ce un peu la faute des étrangers; avec un air engageant, on fait cesser cette froideur, mais elle n'en est pas moins très-désagréable au premier abord. On nous a toujours parfaitement traités; la réserve du premier accueil se dissipait dès que nous nous montrions sociables et disposés à nous servir nous-mêmes. Aussitôt que la réserve

était attaquée, elle cédait ; mais je ne suis pas surprise que des étrangers, peu disposés à faire des concessions, et surtout des messieurs qui voyagent d'un hôtel à l'autre, trouvent cette contrainte extrêmement pénible. On ne devrait jamais oublier qu'excepté dans les villes, c'est toujours par nécessité ou par complaisance, rarement par goût, que la femme ou les filles de citoyens américains servent les voyageurs. Cette interruption de leur repos domestique, cette obligation de paraître en présence de personnes inconnues, doivent leur être pénibles et faire excuser en elles une absence apparente de cordialité. Quelques voyageurs américains, charmés de l'empressement des garçons d'hôtel en Europe, déclarent qu'ils payent aussi volontiers la civilité que leur dîner. J'avoue que je suis d'un goût différent. J'aime mieux l'indifférence qu'une civilité fondée sur la carte à payer; mais je préfère à l'une et à l'autre la cordialité qui se manifeste quand vous offrez de faire votre lit, d'arranger votre feu; la cordialité qui fait que votre hôtesse entre dans votre parloir, prend une chaise, lie la conversation, non-seulement en vous demandant où vous allez, mais en vous disant tout ce qui l'intéresse dans son voisinage. Une servante, dans un hôtel de Meadville, en Pensylvanie, nous pria de changer de route, afin d'avoir l'occasion de visiter quelques-uns de ses amis; « un beau célibataire qui venait récemment de perdre sa femme et son surperbe fils; » auprès de qui elle offrit de nous donner une lettre d'introduction. A Maysville, Kentucky, la maîtresse

de la maison envoya plusieurs fois s'excuser de ce qu'elle ne venait pas elle-même nous servir, sa présence étant nécessaire au chevet de son enfant malade. Comme nous exprimions notre regret de ce que, dans de telles circonstances, elle s'occupât de nous, la personne qui la remplaçait nous dit que nous ne ressemblions point à la généralité des voyageurs : les dames se tenaient habituellement pour offensées si la maîtresse de la maison ne venait pas les servir elle-même. Elles n'auraient pas voulu ouvrir ou fermer une fenêtre; mais elles sonnaient pour que la maîtresse de la maison vînt le faire pour elles. Ces personnes ont probablement été accoutumées à être servies par des esclaves, ou même à ne pas l'être du tout; en sorte qu'elles aiment à profiter de l'occasion. A Nashville, Tennessée, notre hôtesse nous traita extrêmement bien et, à notre départ, elle embrassa toutes les dames de la société.

J'eus de bonne heure l'occasion d'établir une distinction entre la froideur et l'hospitalité : notre société composée de six personnes traversait l'État de New-York. Un matin, aux premiers rayons du jour, nous quittâmes Syracuse, nous proposant de déjeuner à Skaneatles; mais, ayant éprouvé des retards sur la route, lorsque nous atteignîmes Elbridge, la faim ne nous permit pas d'aller plus loin. Un jeune et impétueux Carolinien, qui était avec nous, sortit le premier de la voiture et revint bientôt sur ses pas en nous disant que nous ferions mieux de poursuivre notre route, que la maison et les gens avaient un tel air de froideur

que nous ne pourrions jamais obtenir un repas confortable; mais, comme il nous fallait, à tout prix, manger, nous persistâmes à nous arrêter en cet endroit. La première pièce dans laquelle on nous fit entrer était humide, et il n'y avait pas de feu allumé; or, nous étions déjà grelottants de froid. Je crus m'apercevoir que la famille évacuait la pièce voisine; on nous l'offrit, et d'immenses bûches furent entassées dans la cheminée. Deux des demoiselles de la maison, en robes de cotonnade, les cheveux tressés et relevés, suivirent leur mère dans la cuisine, d'un air grave et d'un pas tranquille; deux autres restèrent dans l'appartement, et après avoir arrangé leurs cheveux devant la glace, en notre présence, elles se mirent à préparer la table, tout en tricotant dans les intervalles. L'une ou l'autre était presque toujours assise avec nous, s'occupant à tricoter et répondant à nos questions avec une simplicité grave. Bientôt on nous apporta un des meilleurs déjeuners que nous eussions eus en Amérique : un plat chargé de tartines de beurre, des biscuits tout chauds, des beefsteaks, de la sauce aux pommes, des pommes de terre chaudes, du fromage, du beurre et deux plats d'œufs. Nous fûmes servis avec beaucoup de soin par les quatre demoiselles tricotant et leur mère, et l'on prit poliment congé de nous. La carte ne se monta qu'à deux dollars et un quart pour nous tous. « Avez-vous jamais vu des filles comme celles-là? » s'écria le jeune Carolinien, fraîchement débarqué d'Europe; « à leur port et à leur démarche, on les prendrait pour quatre prin-

cesses captives! » Nous nous écriâmes tous que nous ne souffririons pas qu'on médît de ces jeunes personnes. Elles nous avaient traités avec l'attention la plus affectueuse, et nul ne pouvait dire si leur réserve était plus grande que ne le comportaient leur situation et leur position de fortune.

Tant de voyageurs ayant eu plus fréquemment l'occasion d'observer les manières américaines dans les voitures publiques et dans les bateaux à vapeur que dans les maisons particulières, tout a été dit sur ce sujet; seulement j'atteste que je ne crois pas que les Américains ne mangent pas plus vite que d'autres : la célérité aux tables d'hôte est remarquable; mais il en est de même en Angleterre, où l'on n'accorde aux voyageurs que dix minutes ou un quart d'heure par repas; dans les maisons particulières, je ne me rappelle pas avoir jamais été pressée. En voyage, la civilité empressée et non interrompue de tous les messieurs a quelque chose de frappant pour un étranger : le degré d'attention accordé aux femmes est plus grand, selon moi, qu'il n'est inutile et agréable à ceux qui le témoignent et à celles qui en sont l'objet; mais les manières dans une diligence américaine peuvent offrir une leçon et un exemple à beaucoup d'Européens qui ont une haute idée de leur civilisation. Je ne dirai pas précisément que tous les messieurs, vieux ou jeunes, malades ou bien portants, fatigués ou non, cèdent de droit aux dames les meilleures places de la voiture, ni que, en Virginie, par une journée de juillet, cinq messieurs prennent place, pendant plu-

sieurs lieues, sur l'impériale de la diligence, où il n'y a rien pour se retenir et pour appuyer ses pieds, pour qu'une jeune personne, d'une santé délicate, aît de la place pour étendre ses pieds et changer de position. Il est évident que si elle n'avait pas la force de voyager, comme tout le monde, en diligence, sa famille aurait dû voyager en voiture particulière ou rester à la maison plutôt que d'exposer cinq personnes à risquer leur santé et sacrifier leurs aises dans l'intérêt d'une seule. Quelques bons effets moraux que cette abnégation puisse avoir sur le caractère des messieurs, ce n'en est pas moins une habitude fort préjudiciable aux dames; leurs manières en voyage ne sont rien moins qu'aimables. Des femmes qui sont charmantes chez elles sont, en voyage, de vraies enfants gâtées; il n'est pas rare de les voir trembler de peur et jeter de grands cris à la moindre apparence de danger; mais il y a quelque chose de pire encore dans le froid égoïsme avec lequel elles acceptent ce qu'il y a de meilleur en tout, sans s'inquiéter si elles imposent des sacrifices aux autres, et même, dans le sud et à l'ouest sans accorder un mot ou un coup d'œil de remercîment. On les prendrait véritablement pour des enfants gâtées, quand les messieurs ne sont pas là pour leur être sacrifiés. Dans la salle des voyageurs, en attendant les repas ou la voiture, et dans la cabine d'un bateau à vapeur, je n'ai jamais vu des manières plus repoussantes que celles de certaines Américaines; elles ont l'air de croire que vous voulez les maltraiter, jusqu'à ce que vous leur ayez prouvé le contraire; leur

regard est oblique et soupçonneux, ou bien elles vous regardent en face; elles vous observent d'un air froid et immobile; si vous vous approchez, elles se mettent à l'instant même, sur la défensive, vous repoussent froidement pour prendre les meilleures places; dans tout ce qu'elles disent et font, pas la moindre trace de franchise ou de bonne humeur: voilà les conséquences désagréables qui résultent pour les dames de l'habitude d'être gâtées. Les dames de la Nouvelle-Angleterre, qui, par suite de la supériorité de leur nombre, sont obligées de compter beaucoup moins sur les soins des autres, sont des compagnes de voyage bien plus agréables que celles du reste du pays; on en pourrait conclure que c'est chez ces dernières un défaut dont il leur serait facile de se corriger. J'ai toujours éprouvé que, lorsque je pouvais me contenir et montrer que je n'avais pas de mauvaise intention, l'apathie commençait à se fondre, les jolies dames s'humanisaient et se montraient comme je pense qu'elles sont chez elles au milieu de leur ménage. Si ces dames voulaient bien se demander de quoi elles ont peur, et pourquoi on serait moins gai, moins obligeant, moins agréable dans la société fortuite de cinquante personnes, dont l'agrément dépend principalement de leurs bons offices mutuels, que chez soi, au milieu d'une demi-douzaine de voisins, elles effaceraient une tache désagréable dans les manières nationales, et aux charmes déjà si nombreux de leur patrie ajouteraient un attrait de plus.

J'aurais beaucoup à dire des mœurs de la cam-

pagne en Amérique; mais le tableau qu'en a fait miss Seedgwick dans ses ouvrages est si beau et si frappant de vérité, qu'il serait inutile de m'y arrêter. Ces tableaux sont également intéressants pour le lecteur anglais et pour les Américains, à cause de la pureté et de la fidélité de l'esprit démocratique qu'ils respirent. La femme qui sut si bien apprécier le bonheur de vivre dans la société qu'elle a décrite méritait l'honneur d'être la première à la représenter aux affections de l'humanité.

Les manières des classes riches dépendent nécessairement de la nature des objets et des intérêts qui les occupent; mais elles ne sont pas, en général, aussi agréables que celles de leurs voisins moins opulents. L'ostentation inquiète de ceux qui vivent pour le faste et l'étalage a, comme je l'ai dit, quelque chose de vulgaire; c'est la seule vulgarité qu'on trouve dans le pays. C'est principalement aux eaux qu'il faut la voir se déployer : à Rockaway, dans le Long-Island, pendant que la compagnie attendait le dîner, je vis un jour, dans une vaste salle, un certain nombre de groupes dont le croquis aurait fait la fortune d'un caricaturiste habile. Si une dame ayant de bons yeux et un ingénieux pinceau voulait esquisser les phénomènes d'affectation qu'on peut voir en un jour dans la piazza et le salon de Rockaway, elle pourrait devenir un utile censeur; mais ce serait une tâche trop pénible et trop honteuse pour quiconque possède un esprit vraiment républicain; pour moi, en pareille compagnie, je ne pouvais revenir de mon étonnement; j'étais comme

si l'on m'avait placée sur une sorte de terrain équivoque, entre la société complétement imaginaire des romans soi-disant maritimes, publiés depuis quelques années, et les larges esquisses de la vie américaine par Me Darblay. Cela ne ressemblait à rien de réel, quand je voyais les jeunes demoiselles, resplendissantes de parure, se promener avec affectation, tenant à la main un mouchoir de batiste, de soixante-dix dollars, et s'arrêter en extase en voyant entrer un petit enfant; les mères aussi, pleines d'une affectation d'une autre espèce, et les frères errer çà et là, tantôt avec gravité, tantôt avec nonchalance; et, au milieu de tout cela, pas une physionomie, pas un mouvement, pas un ton naturel qui viennent vous dédommager. J'évoquais alors, comme contrastes, les scènes de village dont j'avais été témoin : la noce joyeuse, les promenades en chariot, les offrandes de fleurs sauvages à l'étranger, la politesse mutuelle et simple, et je pouvais à peine croire que des scènes si opposées existassent dans la même république.

Les manières du genre de celles que je vis à Rockaway sont, dans le pays, considérées comme vulgaires: cela doit être, car celles de la majorité leur sont bien supérieures. Elles ne méritent d'être remarquées que parce qu'elles sont absolument anti-républicaines dans leur principe et leur expression: or, le moraliste doit signaler, dans chaque classe, tout ce qui s'éloigne du principe républicain et imprimer le cachet du mépris à des manières vicieuses ou fausses dans une société basée sur des principes constitués. Le mépris, ainsi

infligé, sera peut-être un moyen d'épargner ce ridicule à ceux qui seraient tentés de se le donner. L'ostentation, en Amérique, peut être diminuée par le ridicule et le dédain, comme l'a été le suicide en France. Il vaut mieux détourner les esprits faibles et vains d'entrer dans la carrière de la vanité que de les signaler alors qu'il est trop tard; d'ailleurs, n'est-il pas préférable, dans l'intérêt des esprits lucides et forts, de n'avoir à mépriser que des choses et non des personnes; s'il est utile, s'il est nécessaire, en effet, de stigmatiser un vice abstrait, il n'est pas également nécessaire de le personnifier dans les individus qui en sont atteints.

En considérant les manières des riches, on fait naturellement abstraction de la meilleure sorte de riches, de ceux dont les principes et l'esprit sont démocratiques, les désirs modérés, les occupations rationnelles. Leur richesse devient, à leur égard, une circonstance peu importante. Ils font plus de bien que d'autres, soutiennent un plus grand nombre d'institutions utiles; ils possèdent des maisons et des bibliothèques admirables; mais ces choses ne sont point associées à eux dans l'esprit de leurs amis aussi longtemps qu'elles ne le sont point dans le leur. Ils rentrent dans la classe des hommes honorables et indépendants, véritable gloire du pays, tous justes comme s'ils n'étaient pas riches. Vient ensuite une autre classe de gens riches: ce sont ceux qui font un usage utile de leur temps et de leur argent, mais qui n'ont pas le bonheur de posséder la véritable foi démocratique; ceux-ci ont des

manières infiniment meilleures que celles de Rockaway, mais moins bonnes cependant que celles des républicains plus purs : ils sont supérieurs à la vanité de l'étalage et aux luttes de la mode, mais ils redoutent l'ascendant de l'ignorance et se défient des classes qu'ils ne connaissent pas. Ils lisent ; leur imagination habite l'ancien monde, et ils ont insensiblement adopté l'un de ses préjugés, à savoir que le peuple ne peut être qu'ignorant, passionné et avide. Leur conversation trahit une présomptiom et leur personne un malaise qui ne peuvent être que défavorables aux bonnes manières. Cette classe, peu nombreuse, est, en général, si respectable et quelquefois si utile pour des objets importants, qu'il est bien à désirer qu'elle se reporte perpétuellement aux principes démocratiques qui calmeront ses inquiétudes et donneront à ses manières cette sérénité, apanage des républicains sincères qui ont tout à espérer et peu à craindre.

L'un des spectacles le plus curieux du pays est la réception du président. Rien de plus facile que d'en rire, car il n'est peut-être pas de réunion d'hommes qui n'ait son côté risible. La réception du président prête, sous plus d'un rapport, au ridicule ; les hommes y vont en manteaux de voyage, en ceintures de cuir ; on y voit des perruques de toutes les dimensions, et une immense variété de saluts adressés au premier magistrat. Les femmes s'y rendent en chapeaux et en châles, causent, montent sur les chaises pour mieux voir, et, de là, promènent leurs regards sur les vastes salles. On raconte que deux jeunes filles, ainsi costu-

mées, furent installées par leurs cavaliers sur le manteau de la cheminée, où elles tenaient la place de deux candélabres, et d'où elles pouvaient parfaitement voir entrer le monde. Rien d'amusant comme le spectacle que cette foule mêlée aux ambassadeurs étrangers et à leur suite présente d'observer les rapports qui existent entre toutes ces classes et tous ces gens réunis sur le pied de l'égalité. Mais, s'il y a là quelque chose qui prête à rire, ce n'en est pas moins un coup d'œil imposant. Si les habitants de Washington désirent l'abolition de cette coutume, il faut qu'ils ignorent la dignité qui y préside et frappe les yeux de l'étranger, malgré tous les inconvénients qui peuvent s'y mêler ; je suis fâchée qu'elle ne se renouvelle plus annuellement. Je suis fâchée qu'on n'y distribue plus de rafraîchissements, quoique ce soit une chose qui offre moins d'importance et plus d'inconvénients. L'abandon de cette coutume sera une preuve incontestable de mauvais goût. Il doit y avoir une époque et un lieu où le premier magistrat et le peuple se réunissent pour échanger leurs respects, toute autre affaire cessante, et j'aimerais à voir cette réunion redevenir annuelle.

Je n'ai point vu de mauvaises manières à la réception du président, si ce n'est de la part d'un Anglais sot et fanfaron. Tout était calme et paisible, et je remarquai un air de gaieté qui me surprit. Le beau monde s'amusait de l'aspect de l'assemblée, et le vulgaire du spectacle nouveau qu'il avait sous les yeux. Nous partîmes à huit heures. Quand nous descendîmes de voiture, je vis un certain nombre de femmes, fort

bien accompagnées, monter les escaliers, dans le deuil le plus simple. Dans la salle étaient des groupes de jeunes gens se promenant de long en large, en déployant leurs grâces, tandis que des dames ôtaient leur châle et laissaient voir des parures resplendissantes. Le président, ayant, à sa droite et à sa gauche, quelques membres de son cabinet, se tenait au milieu de la première pièce, se préparant à saluer toutes les dames et à donner des poignées de main à tous les hommes qui se présenteraient. La compagnie s'approcha alors de la cheminée où étaient les dames de la famille du président, accompagnées du vice-président et du secrétaire du trésor; de là les visiteurs se dispersèrent dans les diverses pièces, causant par groupes dans la salle Bleue, ou se joignant à l'immense quantité de promeneurs dans la grande salle de l'Ouest. Après y avoir fait deux tours, je retournai à la salle de réception, le point le plus intéressant pour un observateur. Je vis entrer successivement les ambassadeurs avec leur suite, les juges de la cour suprême, la majorité des membres des deux chambres, et, au milieu de tout cela, de simples cultivateurs, des boutiquiers, des artisans avec leurs épouses patriarcales et leurs filles naïves. Les unes avaient l'air gai, d'autres l'air occupé, aucune l'air humble. Je crois qu'il pouvait y avoir trois mille personnes présentes; une seule chose y manquait, et c'était, selon moi, une lacune importante : il ne s'y trouvait aucune personne de couleur. Les individus ou les classes sont libres de choisir leur société comme il leur convient et en vertu de règles

qu'ils ont faites; mais ici il ne doit pas y avoir de distinction. Je sais l'excuse qu'on allègue: la circonstance que la réception a lieu dans un pays à esclaves, la présence des planteurs du sud, et beaucoup d'autres; mais de tels motifs disparaissent devant ce fait bien simple, que la réception du président a été instituée afin que tous les citoyens des États-Unis, sans distinction, se réunissent à certaines époques pour présenter leurs respects à leur premier magistrat; tout homme de couleur qui est citoyen des États-Unis a droit d'y être admis aussi bien que tout autre. Leur présence ajouterait encore à la dignité de White-House. Il est honteux qu'il y ait un lieu aux États-Unis où la population soit plus libre que là de se réunir sur un pied d'égalité: ce lieu est la cathédrale catholique de la Nouvelle-Orléans. J'ai vu des personnes de toutes les nuances de couleur s'agenouiller sur la pierre, sans séparations ni distinctions. Il m'eût été doux de trouver aussi quelque édifice séculier où, d'un consentement général, tous les hommes pussent se réunir en frères; mais, même dans l'Amérique républicaine, on chercherait en vain un pareil édifice.

Les Américains, pour l'enseignement des manières, possèdent un avantage qu'ils n'apprécient point assez: ils ont sous les yeux, dans celles de la race de couleur, une perpétuelle caricature de leurs propres folies, un miroir dans lequel ils ne peuvent s'empêcher de se voir reproduits. Les nègres ont, par-dessus tout, le caractère imitatif. Dans leur condition dégradée actuelle, avec peu de principes, peu de lumières, peu

d'indépendance, ils copient avec le plus grand succès leurs supérieurs. Ils portent l'imitation beaucoup plus loin que ne le font en Europe les domestiques des riches. Les valets noirs des États-Unis ont les grâces sémillantes, la cravate apprêtée et les manières prétentieuses des valets de Londres; mais l'imitation s'étend à des matières plus importantes. Les esclaves du sud ne se bornent pas à prendre les noms et les titres militaires de leurs maîtres, ils les reproduisent en quelque sorte dans les formes de leur politesse et dans les détails de leurs réunions. J'ai en ma possession un billet d'invitation à un bal (1), écrit sur papier rose, doré sur tranche. Quand la dame invitée vint trouver sa maîtresse afin qu'elle lui donnât le cachet nécessaire pour l'autoriser à être dehors après neuf heures du soir, elle portait une robe de satin, pardessus laquelle était une robe de mousseline; elle avait des souliers de satin et des gants blancs; mais le satin était fané, la mousseline déchirée; les souliers grimaçaient sur des pieds cagneux, et les gants blancs tombaient en lambeaux de ses doigts noirs. Au lieu d'une belle dame, c'était une caricature.

Jusque dans la dernière des courtoisies, la politesse funéraire, la race de couleur imite les blancs. L'épitaphe d'un petit enfant noir à Savannat commence ainsi: « Lis charmant, flétri dans sa fleur, etc. » Ils

(1) « Monsieur Richard Masey prie mistriss Mikens et la société de miss Arthur de vouloir bien l'honorer de leur compagnie, dimanche soir, à sept heures, dans le grand magasin aux tuiles du docteur Smith. » (*Note de l'Auteur.*)

ont des coutumes qui leur sont particulières : l'une consiste à refuser de manger en présence des blancs. Quand nous faisions de longues expéditions, emportant avec nous des vivres ou nous en procurant sur la route, les esclaves se retiraient toujours, avec leur part, derrière les arbres ou tout autre abri.

Les Américains peuvent être assurés de conserver intactes les bonnes manières tant que l'intelligence sera respectée parmi eux comme elle l'est, et continuera à constituer le premier titre à la considération. Quelles que soient les folies et les frivolités des classes prétendues fashionables, elles ne parviendront pas à effacer les coutumes nationales ou à marquer les classes les plus importantes de la république. L'intelligence a partout le pas dans les relations sociales, et il continuera d'en être ainsi dans les principes. Une chose me frappa, c'est que, dans les campagnes, on peut fréquenter les membres les plus éclairés d'une famille et non les autres. On peut les inviter à une réunion choisie et réserver les autres pour une occasion plus ordinaire. Quant aux villes, Washington, avec sa population mélangée à l'époque des sessions, est une exception à toutes les règles. Là j'ai fréquemment vu certaines gens fort peu sensés devenir temporairement l'objet de plus d'attentions que les gens les plus sages; mais, dans les autres villes, je ne me souviens pas d'avoir vu une grande influence à des personnes n'ayant pas une somme suffisante de mérite intellectuel. Une beauté de Washington me racontait la mort d'un jeune homme qui, au milieu de la nuit, endormi dans un

petit bateau, était tombé dans le Potomac. Elle me dit où l'on avait retrouvé son corps, à quelle famille il appartenait, et termina en ajoutant : « On le regrettera beaucoup dans les soirées. » Washington est un lieu où un jeune homme peut être regretté de cette manière; ailleurs on eût donné une meilleure raison ou l'on n'en eût pas donné du tout. Dans les capitales des États, les hommes prennent rang selon le mérite intellectuel qu'on leur suppose. Sans doute, il entre dans cette évaluation bien des méprises, et, ce qu'il y a de pire, on pardonne bien des défectuosités morales en faveur de la supériorité intellectuelle, toutefois les motifs de préférence sont d'une nature plus élevée; la gradation est établie d'une manière plus rationnelle qu'ailleurs, et, là où il en est ainsi, les conditions essentielles des bonnes manières ne sauraient manquer. On est heureux de voir dans les campagnes les hommages rendus à l'auteur et à l'homme d'État, comme à ce qu'il y a de plus élevé dans l'échelle des êtres. Quel que soit l'auteur ou l'homme d'État auquel ils s'adressent, ces hommages sont honorables pour ceux qui les offrent. Il n'est pas moins satisfaisant de voir, dans les villes, les fats les plus élégants et les capitalistes les plus opulents céder le pas à des hommes et à des femmes distingués seulement par leur intelligence. Les manières les plus défectueuses, celles qui s'écartent le plus de la nature et font le plus de violence aux affections sont celles qui proviennent d'une estime exagérée des choses extérieures et mensongères, comme les meilleures sont celles qui manifestent l'amour des choses

invisibles et réelles. Les Américains ont cet avantage, qu'ils portent plus de considération à l'intelligence qu'à la richesse et à l'élégance. Il leur reste à élargir leurs idees, à étendre leur intelligence jusqu'à ce qu'elle s'identifie à leurs yeux avec la morale. Des manières nationales, une hiérarchie nationale, graduées en conformité avec un tel principe, ne seraient pas matière à controverse, mais commanderaient l'admiration et formeraient progressivement le goût du reste du monde. Je crois que ce changement commence à se faire sentir dans les relations sociales des Américains qui ont rejeté la fausse idée de l'honneur aujourd'hui prédominante, et dans le généreux dévouement qui rend témoignage aux vérités impopulaires. La franchise, la douceur, l'affectueux empressement de ces hommes ont une grâce qu'aucune éducation conventionnelle ne saurait donner. Un habitant du sud se rendant de New-York à Philadelphie, à bord d'un bateau à vapeur, lia conversation avec deux inconnus, et bientôt la question de l'esclavage fut abordée. Il était propriétaire d'esclaves, et ils étaient abolitionnistes. Il y en eut un surtout dont la conversation lui plut beaucoup, et ils discutèrent longtemps ensemble. A la fin, il dit, en s'adressant à l'autre abolitionniste : « Comme il est agréable de discuter cette matière avec un homme comme votre ami ! Si vous autres abolitionnistes, vous étiez tous comme lui, nous ne tarderions pas à nous entendre ; mais vous êtes habituellement si intraitables et si violents ! Vous ressemblez tous à Garison. Veuillez me dire, je vous prie, le nom de votre ami.

— Vous venez de le dire : c'est M. Garison.

— Impossible ! ce monsieur est si doux , si poli!

— Demandez au capitaine si ce n'est pas M. Garison.

C'était un point important ; on interrogea le capitaine. Ce monsieur si doux , si courtois, si simple, si agréable, c'était Garison.

CHAPITRE II.

LA FEMME.

> La vallée signale la colline. Il y a peu d'amitié dans le monde, et surtout entre égaux, quoi qu'on ait pu dire. S'il en existe, c'est entre supérieurs et inférieurs, la destinée de l'un étant comprise dans celle de l'autre.
>
> BACON.

Parmi les moyens de juger de la civilisation d'un peuple, il n'en est pas de plus sûr que d'examiner la condition de cette moitié du genre humain que l'autre moitié tient sous sa puissance, en vertu du droit du plus fort. Jugée à ce point de vue, la civilisation américaine paraît d'un ordre inférieur à ce qu'auraient pu faire espérer quelques autres symptômes de son état social. Dans le traitement de la femme, non-seulement les Américains ont méconnu leurs principes démocratiques, mais ils ne sont pas même à la hauteur de quelques contrées de l'ancien monde.

Ce qui prouve suffisamment le degré inférieur de civilisation sous ce point de vue important, c'est que les deux parties ignorent toute la gravité des griefs de la femme contre ceux qui ont en main le pouvoir.

Tandis que l'intelligence de la femme est comprimée, sa moralité écrasée, sa santé ruinée, ses faiblesses encouragées et sa force punie, on lui dit qu'elle habite le paradis des femmes, et il n'est pas de pays au monde où l'on fasse plus d'étalage du traitement *chevaleresque* dont elle est l'objet. Voici en quoi ce traitement consiste : elle a la meilleure place dans les voitures publiques; quand il n'y a pas assez de chaises pour tout le monde, les messieurs se tiennent debout; dans les cérémonies publiques, elle entend les déclamations oratoires sur les femmes et le foyer domestique, et des apostrophes à la femme; son mari sent ses cheveux se dresser sur sa tête à la seule pensée de la voir travailler, et il n'est pas de fatigues qu'il ne s'impose pour lui fournir de l'argent. Elle est libre de se troubler le cerveau à force d'exaltation religieuse, afin de distraire son attention de la morale, de la politique et de la philosophie. On a grand soin surtout de conserver intacte sa moralité, en observant en sa présence les convenances les plus strictes; en un mot, on lui donne des jouissances pour lui tenir lieu de justice. Sa position ne diffère en principe de celle de l'esclave qu'en ce sens, que la somme de jouissances qu'on lui accorde est large et universelle, au lieu d'être étroite et arbitraire. Dans les deux cas, il y a déni de justice sans autre motif que le droit du plus fort; l'assentiment du grand nombre et le mécontentement profond du petit nombre, c'est-à-dire, des opprimés, attestent, le premier, la dégradation actuelle de la classe, et l'autre son aptitude à jouir des droits humains.

L'intelligence de la femme est comprimée; j'en vis une preuve évidente. A peine étais-je débarquée depuis dix jours, que je rencontrai, parmi les femmes, d'insupportables pédantes; dans mes excursions dans le pays, j'ai trouvé un plus grand nombre et une plus grande variété de femmes pédantes que l'expérience de toute une vie n'en ferait découvrir en Europe. Je pourrais remplir de portraits le reste de ce volume, mais je m'en abstiens par respect même pour ce pédantisme. Partout où l'intelligence a la carrière libre, le pédantisme n'existe ni chez les hommes, ni chez les femmes : il est le résultat d'une intelligence qui ne peut rester entièrement passive, mais qui, se sentant le besoin de déployer quelque force, le fait par l'intermédiaire d'une moralité étroite. Le pédantisme indique le premier effort de l'intelligence pour rompre ses entraves; c'est donc un symptôme encourageant.

L'intelligence de la femme est comprimée par une injustifiable restriction des deux moyens d'éducation : l'enseignement positif et la discipline des circonstances. La première de ces restrictions, quoiqu'elle précède l'autre dans la chronologie de l'individu, en est une conséquence directe pour la totalité du sexe; et comme, d'ailleurs, les femmes n'ont dans la vie aucun but qui exige une éducation large, cette éducation ne leur est pas donnée. L'éducation des femmes, en Amérique, est à peu près ce qu'elle est en Angleterre. On leur enseigne certaines choses qui sont jugées nécessaires parce que tout le monde les

apprend, dont l'utilité se borne à remplir le temps, à occuper innocemment l'attention, à perfectionner la conversation, à mettre les femmes à même de tenir compagnie à leurs maris et d'enseigner quelque chose à leurs enfants; mais ce qu'on leur communique ainsi est, en général, reçu passivement, et ce qu'elles apprennent est dû surtout à la mémoire. Il est rare qu'on les entoure d'une combinaison d'influences propres à développer une saine activité intellectuelle; cette activité même est réprimée, quand elle dépasse ce qui est nécessaire pour rendre facile la besogne du maître. Cela sera logique aussi longtemps que les femmes seront exclues des objets pour lesquels les hommes sont élevés. Tant qu'il y aura des droits naturels dont l'usage est interdit aux femmes, des réclamations justes qui ne doivent pas être écoutées, des matières importantes qu'elles ne doivent pas aborder même par l'imagination, l'activité intellectuelle leur sera dangereuse. et pourra paraître inconvenante. En conséquence, le mariage est le seul but laissé en perspective à la femme. Elle ne peut cultiver la philosophie que par caprice et sous peine du ridicule; la science, que comme un passe-temps et à la même condition. L'art leur est, dit-on, laissé ouvert; mais on leur refuse l'instruction nécessaire et surtout l'indispensable expérience de la réalité. La littérature leur est aussi permise, dit-on; mais sous quelles peines et avec quelles restrictions? Pour montrer jusqu'où va l'insolence à laquelle est exposée, en Amérique, l'intelligence des femmes, il me suffirait

de citer les trois dernières pages d'un article de la *Revue de l'Amérique du nord*, sur le dernier roman miss Sedgwick. Je sais que beaucoup en ont rougi et ont exprimé hautement leur désapprobation; mais le fait seul qu'il a pu se trouver dans le pays un homme pour l'écrire, un éditeur pour le répandre, que d'aussi intolérables outrages aient pu se produire en public, un tel fait est une preuve suffisante de la dégradation du sexe. Ainsi, il ne reste aux femmes que le mariage. Je me trompe; on prétend qu'elles ont encore la religion. La religion est un état de l'esprit, non un but : c'est l'atmosphère morale dans laquelle les êtres humains doivent vivre et se mouvoir. On ne vit pas pour respirer, on respire pour vivre. Une Allemande douée de talents et de facultés extraordinaires me faisait observer, avec surprise, que toutes les connaissances des Américaines étaient basées sur la théologie. Elle me disait que, dans son pays, la théologie était cultivée avec les autres sciences, mais que l'Amérique était le seul pays où elle constituait la base de toutes les connaissances. Cette dame, même en se plaignant ainsi, présentait la chose sous un aspect trop favorable. Les femmes américaines ne réunissent pas les conditions requises pour l'étude de la théologie; la différence entre la théologie et la religion, la science et le caractère est encore à peine connue parmi elles. C'est la religion qu'elles cultivent comme occupation; de là ses faibles influences sur la conduite aussi bien que sur l'intelligence. Les femmes se rejettent sur le mariage comme sur le seul but qu'on leur ait posé

dans la vie; car la somme et la substance de l'éducation des femmes, en Amérique comme en Angleterre, ont pour but de les accoutumer à considérer le mariage comme la condition unique de leur existence, sans qu'elles puissent en ambitionner une autre.

La moralité des femmes est écrasée. S'il est quelque chose dans le monde d'une universalité absolue, c'est la découverte et l'adoption du principe et de la loi du devoir. Comme tout individu, homme ou femme, a une raison et une conscience, c'est une tâche que chacun est autorisé à accomplir par lui-même. Mais non-seulement cela est interdit aux êtres qui, comme les Américaines, n'ont, pour ainsi dire, aucun but en perspective dans la vie, mais toute la force de l'opinion est dirigée avec amertume contre celles d'entre elles qui font un libre usage de leur intelligence, en décidant en quoi consiste le devoir et quels sont les moyens de l'accomplir. Il n'y a rien d'extraordinaire, aux yeux de l'observateur désintéressé, dans l'intérêt profond qu'inspire à des femmes la situation des esclaves, de ces mères, de ces épouses, de ces hommes découragés et avilis par l'esclavage; il est naturel qu'elles cherchent à leur venir en aide, il est naturel qu'elles rougissent de la lâcheté de ces esclaves blancs du nord, que l'intimidation empêche d'user du droit de la parole et de la presse en faveur d'une race opprimée; il est naturel qu'elles prennent la résolution de ne pas suivre cet exemple; il n'y a rien que de justifiable en elles à user de leur liberté morale, chacune pour son compte et en bravant les menaces

de châtiment; et, toutefois, que d'efforts n'a-t-on pas faits pour comprimer l'action des femmes qui consacraient ainsi leurs facultés humaines à la question de l'abolition, et pour étouffer les convictions de celles qui seraient tentées de lever les yeux et de se laisser entraîner par l'admirable exemple qu'elles voyaient. On se rappellera que des femmes firent les premières prévaloir le droit d'association et de discussion, le jour où Garison fut saisi par la populace des gens comme il faut de Boston. En cette occasion, des affiches placardées dans la ville accusaient ces femmes de fouler aux pieds les bienséances et de compromettre la délicatesse de leur sexe. Les journaux, qui louent l'intervention des dames dans toutes les autres questions de charité et de bienfaisance, pour lesquelles elles ont coutume de se réunir et de conférer, étaient remplis des reproches les plus vils et des insinuations les plus offensantes; tous les pamphlets publiés sur cette question censurèrent l'acte de devoir que les femmes avaient accompli en décidant elles-mêmes ce qu'elles avaient à faire. Une dame haut placée par ses talents et son caractère, dont on recherchait les ouvrages avant qu'elle eût fait quelque chose de mieux que le meilleur livre, en obéissant aux inspirations du devoir et en devenant abolitionniste, a été presque excommuniée depuis. Une famille de dames que leurs talents et leur loyauté recommandaient à l'estime de la société, et qui jouissaient d'une honorable réputation dans l'enseignement, a perdu toutes ses élèves depuis qu'elle a fait connaître ses opinions abolition-

nistes. Le reproche qu'on fait aux femmes dans tous les cas de cette nature, ce n'est pas d'avoir des opinions abolitionnistes, mais bien d'y conformer leurs actes. Le bruit qu'on fait, en parlant de la modestie du sexe, ne prouve qu'une chose : c'est que la fidélité à la conscience est incompatible avec cette modestie. S'il en est ainsi, que la modestie succombe. C'est une fausse modestie qui est ainsi en danger. Sans doute, il y eut à Rome des hommes scandalisés de l'audace inconvenante des femmes chrétiennes venant dans l'amphithéâtre se faire mettre en pièces pour leur religion; sans doute, il y eut dans l'armée anglaise plus d'un officier trouvant incompatible avec la modestie de leur sexe l'action des femmes et des filles des héros révolutionnaires transformées en héroïnes révolutionnaires; mais l'événement a une puissance merveilleuse pour modifier la sentence définitive. Les chrétiennes intrépides, les braves Américaines d'il y a cinquante ans sont maintenant honorées, pendant que les courageuses abolitionnistes de nos jours, dignes de leurs aïeules, sont les confesseurs et les martyrs de notre âge.

Je pourrais citer un grand nombre de conversations et de faits pour prouver à quel point la moralité des femmes est écrasée; mais je me bornerai à un seul exemple : une dame qui passe pour avoir un cœur sain et une tête lucide, quand des questions épineuses ne sont pas sur le tapis, louait, un jour, devant moi l'ouvrage du docteur Channing sur l'esclavage. « Mais, » ajouta-t-elle, « ne trouvez-vous pas que ce soit grand

dommage qu'on parle tant de l'esclavage en ce moment ?

— « Non ; je crois que cela est nécessaire et naturel.

— « Mais ceux qui professent les opinions du docteur Channing sur une vie future ne voient pas que l'état des esclaves soit si fort à déplorer ; si la vie présente n'est qu'un moment en comparaison de l'éternité à venir, il importe peu comment on la passe.

— « Penseriez-vous ainsi à l'égard de vos enfants ? Prendriez-vous votre parti de les voir esclaves par la raison qu'ils ne pourraient l'être au delà de soixante-dix ans ?

— « Oh ! non ; mais la vie est si courte !

— « Et que pensez-vous de leur condition au terme de leur existence ? Croyez-vous qu'ils ont rempli le but de la vie humaine ?

— « Les esclaves ne seront pas punis pour l'état où ils sont, puisque cela n'est pas leur faute : la responsabilité en retombera sur leurs maîtres.

— « Placez la responsabilité où vous voudrez ; d'après vos propres idées, croyez-vous qu'il soit indifférent qu'un homme entre dans la vie future, complétement ignorant et sensuel, ou semblable au docteur Channing, tel que tout à l'heure vous le représentiez ?

— « Non, certes, cela n'est pas indifférent ; mais, du reste, ce n'est pas notre affaire, du moins, à nous autres femmes.

— « Je croyais que vous vous considériez comme chrétienne ?

— « Sans doute; vous me direz peut-être que des chrétiennes doivent secourir ceux qui souffrent, quels qu'ils soient, en tous lieux; mais, dans tous les cas, cela ne saurait être un devoir pour les femmes.

— « Où trouvez-vous dans la religion une pareille distinction établie? »

La dame se contenta de répondre qu'elle croyait que l'action des femmes devait se renfermer dans leur cercle domestique. Lui ayant demandé ce que sa charité chrétienne la porterait à faire si elle voyait un grand garçon en battre un petit dans la rue, elle me répondit :

— « Oh! j'en ai séparé deux l'autre jour; il eût été mal à moi de ne pas intervenir.

— « Eh bien! s'il y a dans le sud mille hommes forts qui battent dix mille esclaves faibles, et si, en déclarant votre opinion, vous pouvez l'empêcher, que vous soyez homme ou femme, votre devoir chrétien ne vous oblige-t-il pas à faire cette déclaration? Qu'a de de commun avec cela votre qualité de femme? »

Ce qui prouve combien la moralité de la femme est écrasée, c'est la persuasion prédominante qu'il est des vertus masculines et d'autres plus spécialement féminines. Il est surprenant qu'une société qui professe hautement le christianisme entretienne, presque universellement, une opinion aussi erronée et ne voie pas que, dans cette hypothèse, le caractère du Christ n'aurait pu être le centre de toutes les vertus; qu'il aurait fallu nécessairement un Évangile séparé pour les femmes et des agents distincts pour la propagation

de cet Évangile. Il ne s'agit pas seulement ici de la différence très-convenable établie entre les occupations de l'homme et celles de la femme; personne au monde, je pense, n'a contesté ce point; mais on prétend positivement que ce qu'on nomme les vertus fortes est plus approprié aux hommes, et les vertus douces aux femmes. Comme toutes les vertus sont nourries l'une par l'autre et ne peuvent l'être que de cette manière, il résulte, de l'admission de ce sophisme, que les hommes ne sont pas, à beaucoup près, aussi graves qu'ils le devraient être, ni les femmes aussi douces que les hommes voudraient qu'elles le fussent. Qu'est-ce que le courage mâle, sans mansuétude? Le mot de magnanimité ne peut lui être applicable que lorsqu'il est devenu doux à l'exemple du Christ. Que peut être ou que peut faire une femme sans courage? n'a-t-elle pas à lutter contre les fatigues et les difficultés qui accompagnent la simple possession de l'intelligence, ne doit-elle pas braver la douleur physique et morale, les dangers physiques et moraux? est-il un jour dans sa vie où elle ne soit pas livrée à des combats où nul ne peut venir à son secours, où elle trouvera plutôt de nouveaux ennemis que des défenseurs? Elle reste isolée dans l'exercice de la vie morale, seule à lutter contre des émotions, des penchants. L'honneur peut défendre la femme contre les attaques de la violence, mais il ne peut la garantir de la souffrance, de la douleur, empêcher le sol de la vie de trembler sous ses pieds à chaque pas, ni cacher à ses regards l'abîme qui est au-dessous d'elle, ni l'empêcher, à la fin, d'y

tomber seule. Puisqu'il en est ainsi, puisque la femme est un être humain, les hommes devraient se garder de la priver d'aucune partie de la force qui lui est nécessaire pour soutenir la lutte et le fardeau de l'humanité. Qu'ils se gardent de la laisser désarmée et sans défense en l'abusant par des promesses qu'ils ne pourront remplir; promesses d'une protection qui ne peut venir que d'elle-même, d'un support qui ne peut dériver que de l'action morale la plus libre, de la foi en soi-même qui ne peut provenir d'aucune protection extérieure.

Mais, dira-t-on : Comment marche la société? que fait-elle autre chose? n'agit-elle pas d'après la supposition qu'il est des vertus particulières aux hommes et d'autres qui sont propres aux femmes?

Cela est vrai, et les conséquences en sont telles qu'on devait les attendre. Les hommes sont durs, tyranniques; ils abusent du droit du plus fort, de quelques concessions qu'ils voilent cet abus. Ils n'ont pas la magnanimité de discerner les droits humains de la femme, et ils compriment sa moralité au lieu de lui en permettre l'usage. Les femmes sont, comme on devait s'y attendre, faibles, ignorantes et soumises, en tant qu'elles échangent l'appui qui est en elles contre un appui étranger. Celles qui refusent de se soumettre à cette suspension de leurs fonctions morales (car l'œuvre du perfectionnement de la femme par la femme doit s'effectuer tôt ou tard) ont à expier la fidélité à leurs devoirs. Elles ont tout autant besoin de courage que les hommes héroïques, qui revendiquent les droits les plus précieux de la femme, ont besoin de douceur pour

se defendre des empiétements auxquels conduisent incessamment le pouvoir, la coutume et l'éducation.

Il est, aux États-Unis, de ces femmes courageuses et de ces hommes justes disséminés dans la multitude qu'une fausse intelligence des droits conduit à un complet abandon des devoirs. Leur nombre est assez grand pour faire pénétrer l'intelligence et la pratique véritable, dans les cœurs simples et fidèles, sous le témoignage desquels le vrai principe doit se propager et fleurir. Sans la prospérité extérieure du pays, la moitié opprimée de la société y obtiendrait plus facilement justice que dans aucune contrée de l'Europe; et pourtant, la prospérité même de l'Amérique est une circonstance défavorable aux Américaines. Il s'écoulera bien du temps avant qu'elles aient l'occasion de prouver ce qu'elles seraient capables de penser et de faire; épreuve à laquelle des milliers d'Anglaises ont été mises par l'adversité et dont le résultat a été une remarquable amélioration de leur condition sociale dans le court intervalle de dix ans. La persécution pour cause d'opinion, les châtiments pour toute manifestation de force intellectuelle et morale sont encore le partage des femmes qui ont des opinions et font preuve de force; mais des choses sont faciles et beaucoup sont possibles à des femmes douées seulement de facultés ordinaires, dont l'accomplissement, il y a quelques années, eût exigé du génie.

SECTION I.

MARIAGE.

S'il est un pays au monde où la carrière de l'amour véritable doive être heureuse et douce, c'est l'Amérique: c'est un pays où tous peuvent se marier de bonne heure, où l'on n'a pas besoin de s'inquiéter des moyens d'existence, et où les soucis nés des considérations conventionnelles de la hiérachie et des familles ne sauraient exister. Il est difficile, au premier abord, à un étranger, de comprendre pourquoi tous n'aimeraient pas et ne se marieraient pas naturellement et librement, de manière à empêcher le vice hors du mariage et prévenir les causes ordinaires du malheur qui s'attache aux unions conjugales. Toutefois l'attente de l'étranger n'est pas remplie, et elle ne le sera jamais tant qu'un sexe dominera l'autre. Le mariage est, en Amérique, plus universel, plus sûr, plus tranquille, plus heureux qu'en Angleterre; mais il est encore sujet aux maux qui naissent de l'inégalité des parties dans leurs idées et leurs occupations. Il est plus universel par suite de la complète prospérité du pays; il est plus sûr, parce que la faculté du divorce est plus grande, ce qui empêche l'indigne spéculation des mariages d'argent. Il est plus tranquille et plus heureux, parce que les vœux du mariage sont absolument réciproques, que les lois sur la propriété sont, généralement, beaucoup plus favorables à la femme qu'en Angleterre, et qu'elle n'est pas, comme en Angleterre, rendue en tout et pour tout

la propriété du mari. Les conditions extérieures du bonheur sont presque complètes, et l'institution est purifiée des plus grossiers scandales qui la dégradent dans l'ancien monde; mais cette institution est encore imparfaite, comme elle le sera tant que la femme continuera à être mal élevée, passive et soumise, ou bien élevée, vigoureuse et libre seulement par tolérance.

L'institution du mariage présente un aspect différent dans les divers États de l'Amérique. J'ai parlé des mariages précoces dans le sud et l'ouest, où, grâce à la disproportion dans le nombre des individus des deux sexes, une femme est mariée avant d'avoir pu connaître ce qu'il y a de sérieux dans la vie humaine. La loi lui accorde un avantage dont bien peu de femmes jouissent ailleurs : elle a l'administration entière de ses biens. Ce serait dans tout autre pays un sujet d'étonnement que de voir une femme de vingt et un ans, dans son second veuvage, diriger elle-même sa ferme ou sa plantation, et le faire avec intelligence, parce que, durant son mariage, elle les avait déjà administrées. Dans la Louisiane et dans le Missouri (et probablement dans d'autres États encore), une femme non-seulement a droit à la moitié de la propriété de son mari après sa mort, mais encore à la moitié de ses bénéfices pendant sa vie, ayant, en tout temps, la faculté d'en léguer le montant. Dans le sud, le mari intervient beaucoup moins dans l'administration des biens de sa femme, même de son consentement volontaire, qu'on ne le voit communément dans les contrées où la loi reconnaît aux femmes le droit de posséder,

même en état de mariage. Dans les journaux du sud, on lit souvent des annonces qui commencent ainsi : « Mistriss A, femme de M. A, disposera de.... » Dans l'émeute dirigée, à la Nouvelle-Orléans, contre madame Lalaurie, on respecta son mari et ses propriétés, attendu que M. Lalaurie n'était pas responsable de la manière dont sa femme administrait sa propriété humaine. En général, les femmes les plus faibles et les plus ignorantes abandonnent leurs propriétés à leur mari, les maris de ces femmes étant précisément les hommes les plus disposés à accepter cet abandon; les femmes les plus fermes et les plus consciencieuses sont celles, au contraire, qui gardent leurs propriétés et usent de leurs droits, les maris de ces femmes étant précisément ceux qui se refusent à priver leurs femmes de l'exercice de leurs devoirs et de leurs priviléges sociaux.

Si cette condition du mariage semblait étrange à quelques Anglais, il est bon qu'ils sachent que c'est la loi anglaise qui est étrange et non celle de la Louisiane. Les Anglais seuls s'éloignent de l'ancienne loi saxonne, qui veut que la femme possède la moitié au moins des gains de son mari. C'est ce que la loi consacre en Espagne, en France, en Italie et probablement aussi en Allemagne. Le Massachusetts a imité, sous ce rapport, ce qu'il y a de vicieux dans la loi anglaise; tous les hommes de loi et autres citoyens avec qui j'ai eu occasion de m'entretenir à ce sujet ont flétri d'une égale réprobation la barbarie d'une législation en vertu de laquelle les propriétés d'une femme pas-

sent avec elle-même au pouvoir de son mari. Un avoué de Boston, à vues libérales, me disait qu'il conseillait toujours au testateur de laisser à la veuve la part la plus large possible, à la condition que cette part retournerait aux enfants ; mais qu'il ne pouvait voir, sans rougir, les femmes devoir à ses avis ce que la loi devrait leur assurer comme un droit. J'ai entendu souvent exprimer une vive indignation de ce que la femme, l'amie et la compagne de tant d'années, ne reçut pour sa part qu'un simple legs, comme une domestique salariée, au lieu de voir les affaires de son mari passer légalement entre ses mains comme cela devrait être. Dans le Rhode-Island, la veuve a droit à un tiers de la propriété de son mari, et, dans le cas où, du vivant de ce dernier, une portion quelconque de ses domaines est vendue, elle est légalement consultée, en l'absence du mari, sur sa volonté relativement à la partie qui lui revient. Dans ce pays, il existe pour la femme des moyens d'indépendance. Il sera curieux de voir l'usage qui en sera fait quand les entraves de l'éducation et de l'opinion auxquelles les femmes sont sujettes ne s'opposeront plus à l'exercice de leur liberté morale.

Le divorce, ai-je dit, s'obtient plus facilement aux États-Unis qu'en Angleterre. La législation du mariage est, en Angleterre, on ne peut plus inique, et les relations conjugales y sont, par cela même, entachées de vices. Quoi qu'on puisse penser des principes qui doivent présider à la loi de divorce, soit qu'on réduise les motifs de divorce à un seul, comme le voudraient d'étroits commentateurs du Nouveau Testament, ou à

deux comme en Angleterre ; soit qu'on en admette plusieurs, comme aux États-Unis et dans plusieurs contrées du continent, nul, je pense, ne saurait approuver les dispositions en vertu desquelles, en Angleterre, le divorce ne peut être obtenu que par les particuliers les plus riches. Faire un privilége de la richesse, d'une chose qui n'a aucun rapport avec l'argent et à laquelle toutes les personnes mariées ont un égal intérêt, c'est une absurdité trop choquante pour que nous ayons besoin de la faire ressortir. On voit, au premier coup d'œil, comment un pareil arrangement tend à vicier le mariage, comment il offre l'impunité aux aventuriers et des encouragements de toute espèce aux mariages mercenaires ; quelle oppression absolue il inflige à la personne lésée, et comment il produit et aggrave la licence dans une proportion incalculable. A l'Angleterre seule appartient la honte d'une pareille législation ; et quoique, nulle part, elle ne soit satisfaisante, c'est, sans contredit, dans la Grande-Bretagne qu'elle est le plus vicieuse.

De tous les États américains, celui de New-York se rapproche le plus de l'Angleterre dans la législation relative au divorce, sans être tout à fait aussi rigide, en ce sens qu'une plus grande latitude a été donnée au mot *cruauté*. La loi suppose la cruauté de la femme à l'égard du mari, comme du mari à l'égard de la femme. Une ligne de démarcation n'a pas été tracée entre les riches et les pauvres, en rendant coûteuse l'obtention du divorce, et après une récon-

ciliation des parties, la cause peut être facilement reprise. Dans le Massachusetts, le terme cruauté reçoit une si grande latitude, et les motifs admissibles ont été si sagement réglés, que les divorces s'obtiennent avec une facilité remarquable. Il en est résulté ce qu'on devait naturellement attendre : c'est que là on n'entend jamais parler d'un divorce, etc. Un légiste éminent de Boston, exerçant sa profession depuis longues années, m'a affirmé qu'il n'en avait jamais vu qu'un exemple. Il en est ainsi partout où la loi présente un remède facile, et, toutes choses égales, en raison même de ses facilités, par la raison évidente qu'il résulte de la protection offerte par la loi à la partie lésée que les mariages se contractent avec plus de sécurité et qu'une égalité plus grande préside aux relations conjugales. On sait que la violation des devoirs conjugaux ne restera pas impunie. Pendant mon séjour dans la Caroline du nord, la femme d'un joueur obtint le divorce sans la plus légère difficulté. Quand elle eut prouvé les dangers pécuniaires et moraux résultant pour elle-même et ses enfants de la passion de son mari pour le jeu, la loi passa à l'unanimité dans les deux chambres.

Bien évidemment la législation ne doit intervenir dans le mariage que pour les arrangements relatifs à la propriété ; sa mission se borne à veiller aux droits réciproques de la communauté et des enfants issus du mariage. Là, doit s'arrêter sa compétence. Un progrès vers la reconnaissance du vrai principe de l'intervention législative, en matière de mariage, a été fait, en

Angleterre, dans la nouvelle loi qui fait du mariage un contrat civil, laissant l'obligation religieuse à la conscience et à la convenance des parties. On finira probablement par reconnaître que, lorsque l'obligation civile est remplie, lorsque les parties, sans l'assistance de la législation, ont assuré d'une manière satisfaisante les intérêts des enfants issus du mariage, la loi n'a plus en principe rien à y voir. Ce principe a été mis en pratique à Zurich, et il en est résulté les meilleurs effets pour la moralité des relations conjugales. Là, les époux ont le droit de divorcer d'eux-mêmes, en se soumettant aux prescriptions de la loi, c'est-à-dire, en prouvant qu'ils ont légalement pourvu aux intérêts des enfants issus du mariage. Dans les commencements, on redoutait les effets moraux de l'absence de restrictions légales; mais l'événement a justifié la confiance de ceux qui avaient la conviction que les lois de l'affection humaine, quand on les laisse à elles-mêmes, sont plus sacrées et plus obligatoires que lorsqu'elles sont l'œuvre des législateurs. Il y eut d'abord un peu de légèreté dans l'application, surtout de la part de ceux qui souffraient de l'ancien état de choses; mais la moralité de la société devint bientôt et est restée depuis éminemment pure.

On prétend, en Amérique, particulièrement dans la Nouvelle-Angleterre, que la morale de la société y est d'une extrême pureté. J'en doute tout en regrettant d'en douter. Aucune comparaison ne doit être permise entre des pays placés dans des circonstances différentes, et il n'entre dans la pensée de personne

d'en établir une. Le vice profond, la corruption universelle de la société européenne ne peuvent trouver, en Amérique, aucun terme de comparaison; mais il n'en est pas moins vrai qu'il n'est pas de prospérité extérieure, de combinaison, de circonstances capables de maintenir la pureté d'une société lorsqu'il y a corruption dans son organisation fondamentale et dans le mobile des actions individuelles; même en Amérique, où un jeune homme peut se marier, s'il le veut, à vingt et un ans, et se procurer tout le bien-être de la vie domestique, même là, il y a vice. Les hommes ne veulent pas se marier de bonne heure, parce qu'ils ont appris à regarder d'autres choses comme plus importantes que le bien-être de la vie domestique. Un habitant du Massachusetts, ayant acquis une longue expérience de la vie, me parlait, avec une profonde inquiétude, de l'altération des mœurs, de l'accroissement des célibataires, des mariages mercenaires, et des conséquences funestes qui peuvent en résulter. Le temps n'est pas encore venu où l'Amérique pourra suivre les errements de l'ancien monde. Dans ce vieux monde, la nécessité de penser aux moyens d'existence, avant de penser à se marier, oblige à avoir un certain état de fortune avant de prendre une femme, et ensuite, hélas! à prendre une femme pour s'assurer un certain état de fortune. Cette espèce de corruption commence déjà, sans nul doute, à se propager dans le nouveau monde, surtout dans les villes où se rassemblent ceux qui visent à la fortune ou vivent sous l'empire de l'opinion.

Dans la Nouvelle-Angleterre, je fus frappée du grand nombre de femmes mariées à des hommes assez âgés pour être leur père. Quelque temps après mon arrivée, je fus témoin d'un fait qui me surprit beaucoup et dont on ne me donna pas une explication satisfaisante. Une jeune fille avait été promise à un jeune homme auquel elle était attachée; la mère rompit l'engagement et la maria à un riche vieillard. Cette aventure produisit sur moi une impression douloureuse; car je m'étais persuadée qu'en Amérique, du moins, on pouvait échapper au dégoûtant spectacle du mariage mercenaire; par la suite, je n'en ai vu que trop d'exemples. On me dit que cela provenait d'un fait dont j'ai eu plusieurs fois l'occasion de parler : de ce qu'un grand nombre de jeunes gens émigraient dans l'ouest, laissant celles qui auraient dû être leurs femmes épouser des veufs ayant le double de leur âge. L'histoire du vieux Robin Gray est un drame qui se joue souvent dans ce pays; or, un des symptômes qui m'ont le plus douloureusement affectée, c'est que, dans les cas de cette nature; on faisait habituellement un appel à ma sympathie. Je n'ai point de sympathie pour celles qui, sous l'empire de circonstances quelconques, sacrifient les affections de leur cœur à une prostitution légale, et tous les prestiges de la beauté et du sentiment ne sauraient dépouiller cet acte de ce qu'il a de coupable à mes yeux. Je puis moins encore sympathiser avec des femmes qui donnent l'exemple des mariages d'argent, dans un pays nouveau où, plus que partout ailleurs, le lien conjugal devrait conserver sa pureté native.

L'inévitable conséquence de ces sortes d'union est l'altération, pour ne pas dire profanation, de la sainteté du mariage; c'est un appel au vice. Quand on voit des hommes ou des femmes s'épouser sans s'aimer, on peut tout au moins craindre que les uns et les autres aiment ceux qu'ils n'ont pas épousés. Cette vérité est attestée, çà et là, dans les campagnes par des faits douloureux, et plus encore dans les villes, dans une classe de la société où ces choses sont rares en Angleterre. Je crois que la vie conjugale est infiniment plus pure en Amérique qu'en Angleterre; mais je ne crois pas que, sous les autres rapports, l'Amérique puisse, en cette matière, se vanter d'une grande supériorité. Ce que je puis dire, c'est que, dans un seul État, j'ai entendu parler d'un plus grand nombre de fautes commises dans des familles distinguées qu'il n'en est jamais venu à ma connaissance en Angleterre, et j'ajouterai qu'elles étaient l'objet d'une réprobation plus passagère et plus superficielle qu'elle ne l'aurait été dans ma patrie. Je sais qu'en Europe, par un calcul d'égoïsme, les victimes sont choisies de préférence dans une classe qui ne peut faire connaître ses périls et ses griefs, tandis qu'en Amérique il n'existe pas heureusement de telles classes. Je sais que cette circonstance rend toute comparaison impossible; mais il n'en est pas moins certain que la moralité de la société américaine est moins pure qu'on ne le prétend. Si l'on veut parler de la population agricole, à la bonne heure; mais que, du moins, une gratitude pieuse ou un patriotique orgueil empêche les classes aristocratiques

des villes d'élever cette prétention, elles qui, en introduisant l'habitude des mariages mercenaires, se sont rendues responsables de toutes les conséquences qui peuvent en résulter.

Un étranger examinant la moralité de la société américaine en vient à cette conclusion, que la nature humaine est à peu près partout la même, et que ce n'est pas dans l'amélioration des fortunes, mais dans la justice rendue à la nature humaine, qu'il faut placer l'espoir de temps meilleurs. Les lois et les coutumes engendrent des causes de vices et doivent, par conséquent, être perpétuellement surveillées et corrigées; mais les lois et les coutumes ne sauraient non plus créer la vertu : elles peuvent l'encourager, la fortifier, mais elles ne peuvent la produire. Aujourd'hui, il faut agrandir les objets d'existence et fortifier la discipline individuelle dans la société tout entière, afin que chacun perfectionne sa nature et compte, pour cela, sur ses propres efforts plutôt que sur des combinaisons incertaines que feront naître, peut-être, des circonstances sociales et extérieures. Surtout il faudra laisser aux femmes l'usage et le bénéfice de toute la somme de force naturelle que le Créateur a jugé à propos de leur donner. Il est essentiel à la vertu de la société qu'il leur soit accordé une liberté d'action morale non entravée par l'ignorance, non intimidée par l'autorité; en effet, n'est-il pas vrai que, si les femmes n'étaient pas faibles, les hommes ne pourraient être pervers; que, si les femmes étaient courageusement pures, l'infâme tyrannie de la licence aurait un terme?

SECTION II.

OCCUPATIONS.

Les occupations de la plupart des Américaines sont la direction des affaires domestiques, le soin du ménage et des devoirs maternels. En l'absence de ces occupations, la femme n'a que deux ressources pour *tuer le temps :* l'exagération des pratiques religieuses et l'excès de la dissipation. Hors de là, une femme américaine n'a rien à voir et rien à faire. Aux États-Unis, comme ailleurs, il y a des femmes aussi impropres à être épouses et mères qu'à être hommes d'État et généraux, aussi incapables d'une responsabilité quelconque que d'une plus grande responsabilité. Il n'est pas nécessaire de les signaler; on peut les voir partout: je n'en parle que pour rappeler que beaucoup de femmes, appartenant à cette catégorie, parviennent à se soustraire à quelques-unes des occupations de leur sexe, en se réfugiant dans les pensions bourgeoises. C'est une circonstance très-défavorable à la moralité de quelques Américaines, que la vie de pension ait été rendue nécessaire par la rareté de la main-d'œuvre, la difficulté de se procurer le service domestique. Plus j'ai examiné la vie de pension bourgeoise, plus j'en ai conçu une opinion défavorable, quoique je n'aie vu, en ce genre, que ce qu'il y avait de mieux. Effectivement, le degré de mérite de ces établissements n'entre que pour peu de chose dans la considération du mal résultant de leur existence même. Dans les maisons de ce

genre les mieux tenues, c'est quelque chose que d'avoir une compagnie bien composée, une bonne table, une hôtesse bien élevée et polie, et toutes ses aises dans un appartement séparé; mais les vices du système rejettent toutes ces considérations sur le dernier plan.

Commençons par les enfants. Il est impossible de leur faire observer, dans leur nourriture, le régime convenable. Comment veut-on qu'ils mangent comme l'exigerait leur âge à une table de cinquante personnes, entourés d'une douzaine de valets obséquieux, et ayant sous les yeux une foule de mets qui les tentent. Il est à craindre que l'enfant n'ose pas manger ou mange trop. Ensuite, il est triste de voir des jeunes filles de douze ans se rapprocher de leurs mères, et rougir péniblement au moindre regard que peut jeter sur elles l'un des cinquante étrangers, ou regarder effrontément tout ce qui se passe et se servir elles-mêmes, comme de petites femmes du monde. Après le thé, la coutume est de conduire les jeunes demoiselles au piano, pour y jouer un air et chanter pour une société composée, en grande partie, d'hommes, et à la composition de laquelle n'a présidé d'autre considération que celle de l'aisance. Puis, vient le danger pour les jeunes femmes mariées, qui, dans les pensions bourgeoises, forment la classe la plus nombreuse. L'incertitude du service domestique est si grande, l'économie de la vie de pension est si séduisante pour ceux qui ne se sont pas pourvus de maison et de mobilier, qu'il ne faut pas s'étonner que

beaucoup de jeunes couples s'accommodent de ce genre de vie. Mais nul époux raisonnable, sachant d'avance les dangers de ce mode d'existence, n'exposera volontairement à de pareils risques la paix de son ménage. J'en ai vu assez quand les dames, en parure élégante, descendaient dans le salon commun après le déjeuner, et le départ de leur mari pour leur bureau. Là, ces dames passent des heures entières, sans autre occupation que de causer avec le premier venu, avec des visiteurs ou des messieurs de la maison n'ayant rien à faire. Il est vrai que les dames raisonnables peuvent se retirer dans leur appartement pendant la matinée; mais elles se plaignent de ne pouvoir s'y livrer à une occupation régulière aussi commodément que si elles étaient chez elles. Tantôt elles ne sont là que momentanément, tantôt elles n'ont pas de place pour leurs livres, ou bien elles sont interrompues par les visites de leurs connaissances dans la maison. Enfin on s'accorde unanimement à dire qu'on ne peut faire que bien peu de choses dans les pensions bourgeoises; et, s'il en est ainsi pour les personnes raisonnables, cela sera encore bien pis pour les personnes légères et habituées à une complète oisiveté. Elles trouvent, parmi les pensionnaires, une ou deux chères amies à qui elles confient les secrets de leurs maris. Une femme capable de faire cela une fois le fera deux fois, ou aussi souvent qu'elle changera de pension et trouvera une chère amie nouvelle. On m'a assuré que des hommes ont souvent éprouvé des difficultés nombreuses et graves dans leurs affaires commerciales et

domestiques, par suite de l'indiscrétion et de la légèreté de leurs jeunes femmes, au milieu de la vie oisive et frivole des pensions bourgeoises. Quant aux maris, ils sont véritablement à plaindre. Des repas pris en public, une maison bruyante, l'inconvénient de n'avoir qu'une ou deux chambres particulières, la privation d'une foule d'objets de convenance et de goût, tout cela est un bien triste délassement pour l'homme occupé, après les fatigues et les soucis de la journée. Si à cela on ajoute les piéges auxquels leurs femmes sont exposées, on devra conclure qu'un homme délicat et de sens supportera tous les inconvénients résultant de l'incertitude et de la mauvaise qualité du service domestique plutôt que de renoncer à vivre dans son ménage. Mieux vaudrait pour lui dîner avec du pain et du fromage, allumer lui-même son feu et laisser sa femme épousseter les meubles, quelques jours dans l'année, que de renoncer aux avantages et à la sécurité du chez-soi. Je pense qu'en général les maris sont de cet avis, et que, s'ils cessent de tenir maison, et se mettent en pension bourgeoise, c'est pour complaire à leurs femmes qui, si elles étaient sages, en manifesteraient moins souvent le désir.

L'étude de l'économie du service domestique était pour moi, un amusement continuel. Ce que j'ai vu à cet égard remplirait un volume. Un grand nombre de familles sont et ont été depuis longtemps aussi bien pourvues de domestiques qu'on peut l'être en Angleterre, et je dois dire que, parmi les personnes qui se plaignaient le plus haut, il y en avait beaucoup qui,

par leur défaut de jugement ou de caractère, méritaient les embarras où elles se trouvaient. Cela est vrai, surtout des dames anglaises établies en Amérique. Elles apportent des habitudes de commandement et veulent être obéies, et, quand elles voient qu'elles ont complétement échoué sous ce rapport, elles commencent à avoir peur de leurs domestiques. Lors même qu'elles savent que le service domestique est un contrat, un échange de service contre une rémunération, l'autorité du maître ne pouvant exiger autre chose que l'accomplissement du service promis quand les dames ont appris à acquiescer verbalement à cela, elles n'en sont pas moins portées à se formaliser de choses qui ne les regardent pas. Si une domestique veut servir à table, en lunettes et sans un bonnet qui couvre sa rare chevelure; si une autre va, le dimanche matin, à l'église, habillée exactement comme sa maîtresse, la dame n'est aucunement responsable du mauvais goût de ses serviteurs. Mais ce sont des choses que les Anglaises ne peuvent pas comprendre; elles ne veulent pas laisser leurs domestiques faire leur ouvrage à leur manière, ou distribuer leur temps comme il leur plaît, entre l'ouvrage de leur maîtresse et le leur. Il en résulte qu'elles se trouvent bientôt dans l'impossibilité d'avoir des domestiques américains, et qu'elles sont réduites à la nécessité de prendre des Irlandais; or, tout le monde sait ce que c'est habituellement que ces domestiques-là. Quelques-uns sont des meilleurs qu'on puisse trouver en Amérique : ce sont ceux qui savent apprécier une maison

respectable, une revenu fixe et suffisant, l'honneur d'inspirer la confiance et l'avantage d'avoir, pour le reste de leur vie, des amis précieux; mais un trop grand nombre est changeant, insouciant, malpropre; quelques-uns manquent de probité et d'autres de tempérance.

J'ai toujours trouvé que les maîtresses de maison les plus heureuses étaient celles qui se conformaient le plus exactement à des principes de justice et de bonté. Celles-là ont soin que, dès l'abord, les conditions mutuelles soient complétement expliquées, afin qu'il n'y ait jamais matière à contestation. Le candidat est non-seulement informé avec précision de la nature de l'ouvrage; non-seulement on le met au fait de tout dans la maison, mais encore on s'entend d'avance avec lui sur les cas où les convenances des deux parties contractantes pourraient être en opposition: par exemple, la maîtresse stipule que sa domestique, avant de sortir, la préviendra quelques heures d'avance, et que ces sorties ne pourront avoir lieu quand il y aura de la société. En retour, elle accorde tout ce qu'il lui est possible d'accorder au domestique pour les délassements, les visites de sa famille, etc. Quand on s'est bien entendu, il y a probabilité que les clauses du contrat seront fidèlement exécutées et libéralement interprétées de part et d'autre. J'ai vu des exemples de domestiques ayant passé cinq, sept, onze et même quatorze ans dans la même maison, satisfaits et en bonne intelligence avec leurs maîtres. J'ai vu d'autres familles qui, sans qu'il y eût de leur

faute, ont changé trois fois de domestiques en quinze jours. J'en ai connu aussi qui ne seront jamais satisfaits sous ce rapport, à moins qu'ils n'apprennent les premiers principes de la démocratie.

Beaucoup de dames, surtout à la campagne, prennent des petites filles qu'elles forment au service, après leur avoir fait contracter un engagement. On choisit ordinairement une petite fille de l'âge de onze ans, et elle est tenue de rester jusqu'à l'âge de dix-huit ans. Sa maîtresse s'engage à la vêtir, à l'envoyer à l'école le dimanche et certains jours de la semaine, et à lui donner, au terme de son engagement, excepté en cas de mauvaise conduite, une somme de 50 dollars ou une vache, ou quelque chose d'une valeur égale. Sous une bonne maîtresse, c'est un excellent marché pour la petite fille; mais les maîtresses se plaignent de ce qu'aussitôt que ces domestiques deviennent véritablement utiles, à l'âge de quatorze ou quinze ans, elles commencent à se montrer mécontentes, ne manquant pas de bons amis pour leur dire quels excellents gages elles gagneraient si elles étaient libres (1).

Dans plusieurs localités où j'ai résidé plus ou moins longtemps, tout marchait, dans la maison, d'une manière aussi facile et aussi agréable qu'on eût pu le désirer même en Angleterre. Ailleurs, les détails d'em-

(1) Les gages des domestiques varient selon les circonstances. Dans les villes de l'est, un bon valet de pied reçoit vingt-cinq dollars par mois; un cuisinière, deux dollars par semaine; et une femme de chambre, un dollar et demi.

(*Note de l'Auteur.*)

barras domestiques étaient tout à la fois instructifs et amusants: d'abord, on me parlait peu de ces choses-là, car on croit généralement, en Amérique, que les Anglaises s'occupent à peine des affaires du ménage. Les Anglaises doivent l'erreur où l'on est sur ce point, ainsi que sur beaucoup d'autres, aux romans fashionables qui inondent le pays depuis New-York jusque par delà le Mississipi. Quoique les Américains répètent et croient que ces livres n'offrent qu'un tableau erroné de la vie anglaise, ils ne peuvent se défendre tout à fait des impressions qu'ils y puisent. Un trop grand nombre d'entre eux se figurent involontairement les dames d'Angleterre semblables aux duchesses et comtesses de ces livres de bas étages, et sont fort éloignés de croire que les femmes des négociants, des manufacturiers, des boutiquiers et de la majeure partie des hommes appartenant aux professions libérales achètent elles-mêmes leurs provisions, tiennent leurs livres de dépense, surveillent les travaux d'aiguille, la cuisson, les conserves, etc., et préparent même quelquefois, de leurs propres mains, un mets affectionné par leur mari. Lorsque l'on eut appris de moi que les Anglaises et les Américaines avaient, après tout, à peu près les mêmes choses à faire, je fus initiée à l'état réel de l'économie intérieure.

Toutes les Américaines doivent savoir empeser, repasser, tenir l'argenterie et la vaisselle, apprêter des mets choisis; et si, en outre, elles savent faire le pain et la soupe, c'est pour elles un avantage de plus. Les messieurs se chargent habituellement d'aller au marché, ce qui ne me paraît pas convenable. Une dame fort

instruite me disait qu'il lui était arrivé récemment de se trouver sans domestique dans un village où elle ne pouvait espérer d'en trouver promptement. Pendant six semaines, elle et sa fille firent le pain et tinrent à elles seules la maison qui, pour la propreté, le luxe, l'abondance, pouvait rivaliser avec celles des plus grands seigneurs. Il en était résulté que, depuis cette époque, elle ne pouvait plus endurer le mauvais pain; elle m'affirma qu'il était toujours possible d'en faire d'excellent, malgré les changements de temps et tous les motifs habituellement allégués. Je fus frappée d'un fait que me raconta cette dame : quand il lui fallait quelque domestique de surcroît, elle avait l'habitude d'employer, pour les travaux de la cuisine, une pauvre femme de couleur. Ses domestiques avaient toujours paru en bonne intelligence avec cette femme; mais, un jour qu'on devait avoir du monde le soir, la principal domestique refusa de servir la compagnie, alléguant pour raison qu'elle ne pouvait, sans se compromettre, s'asseoir à la même table que la femme de couleur. Sa maîtresse la réprimanda avec douceur de sa fierté mal placée et ajouta : « Si vous regardez comme au-dessous de vous de servir les personnes de ma société, ma famille se chargera de ce soin; vous verrez ma fille porter le plateau au thé, et ma nièce les gâteaux. » La fille se repentit et supplia qu'on la laissât servir; mais on n'accepta point son offre, sur quoi elle pleura à chaudes larmes. Le lendemain, elle était fort humble, et sa maîtresse la raisonna avec un succès complet. La dame fit en silence une concession : au lieu de faire venir la

femme de couleur avant le dîner, elle la fit venir après.

Une autre dame qui habitait la campagne fit trente milles pour se rendre dans une ville où elle savait que devaient arriver des Irlandais venus du Canada, dans l'espoir de se fournir parmi eux de domestiques. Elle s'engagea, s'ils voulaient entrer à son service, à les laisser, deux fois par an, aller à confesse, à une distance de trente milles. Une autre dame encore me dit que sa famille avait manqué d'eau parce que le domestique refusait d'en apporter ; il fallait que les femmes allassent la chercher : le domestique était intraitable sur ce point. Elle ne put se résoudre à le renvoyer pour ce motif, tant il faisait bien son service, quoiqu'il ne pût pas conduire la voiture, attendu qu'il n'avait qu'un œil, et quoiqu'il s'enivrât dès que son ouvrage était fini. Cette dame avait une maison assez bien tenue, mais il fallait qu'elle surveillât tout elle-même. Un jour, voulant faire mettre du papier à ses chambres, elle crut devoir confier cette tâche à son domestique, qui s'en chargea volontiers. La besogne terminée, elle fut invitée à venir admirer la manière dont il avait fait ressortir les *raccords;* il avait mis toute son attention à faire en sorte qu'il n'y eût pas deux lés dont le dessin ne se raccordât.

La mère d'une jeune mariée de ma connaissance se flattait d'avoir, durant le voyage matrimonial des époux doté la maison de sa fille de deux domestiques-modèles : la veille du retour de la mariée, avant que les domestiques eussent vu leur maître et leur mai

tresse, ils avertirent qu'ils allaient partir sur-le-champ, parce qu'ils venaient de recevoir des nouvelles de leur famille qui avaient changé leurs plans : on obtint d'eux qu'ils resteraient une semaine ; ce temps écoulé, ils persistèrent à vouloir s'en aller, bien qu'on n'eût pu encore les remplacer, et que leur jeune maîtresse dût, le lendemain, recevoir du monde. Ce qu'il y avait de pire, c'est que la maîtresse de la maison n'entendait rien au ménage ; elle leur fit cuire toute la quantité de comestibles qui pouvaient se garder pour être mangés froids, et, lorsqu'ils l'eurent quittée, elle s'assit et pleura pendant une heure entière. J'ai oublié comment elle se tira d'affaire ; mais elle était fort gaie quand elle me raconta cette histoire.

On rapporte de plaisantes anecdotes sur les jeunes gens des deux sexes qui viennent, des parties les plus reculées du pays, prendre du service à Boston : Une fille de la campagne obéit exactement à ses instructions en plaçant le dîner sur la table et en allant avertir la famille ; on tarda quelques minutes pour je ne sais quelle cause ; et, lorsque les convives entrèrent dans la salle à manger, ils trouvèrent la domestique assise et mangeant; elle s'était servi une cuisse de volaille, pensant que « les gens étant si lents à venir, c'était dommage de laisser de bonnes choses se refroidir. » Un jeune homme de Vermont fut engagé par une famille qui avait un besoin extrême d'un valet de pied : c'était un fort pacifique personnage, de bonne volonté et sans gêne ; mais il n'avait acquis la connaissance du monde que dans l'enceinte d'une petite ferme. Un ou deux

jours après son arrivée, il y eut nombreuse compagnie à la maison ; sa maîtresse s'appliqua à lui faire comprendre qu'à l'heure du thé, tout ce qu'il y avait à faire était de suivre, avec le sucre et la crême, le domestique qui portait le thé, et d'avoir soin que chacun eût de la crême et du sucre ; il exécuta son rôle avec une gravité extrême, allant attentivement d'un convive à l'autre. Après avoir achevé le tour et gagné la porte, tout à coup il lui vint un doute ; il ne se rappelait plus si un groupe, placé dans la partie la plus reculée du salon, avait profité de ses attentions : « Je le demanderai, » se dit-il à part lui ; puis, se levant sur la pointe du pied, de manière à dominer toute la compagnie, il s'écria d'une voix de stentor : « Dites donc, comment êtes-vous sucrés, vous autres, là bas dans le coin ? »

Assurément, ces exemples sont fort ridicules ; mais il faut se rappeler que ce sont des cas exceptionnels. Pour ma part, j'aimerais mieux me soumettre à quelques inconvénients, avoir à m'occuper parfois dans les chambres et à la cuisine, et voir déranger quelques-uns de mes projets hospitaliers, que d'être témoin de la soumission dans laquelle la classe des domestiques est tenue en Europe. En Angleterre, les domestiques ont été si longtemps accoutumés à cette soumission, il est tellement reçu que c'est à leurs maîtresses à régler leurs manières, leurs vêtements, leurs relations avec leurs amis, et beaucoup d'autres choses qui devraient être laissées à leur libre arbitre, qu'il est devenu difficile de les traiter mieux. Les maîtresses de maison qui s'écartent de ces règles ne tardent pas à

reconnaître qu'elles gâtent leurs domestiques, et les chefs de famille, qui veulent se faire des amis, les trouvent peu disposés à les payer de retour. En Amérique, il en est autrement, et puisse-t-il en être toujours ainsi! A l'exception des gens qui recherchent leur satisfaction personnelle plus que le bien-être de ceux qui les entourent, tout le monde doit être charmé d'avoir, dans ses domestiques, des amis intelligents et désintéressés, dont on peut s'assurer l'affection, dût-on avoir d'abord quelque peine à les conserver, et être obligé de prendre son parti sur quelques singularités de manières et de costumes.

On éprouve une grande satisfaction en voyageant dans un pays démocratique, c'est de ne point voir de livrée. Aux États-Unis, on ne rencontre nulle part ce signe de servitude, si ce n'est à Washington, chez les ambassadeurs étrangers. L'exemple suivant montrera combien les domestiques américains l'emportent, en dignité morale, sur ceux qui souffrent qu'on les affuble d'un costume spécial. Je passai une soirée chez le président de l'université d'Harward. La compagnie était servie, au thé, par un domestique du président qui est, en même temps, major de cavalerie dans la milice. Les jours de revue, lorsqu'il y a un banquet du régiment, le major, en grand uniforme, préside à table, ayant le président à sa droite. Il fait les honneurs, comme s'il n'existait pas entre eux d'autres relations. Quand tous les toasts ont été portés, il rentre à la maison, quitte son uniforme et va, à l'heure du thé, servir les convives du président.

Quant aux occupations par lesquelles les Américaines remplissent leurs loisirs, ce qu'on a déjà vu indique qu'elles ne sauraient avoir beaucoup d'importance ou de diversité. La plupart s'occupent d'actes de bienfaisance, faisant du bien ou du mal, selon le plus ou le moins de lumières. Dans la Nouvelle-Angleterre, les Américaines emploient beaucoup de temps à écouter des prédications, et dans d'autres réunions religieuses, ou à visiter, dans un but religieux, les pauvres et les affligés. Les résultats de ces pratiques sont les mêmes que partout où ces choses ont lieu. Cette pratique est bonne en tant qu'elle stimule la sympathie et qu'elle établit des relations entre les diverses classes de la société; mais elle est mauvaise en ce qu'elle exalte l'esprit, encourage un faux goût pour les citations religieuses, conduit, d'une part, à l'hypocrisie, de l'autre aux empiétements sur le domaine de la conscience, aigrit ou tyrannise ceux à qui ces secours sont le moins nécessaires, tout en aliénant ceux qui en auraient le plus besoin. Je suis portée à croire qu'il y a beaucoup de bien et beaucoup de mal d'accompli, et que toutes les fois que les femmes ont des affaires plus indispensables, il vaut mieux pour elles faire le bien et communiquer des consolations religieuses, quand l'occasion s'en présente, que de s'en faire une occupation permanente; on accomplira plus de bien que maintenant, et on évitera le mal.

Toutes les dames américaines ont plus ou moins de littérature, et il en est à qui ce genre de connaissances sert à combler le vide du temps. Celles qui lisent sont

nombreuses, celles qui pensent sont rares. Leur esprit est d'un caractère extrêmement passif; il s'ensuit que les langues sont beaucoup cultivées. Quand on me signalait une femme comme distinguée par ses connaissances, j'étais sûre d'avance que c'était une linguiste. J'ai rencontré un grand nombre de dames qui lisaient le latin, d'autres savaient le grec, d'autres l'hébreu, d'autres l'allemand. A l'exception de cette dernière langue, leur instruction ne me parut pas utile, si ce n'est pour fournir à leur esprit un exercice innocent. J'ai trouvé plus d'activité intellectuelle, plus de faculté puissante dans le grand nombre des dames qui donnaient peu de temps à la lecture, que parmi celles qui se distinguent par leur instruction littéraire. Je n'ai pas rencontré, parmi les dames des États-Unis, un seul bon artiste. Il ne m'est arrivé qu'une seule fois de voir un dessin passable, et deux fois d'entendre de bonne musique. Cette inaptitude au dessin est un problème pour moi. Ce n'est pas faute d'essayer; mais les résultats sont au-dessous de la critique. Les sciences physiques ne sont pas non plus cultivées par les femmes; elles ont quelques prétentions à la philosophie morale; mais le moins qu'on dira sur ce chapitre sera le mieux.

C'est un triste état de choses. On me demandera peut-être : « Que sont donc les Américaines? » Elles sont mieux instruites par la Providence que par les hommes. Le lot de l'humanité est le leur; elles ont travail, épreuves, joies et douleurs. Elles sont bonnes épouses, et, sous la direction de la nature, bonnes

mères. Elles ont, dans le cercle de leur activité, le bon sens, le bon caractère et les bonnes manières. Leur beauté est très-remarquable, et, je pense aussi, leur esprit. Leur charité, sans bornes, n'aurait besoin que d'être plus éclairée. Elles semblent ne pouvoir exister sans religion : la religion surabonde, mais elle n'est pas toujours d'un caractère sain. Il est dur, peut-être, de dire cela ; mais n'est-il pas vrai que la religion émane de la nature, de l'état moral de l'individu?

Une conséquence douloureuse et funeste de l'esprit chevaleresque d'un pays à l'égard des femmes, c'est qu'il leur est difficile, quand cela ne leur est pas impossible, de pourvoir à leur existence. Là où l'on vante avec orgueil que les femmes ne travaillent pas, il n'est assigné à leur travail ni encouragement ni rétribution. Dans quelques parties du pays, il y a maintenant un si grand nombre de femmes qui ont besoin de travailler pour leur subsistance, que le mal disparaîtra devant la force des circonstances.

En attendant, le sort des femmes pauvres est triste. Avant l'établissement des manufactures, elles n'avaient que trois ressources : enseigner, travailler à l'aiguille et tenir des pensions bourgeoises. Maintenant il y a des filatures; dans les imprimeries, les femmes sont employées comme compositeurs, ployeuses et brocheuses.

C'est à peine si j'ose effleurer ce sujet, tant il serait inutile de s'y arrêter ; car le mal réside dans le système en vertu duquel les femmes sont comprimées, et le plus grand nombre des objets d'occupation placés hors

de leur portée, plutôt que dans des combinaisons de détail qui pourraient être rectifiées par le signalement d'inconvénients particuliers. Je demanderai seulement aux philanthropes de tous les pays de s'enquérir des médecins quel est l'état de santé des couturières, et de juger s'il n'est pas incompatible avec les sentiments d'humanité que les femmes ne puissent gagner leur subsistance que dans cette occupation. Qu'ils s'informent comment cette espèce de travail est rétribuée, et qu'ensuite ils s'étonnent que les plaisirs des libertins soient principalement alimentés par cette classe. Qu'ils honorent la vertu de celles qui se maintiennent pures, alors que le travail, qui abrége lentement et infailliblement leur existence, suffit à peine à leur donner du pain, tandis que le luxe et l'oisiveté sont le partage de l'inconduite. Dans l'intervalle, entre l'époque féodale actuelle et l'époque à venir, où la carrière de la vie sera pleinement ouverte aux femmes comme aux hommes, la condition de la classe ouvrière parmi les femmes est telle que, si l'on faisait connaître ses souffrances, des émotions d'horreur et de honte feraient tressaillir la société tout entière.

Pour les femmes qui reculent devant la condition de couturière, presque également redoutable depuis la marchande de modes fashionable jusqu'à l'humble ravaudeuse, pour celles qui y répugnent par un motif de fierté, ou dans l'intérêt de leur santé, ou par la crainte de la pauvreté ou de la tentation, il n'existe guère d'autres ressources que la prétention à enseigner. Quelle fonction entraîne une responsabilité plus

grande, exige plus de qualités et devrait par conséquent être plus honorée que celle de l'enseignement? Quelle profession demande plus impérieusement une vocation décidée et un génie à part?

Cependant, en Amérique comme ailleurs, les gouvernantes se recrutent parmi celles qui enseignent, parce qu'elles manquent du nécessaire, et que, sans ce motif, elles n'enseigneraient certainement pas.

L'enseignement et l'éducation des enfants, malgré les fatigues et les peines qui y sont attachées, sont, pour un bien petit nombre, une tâche agréable; mais, excepté pour ce petit nombre, c'est une tâche pénible, et, quand la pauvreté et l'humiliation l'accompagnent, elle est intolérable. Que les philanthropes s'enquièrent de la proportion des gouvernantes dans les hospices des aliénés. La réponse à cette question sera tout à la fois instructive et affligeante. Quelle doit être la condition du sexe quand on pense que cette profession est assiégée de candidats compétents ou non? Qu'espérer de la génération d'enfants confiés aux soins d'une classe, consciencieuse peut-être, mais fatiguée, rebutée, découragée?

Aux États-Unis, les gouvernantes les plus accomplies peuvent obtenir un traitement de six cents dollars, dans les familles de planteurs du sud, pourvu qu'elles promettent de tout enseigner. Dans le nord, elles sont moins payées, et, dans l'un ni dans l'autre cas, il n'y a possibilité pour elles d'économiser pour les maladies de la vieillesse. Les dames qui méritent réellement la confiance publique peuvent, dans le nord,

réaliser une certaine aisance en quelques années, en tenant école ; mais, en général, la faible rétribution du travail des femmes, en Amérique, continue à justifier le reproche des philanthropes. J'espère qu'ils persévéreront à signaler le mal, bien que des remèdes spéciaux ne puissent le guérir. Sa racine est profonde, elle est dans la subordination du sexe, et, sur ce point, les réclamations et les remontrances des philanthropes finiront par fixer l'attention de la société, particulièrement des femmes. Le progrès de l'émancipation d'une classe s'effectue habituellement, sinon toujours, par les efforts des individus de cette classe, et il en sera nécessairement ainsi dans la question qui nous occupe. Toutes les femmes doivent s'enquérir de la condition de leur sexe et de leur propre position. Il en résultera infailliblement que les plus capables d'entre elles déploieront, tôt ou tard, une puissance morale qui détruira l'hypocrisie, et qu'elles briseront les chaînes (de soie pour les unes, de fer pour les autres) que les préjugés et les usages féodaux leur ont imposées.

SECTION III.

SANTÉ.

En Amérique, des écrivains populaires ont récemment traité ce sujet au grand avantage de la société dans laquelle ils vivent. *Les principes de physiologie* du docteur Combe ont eu plusieurs éditions, et je sais qu'il en est résulté une amélioration dans le besoin du

grand air, et une consommation d'eau et de savon plus considérable ; mais il reste encore beaucoup à faire. Dans les maisons particulières, les bains sont rares. Sur les bateaux à vapeur, les facilités pour les ablutions sont extrêmement limitées, et, dans tous les hôtels, à l'exception de ceux de première classe, le principe de la propreté personnelle n'est certainement pas compris. Les créoles de la Louisiane sont ceux dont les demeures offrent les dispositions les plus satisfaisantes sous ce rapport ; il faut y joindre un petit nombre de personnes disséminées dans les autres parties de l'Union. Dans la maison d'un créole, on a, nuit et jour, dans un coin de sa chambre, une grande terrine d'eau fraîche avec du savon et des serviettes. Sous un climat comme celui de la Nouvelle-Orléans, la santé et le bien-être exigent une ablution complète deux fois par jour. A bord des bateaux à vapeur qui n'ont pas de chambres séparées, il n'y a aucun moyen suffisant pour la conservation de la propreté et de la santé. Comment les dames de la cabine peuvent-elles s'attendre à jouir d'un degré quelconque de vigueur et de bien-être pendant un voyage de quatre ou cinq jours, pendant lequel elles se lavent seulement la figure et les mains ; c'est ce que je ne saurais comprendre. Il faut espérer que bientôt on exigera qu'il y ait des cabinets de toilette, dans tous les bateaux à vapeur dont les voyages dureront plus de vingt-quatre heures.

L'excuse qu'on donne habituellement pour justifier la privation du grand air et le manque d'activité, c'est

le climat ; mais cette excuse ne saurait être admise, alors que les dames conservent leur santé, en faisant des promenades à pied et à cheval, et en aérant complétement leur maison. Quiconque connaît Stockbridge, et a vu ses jeunes filles gracieuses et fraîches, ses femmes alertes et bien portantes, n'admettra pas cette prétendue difficulté de se procurer de l'air et de l'exercice. C'est l'un des inconvénients d'un pays nouveau, que les environs des villes n'invitent que fort peu à la promenade. On doit avouer qu'il faut quelque résolution pour aller se promener dans des lieux aussi peu attrayants que l'avenue Pensylvanie à Washington, Broadway à New-York, les rues de Philadelphie, ou même le joli cours de Boston ; pour avoir des lieux de promenade agréables, il faut d'abord désirer d'en avoir. Quand toutes les Américaines aimeront autant l'exercice que les dames de Stockbrigde, les facilités nécessaires viendront bien vite. En attendant, si l'on en excepte trois ou quatre grandes villes, la population a partout de jolies promenades à sa portée. Boston est mal partagé sous ce rapport, en ce qu'il occupe un promontoire qui ne communique avec la terre ferme que par des parcs d'une grande longueur. Par un vent froid, ou sous un soleil brûlant, on ne tente ce passage que lorsqu'il y a nécessité ; mais ceux qui ont des voitures peuvent aisément braver cet inconvénient, et pour ceux qui n'en ont pas il y a le Cours et le Neck.

Tout le monde, je le crois, tient à jouir d'une bonne santé ; or, il n'est pas pour cela de moyen plus

efficace que d'imiter les résidents de l'Inde accoutumés à faire une promenade matinale. Pendant les mois chauds, les matinées sont délicieuses, et, tant qu'ils durent, on n'est pas excusable de négliger cet exercice. Dans les États du Nord, la meilleure saison de l'année est l'automne, alors que les teintes et les brises du Paradis sont répandues dans la campagne. Pendant la plus grande partie de l'hiver, l'exercice est possible : la bise est trop piquante pour qu'on s'y expose; mais les jours de gelée calmes et purs peuvent s'employer beaucoup mieux à marcher qu'à aller en traîneau. Tout ce qu'on peut dire en faveur du traîneau ne me le fera pas aimer : je n'en puis souffrir le mouvement, et au bout de quelque temps le tintement des clochettes m'importune. Mais ma raison principale est le danger auquel on est exposé. De jeunes demoiselles, qui dessèchent leur constitution à la chaleur d'un feu de charbon, qui ne respirent l'air extérieur que pour aller à l'église, et lorsqu'elles montent en voiture et en descendent en allant en soirée, se donnant de temps en temps le plaisir d'une excursion en traîneau, assises immobiles au grand air, avec des briques chauffées sous les pieds, et la figure exposée à la gelée; s'il y a du plaisir dans de tels amusements, il est trop chèrement acheté par le péril. Si les troupes de jeunes filles qui déploreraient l'abolition du traîneau essayaient seulement de la délicieuse jouissance d'un exercice actif et journalier au grand air, elles gagneraient à ce changement, même sous le point de vue du plaisir.

Les dames prétendent que le soin de leur ménage, leur donne beaucoup d'exercice chez elles. Si j'en excepte les occupations qui consistent à faire les lits, frotter les tables et jouer avec les enfants, je ne connais pas de soins de ménage qui entraînent beaucoup d'exercice. La fatigue occasionnée par quelques-uns des travaux est d'une nature que soulagerait la promenade. D'ailleurs ces occupations ne donnent point la jouissance du grand air, dont on ne saurait avoir une quantité suffisante sans sortir, excepté dans quelques résidences à la campagne. Je ne pouvais voir sans douleur les enfants renfermés pendant l'hiver dans des maisons chauffées au charbon anthracite à une température de vingt-cinq degrés; je m'affligeais de voir ces pauvres petits êtres pâles et desséchés longtemps avant qu'ils eussent la perspective d'être délivrés de leur emprisonnement. Ceux d'entre eux qu'on laissait sortir dans les beaux jours ne manquaient presque jamais d'attraper un rhume ; ceux-là seulement se portaient bien, qu'on tenait dans les pièces modérément échauffées, et à qui on faisait faire une exercice vigoureux au grand air, toutes les fois que le temps le permettait. L'usage du charbon anthracite m'affectait désagréablement, excepté lorsqu'il y avait dans la chambre une vaporisation d'eau. Je soupçonne que c'est à cela qu'il faut attribuer quelques-unes des maladies du pays.

Une preuve de ce qu'il y a de funeste dans l'absence de l'exercice, c'est la distorsion de l'épine dorsale, encore plus commune chez les femmes en Amérique

que chez les hommes. Les médecins qui se sont spécialement occupés de ce symptôme disaient qu'on trouverait difficilement dans les pensions une épine dorsale parfaitement droite ; et quand l'époque de la croissance est terminée, dans un grand nombre de sujets il reste toujours à cette partie une certaine faiblesse. On connaît l'appareil orthopédique des États-Unis ; il faut qu'il y ait une cause à une tendance aussi générale : celle qu'on assigne est la langueur produite par le climat. Les dames, ne pouvant user de la même liberté que les hommes, se débarrassent, comme elles peuvent, de leur langueur ; mais elles n'emploient pas toujours pour cela les meilleurs moyens. Au lieu de rester chez elles pendant toute la durée des froids et des chaleurs, elles feraient mieux de prendre de l'exercice durant une partie de la journée, et de se coucher aux heures où la chaleur est la plus grande ; et, dans l'hiver, profiter de toutes les occasions d'exercice. Si elles en agissaient ainsi, il est à croire que la génération suivante ne se ferait pas remarquer, comme la génération actuelle, par la maigreur du corps et la pâleur du teint.

Je ne pouvais m'expliquer cette apathie, au sujet de la santé, qu'en supposant que le sentiment d'une santé vigoureuse est presque inconnu dans ce pays. Les malades ne se plaignent ni ne s'alarment, et on leur parle *d'une poitrine faible, de poumons délicats*, aussi peu sérieusement qu'on parlerait à des Anglais d'un rhume ordinaire. Les ecclésiastiques quittant leur troupeau, les professeurs leur chaire, les jeunes gens

des deux sexes leur pays, en quête de la santé, m'affligeaient quelquefois, pendant que leurs amis et leurs voisins prenaient leur partie tranquillement et comme la chose la plus ordinaire. Comme j'ai la conviction que des mesures plus judicieuses remédieraient à cet état de choses, je trouve cette résignation d'une nature singulièrement fataliste ; ce que j'ai vu de plus remarquable sous ce rapport, c'est une dame qui déclarait, avec une satisfaction évidente, qu'elle ne pouvait marcher un-mille ; elle avouait que le défaut d'exercice, dans les Américaines, abrégeait leur vie de quelques années, mais que celles-ci ne s'en apercevaient pas, et qu'elle-même n'y ajoutait qu'une faible importance.

J'aimerais à voir une réforme radicale dans le régime alimentaire, comme moyen d'amélioration de santé générale : je voudrais voir bannir les gâteaux et le pain chaud, une diminution dans la quantité des conserves, et je voudrais voir manger moins de viande ; je désirerais que l'on simplifiât le régime des enfants. Un objet de cette importance vaut bien la peine que l'on essaye quelques innovations. On ne peut considérer sans effroi ce que deviendront les générations suivantes, si on ne parvient pas à améliorer la moyenne de la santé publique : je n'ai vu régner une santé vigoureuse que dans les parties élevées de la chaîne des Alleghanys, dans l'État du Michigan, et, peut-être, je pourrais ajouter parmi les dames de Charleston, qui passent les trois quarts de l'année au grand air dans leur piazza (1).

(1) Je tiens d'un médecin renommé qu'il se rappelle une époque où les goîtres étaient très-communs à Pittsbourg : on

Tous ces moyens pour améliorer la santé, quoique probablement nécessaires, seront insuffisants si on n'en ajoute d'autres. Il faut qu'il y ait moins d'anxiété d'esprit parmi les hommes et moins de vide parmi les femmes. En donnant à leur cerveau un exercice abondant mais égal, en calmant leurs nerfs, les Américains, à l'aide des moyens dont nous venons de parler, arriveraient probablement à défier les variations atmosphériques de leur climat; mais l'amélioration de l'état du cerveau et des nerfs est indispensable. Il est à remarquer que cette anxiété domine surtout dans les parties du pays qui font le plus hautement profession de religion. La foi et l'espérance religieuses devraient naturellement accroître la santé et le calme, en enseignant à l'intelligence à s'appuyer sur des principes immuables et sur des lois éternelles, en débarrassant l'esprit des inquiétudes mondaines et en donnant du repos aux âmes affligées de souffrances. Si la religion ne calme pas et n'allége pas l'esprit, elle manque son but; si elle dérange l'économie intellectuelle et corporelle, son action est pervertie : il serait bien d'y regarder. Les plus modérés d'entre les religionnistes montrent les tombes des jeunes gens des deux sexes qui ont succombé victimes de l'exaltation religeuse. Qu'ils fassent un retour sur eux-mêmes, qu'ils se demandent si nulle concurrence spirituelle, nulle mys-

en guérissait en allant habiter la plaine de l'autre côté de la montagne. Depuis que les forêts ont été abattues et que la ville a été aérée, la maladie a complétement disparu.

(*Note de l'Auteur.*)

ticité ascétique ne dérange l'équilibre de leur constitution, cet équilibre qui maintient les forces dans une action vigoureuse et allègre, sans aucune exagération.

On ne saurait douter que cette anxiété qui mine l'homme ne soit la cause principale de l'usage excessif du tabac aux États-Unis ; on comprend le charme qu'il peut avoir pour des hommes qui ne peuvent opposer à la fatigue et aux soucis l'élasticité de la santé et de la gaieté naturelles : espérons que l'emploi du stimulant naturel et parfait fera renoncer à l'usage du stimulant artificiel et pernicieux.

C'est au vide de l'esprit, dans un grand nombre de femmes, qu'il faut, je pense, attribuer un vice qu'il m'est pénible de mentionner ; mais je ne puis le passer sous silence, dans l'intérêt de la moralité et de la santé des Américaines. Ce n'est point un secret dans le pays, que l'habitude de l'intempérance se rencontre assez fréquemment parmi les femmes que leur éducation devrait surtout en garantir ; j'en ai vu quelques exemples, et un plus grand nombre encore est venu à ma connaissance. Il ne m'a pas semblé que ce vice excitât la douloureuse surprise qu'il devait naturellement faire naître. Aux étrangers, une nouveauté si horrible, un spectacle si funeste suggère d'amples et profonds sujets d'investigation. Si, dans un pays que je prétends plus religieux que tout autre, des femmes, vivant dans le calme extérieur le plus profond, entourées de prospérité et honorées d'une manière plus éclatante que dans aucune autre contrée, si ces femmes peuvent en venir à fouler aux pieds tout respect d'elles-mêmes, toute

honte, toute affection domestique et jusqu'aux idées que l'éducation a le plus profondément enracinées en elles, au point de se plonger dans l'enfer vivant de l'intempérance, il faut qu'il y ait dans leur position quelque chose de bien vicieux et de bien faux. Un homme intempérant peut, du moins, s'excuser sur la force de la tentation ; il a commencé par la convivialité, et l'intempérance solitaire est, chez lui, le dernier point de la dégradation ; une femme, au contraire, s'abandonne à ce vice dans la solitude et le secret, aussi longtemps que le secret est possible ; elle sait qu'elle n'a ni excuse, ni consolation, ni espérance ; elle n'a devant elle que le désespoir ; or, la seule chose qui puisse expliquer sa conduite, est-ce le désespoir qui accompagne le vide de l'esprit. Je crois que, dans certains cas, ce vice provient de l'habitude qu'ont les médecins de prescrire des cordiaux aux jeunes filles au moment de leur croissance, et de la difficulté qu'elles éprouvent ensuite à renoncer à l'usage de stimulants agréables : quelquefois c'est un vice héréditaire. Pour la plupart de ces cas, la seule explication qu'on puisse donner, et celle-là est suffisante, c'est le vide de l'esprit. On aurait tort de croire que cette habitude est générale : je déclare donc que je n'ai eu occasion de connaître que sept ou huit exemples de cette nature, dans la haute société d'une seule ville : ce nombre n'est pas élevé ; toutefois l'existence d'un seul fait semblable serait suffisant pour que la société tout entière le prît à cœur et s'en occupât de toute la force de son intelligence.

CHAPITRE III.

ENFANTS.

C'est dans l'écolier un douloureux indice de maigreur et de croissance tardive. COWPER.

Il faudrait un ouvrage entier pour discuter le sujet de l'éducation dans un pays quelconque. Je me bornerai à indiquer ici deux particularités qui frappent l'étranger dans la discipline des enfants, en Amérique, dans les États du nord; car on doit comprendre sans peine que ceux qui sont élevés au milieu des esclaves n'ont pas les meilleures chances possibles de moralité et de sagesse.

Les Américains, surtout ceux de la Nouvelle-Angleterre, regardent avec une juste fierté le système général d'éducation appliqué à la population tout entière (1). Il y a des écoles pour tous les individus, dès l'âge le plus tendre; des colléges pour recevoir l'élite des écoles; et des lycées et autres institutions semblables pour l'instruction ultérieure des classes ouvrières. Les

(1) Voir l'appendice D.

écoles sont établies en nombre suffisant pour tous les besoins du pays, en sorte qu'un citoyen qui voit jouer un enfant pendant les heures d'étude peut lui demander pourquoi il n'est pas à sa classe, et s'il ne lui donne pas une bonne raison, le conduire à l'école du district. Le principe est que dans une démocratie où la carrière de la vie et de la société est également ouverte à tous, et où tous sont convenus d'exiger les uns des autres une certaine somme d'aptitude intellectuelle et morale, quand les moyens en sont fournis, le devoir de tous est de veiller à ce qu'il en soit fait usage; cet usage est une condition indispensablement attachée aux priviléges du citoyen. Nul contrôle n'est exercé sur le mode d'éducation, ni sur le lieu où elle se donne : le père peut envoyer son fils à une école publique ou particulière, ou le faire instruire chez lui; mais, dans le cas où l'insuffisance de son instruction serait constatée, il est loisible à tout citoyen de lui procurer le le bénéfice des moyens d'éducation fournis par la société.

L'instruction donnée n'est pas assez bonne pour la jeunesse d'un pays dont les enfants seront appelés un jour à exécuter une tâche aussi importante que la mise en action de la première organisation démocratique que le monde ait vue fonctionner. L'instruction est tout à la fois étroite et superficielle. On n'a pas même songé à établir systématiquement l'enseignement de la morale politique; lacune immense dans une république. Mais il faut se rappeler combien est jeune la société, combien elle a déjà dépassé la plupart des autres

contrées, et combien grande est la certitude que la majorité qui finit toujours par être dans le droit agrandira graduellement le caractère de l'instruction qu'elle a déjà eu la sagesse d'établir. Il faut aussi se rappeler que, dans une démocratie, la même espèce et le même degré d'instruction conduisent à des résultats bien plus importants qu'ailleurs. L'alphabet lui-même n'est que de peu d'utilité à l'esclave; mais c'est un inestimable trésor pour l'intelligence du jeune républicain. Il suffit de jeter les yeux sur une école de charité en Angleterre, et sur une école gratuite dans le Massachusetts, pour voir combien la lecture et l'écriture constituent une acquisition différente pour les enfants qui, si leurs yeux se portent dans l'avenir, n'y aperçoivent qu'une vie de travail mécanique, et pour les jeunes citoyens qui savent qu'ils auront à accomplir leur part de l'œuvre du gouvernement du peuple par le peuple. Les vieillards d'Amérique peuvent sourire, et les étrangers de tout âge plaisanter, en voyant à quel point sont satisfaits d'eux-mêmes les jeunes gens qui viennent, pour la première fois, d'exercer le droit de suffrage; mais l'assurance de sa dignité, la certitude d'être pleinement et efficacement représenté, la responsabilité d'arriver tôt au tard à remplir quelque charge politique responsable, ce sont là des stimulants qui suppléent, jusqu'à un certain point, à ce qui manque à l'instruction acquise. Il serait à désirer que ce stimulant fût aussi fort et aussi vertueux, dans un ou deux colléges dont les élèves sont sur le point d'exercer leur droit politique, que dans quelques-unes

des écoles primaires. L'atmosphère aristocratique de l'université d'Harward, par exemple, ne pourrait que gagner à être purifiée par le souffle de l'inspiration démocratique qui s'exhale des écoles de certains districts agricoles.

Quelques personnes prétendent que l'enseignement des principes de la politique est moins urgent que l'amélioration de quelques autres objets de l'instruction, les enfants apprenant chaque jour la politique par ce qu'ils entendent chez eux et partout où ils vont; mais ce qu'ils entendent, en fait de principes, est bien peu de chose. Ils n'entendent discuter que le mérite de tel ou tel homme, de telle ou telle mesure récente ou projetée. Plus il y a certitude qu'ils apprendront ailleurs les détails, plus il est nécessaire de les familiariser avec la connaissance des principes d'après lesquels les détails doivent être jugés et rendus profitables. Ils sortent des écoles la tête encombrée de préjugés, et la mémoire de mots, alors que la mission des écoles devrait être d'y établir la vérité et la clarté, en substituant aux préjugés des principes et en attachant des idées aux mots.

Un maître d'école demandait à un enfant : « Qui tua Abel? — Le général Jackson. » Un autre demandait à un écolier: « En quel état le genre humain fut-il laissé, après la chute du premier homme? — Dans l'État de Vermont. »

La confiance républicaine et précoce dont j'ai parlé, et la place importante que les enfants occupent dans une société dont la population est faible encore propor-

tionnellement à ses ressources, sont les deux circonstances qui produisent, dans les enfants, cette liberté de manières dont les observateurs se sont si souvent plaints, et qui a été l'objet de tant de remontrances inutiles; je dis *inutiles,* parce que les remontrances ne servent de rien contre un fait nécessaire. Tant que les États-Unis n'auront pas cessé d'être républicains, et que leur vaste territoire ne sera pas complétement peuplé, les enfants continueront à avoir la liberté de manières et à montrer la même importance qu'aujourd'hui. Pour ma part, j'aime à la folie les enfants américains, ceux surtout qui ne sont pas trop surchargés d'instruction religieuse. Comme partout ailleurs, on trouve en Amérique des enfants gâtés, impertinents et égoïstes; là, comme ailleurs, il y a des cœurs paternels qui saignent. Mais l'indépendance et la hardiesse des enfants me charmaient toujours, car je ne sais rien de plus intéressant que de voir naître et se développer les idées de ces jeunes esprits, quand ils pensent d'après eux et disent naturellement tous ce qu'ils pensent. J'eus occasion d'en observer d'admirables exemples à un bal d'enfants à Baltimore. Je n'aurais pas pu en voir autant, en Angleterre, en une année; si, en effet, je m'y étais trouvée au milieu d'une centaine d'enfants de huit à seize ans, je n'aurais guère pu en tirer autre chose qu'un *oui, madame,* ou un *non, madame.* A Baltimore, une douzaine de petits garçons et de petites filles m'entouraient, questionnant, discutant, conjecturant, babillant d'une manière dont j'étais enchantée. Dans les maisons particulières, les observations faites

à table par les enfants étaient souvent la partie la plus remarquable et, en général, la plus amusante de la conversation. Ils disent tout ce qu'ils ont sur le cœur. Souvent ces confidences sont dignes d'attention en ce qu'elles indiquent la valeur relative des choses aux yeux des enfants. Une affectueuse petite sœur de moins de quatre ans stimulait son frère William, qui en avait cinq, en lui disant que, s'il était bien bon, on l'appellerait un jour William Webster, et qu'alors il pourrait devenir aussi bon que Jésus-Christ. Trois enfants s'entretenaient au sujet de la fête de l'un d'eux âgé de dix ans, et sur la manière dont ils aimeraient à la célébrer. Ils conclurent en disant que les personnes qu'ils préféreraient pour passer la journée avec eux étaient miss Sedgwick, M. Bryant et moi. Ils ne prirent pas la liberté de nous inviter, et leur intention n'était pas que leur désir nous fût connu.

Un jour, causant avec une mère véritablement éclairée, je parlais du changement de relations qui a lieu quand les enfants supérieurs de parents ordinaires deviennent les guides et les protecteurs de ceux qui ont comprimé leur enfance sous une autorité rigide. Nous parlions des difficultés de la transition en pareille circonstance (la partie la plus critique du devoir filial), et nous nous demandions ce qui arriverait après la mort, en supposant que les deux générations se reconnussent dans une nouvelle vie de progression. Mon amie observa que la seule chose qu'il y eût à faire était d'éviter, avec le plus grand soin, l'exercice de son autorité, et qu'il fallait commencer par se faire aimer

de ses enfants. Elle et beaucoup d'autres parents en avaient agi ainsi avec le plus heureux succès. En agissant ainsi, les parents américains ne compromettent point leurs principes démocratiques, quoiqu'ils aient entre les mains un pouvoir presque illimité. Ils surveillent et gardent, ils écartent les pierres d'achoppement, ils manifestent leur approbation et leur désapprobation, ils expriment des désirs, mais, en même temps, ils prennent en considération les désirs de leurs enfants ; ils laissent, autant que possible, le naturel se montrer, n'imposent aucune opinion, n'en réprouvent aucune, en un mot ils exercent la plus tendre affection, sans jamais s'en prévaloir. Qu'en résulte-t-il? J'eus le plaisir d'entendre dire à mon amie : « Il n'y a rien de si facile au monde que de diriger des enfants, de leur faire faire tout ce que l'on veut. » J'ajoutai à part moi : « Quand on apporte à cette œuvre un cœur et un esprit comme ceux des parents américains. » Un des motifs du plaisir que j'éprouvais à suivre le développement de la liberté chez les enfants, c'est que j'y voyais un signe que l'une des souffrances les plus effroyables de la vie humaine est probablement diminuée dans ce pays, si même elle n'a pas complétement disparu ; je veux parler du supplice de renfermer en soi-même ses doutes et ses craintes, et d'avoir le cœur gros de chagrins solitaires, ce supplice qui fait, des premières années d'un enfant timide, un effroyable purgatoire, quoique ce supplice ne purge d'aucun défaut, et en engendre beaucoup. Je suis fortement portée à croire que les défauts de caractère, si universellement répandus aux

lieux où l'autorité paternelle est forte et où l'existence des enfants est rendue aussi insignifiante que possible, et l'excellence de caractère qu'on remarque en Amérique, doivent s'attribuer à la différence de direction donnée aux enfants, sous le point de vue de la liberté. Nul doute que beaucoup d'enfants ne soient irréparablement déprimés et énervés, faute de savoir que quelqu'un leur porte intérêt. Ils nourrissent des doutes, des craintes et des soupçons, portent en eux des préjugés et des erreurs, faute de songer à faire des questions ; et lors même qu'ils se corrigeraient de ces défauts et de ces erreurs, il en resterait toujours quelque trace. On jette, en travers de leur devoir filial, des obstacles inexpliqués et inexplicables que l'organisation la plus forte ne surmonterait pas; la vigueur du caractère est paralysée ou se change en opiniâtreté; le calme du respect de soi-même est perdu, ainsi que la sécurité d'une confiance affectueuse en autrui; enfin le naturel est détruit et la vie faussée; et tout cela, parce que, dès l'origine, les parents ne se sont pas fait des amis de leurs enfants. Nul ne supposera que je veuille représenter cette erreur comme générale dans un pays quelconque; mais j'ai acquis la conviction qu'elle est très-commune en Angleterre, et que, selon toute probabilité, elle ne peut jamais devenir très-répandue en Amérique. J'en ai vu un ou deux exemples douloureux, et un petit nombre de cas où les parents essayaient injustement de régler les actes de leurs fils et de leurs filles, que leur âge plaçait en dehors d'un tel contrôle, non par des commandements exprès, mais par des avis qui,

venus d'un père ou d'une mère, sont plus irrésistibles même que des commandements ; mais c'étaient là des exceptions remarquables et remarquées. Je vis un contraste frappant entre deux jeunes filles du même voisinage, élevées, l'une, selon le principe de l'amour, l'autre d'après celui de la crainte ; ces deux filles offraient en elles le meilleur enseignement de philosophie morale que j'aie jamais rencontré. Sous le point de vue de la naissance, de l'organisation, de l'éducation, elles étaient à peu près égales. Toutes deux avaient reçu le don de beauté et d'intelligence. L'une est pâle, indolente ; quoique ayant la réputation d'être instruite, elle est dépourvue de goût, timide, triste, ne manifestant rien, si ce n'est, de temps à autre, un profond égoïsme et et une pruderie qui passe toute croyance. L'éducation de cette fille a été l'unique objet de la sollicitude de ses parents depuis le jour de sa naissance : ils n'ont oublié qu'une chose, c'est de lui faire connaître et sentir que quelqu'un l'aimait. L'autre l'enfant chérie d'une famille nombreuse, rencontrait l'amour dans tous les regards, la tendresse dans toutes les voix, belle comme Hébé, belle de liberté et de joie, si bien que sa présence est comme un rayon du soleil entre deux nuages. Elle sait qu'elle est belle et accomplie, mais autant que j'en ai pu juger, elle n'en tire pas la moindre vanité. On lui a dit mille et mille fois qu'on la regardait comme un génie : elle contredit silencieusement cette assertion ; ce qu'elle sait, c'est qu'elle peut tout acquérir, mais rien créer. Elle étudie de toute la puissance de son être, comme si elle devait, dans un an, embrasser une pro-

fession savante; elle danse comme si la salle de bal était pour elle le monde entier; elle va et vient par la pluie ou le beau temps, à pied, à cheval, en voiture, se chargeant de petits messages d'obligeance, et au milieu des éclats de sa joie ou dans les profondeurs de ses méditations studieuses, les plus petits intérêts de ses amis lui sont toujours présents. A d'ennuyeuses soirées, elle s'assied sous la lumière de la lampe (se doutant peu combien elle est belle en ce moment), s'amusant tranquillement à regarder des gravures, sans avoir besoin qu'on s'occupe d'elle : elle exprimera sa pensée et ses sentiments devant un cercle d'admirateurs avec autant de simplicité et de gravité que si elle parlait à sa mère. J'ai vu des gens secouer la tête et exprimer la crainte qu'elle ne fût gâtée; mais j'ai la conviction que cette jeune créature est ingâtable. Elle obtient tous les éloges et toute l'admiration qu'on peut prodiguer : la vigilance de ses parents ne peut les empêcher d'arriver jusqu'à elle; elle n'a pas besoin d'éloges et d'admiration, elle a d'autres objets en vue et d'autres désirs, et je crois fermement que si demain elle restait seule, la dernière de sa famille, elle n'aurait rien à craindre; elle serait occupée et, un jour, heureuse comme elle l'est maintenant sous la garde de leur tendresse. Elle offre le plus complet exemple que j'aie jamais vu d'un être grandissant à la lumière et à la chaleur d'une parfaite liberté d'amour; elle m'a laissée très peu disposée à tolérer l'autorité en matière d'éducation comme en toute autre matière.

On m'a souvent fait une question qui indique la

différence qui existe entre l'Angleterre et l'Amérique, relativement aux relations intérieures de la famille : on me demandait s'il était possible que la famille des Bennet agît comme on la représente dans *Orgueil et Préjugé;* si une mère déraisonnable, qui a des filles grandes et formées, pourrait gâter deux filles plus jeunes sans que les autres intervinssent. Il est certain qu'en Amérique les esprits supérieurs de la famille prendraient la direction, tandis qu'en Angleterre, bien que les affaires domestiques finissent graduellement par s'arranger, l'idée ne viendrait à personne de mettre en question l'autorité de la mère. La différence la plus remarquable est qu'en Angleterre les parents regardent l'autorité comme un droit, quelque douceur qu'ils puissent mettre dans l'usage qu'ils en font; en Amérique, les parents la désapprouvent sous le point de vue de la raison; et, s'ils agissaient rationnellement, Ils feraient mieux de l'abdiquer. De petits incidents excitaient tout à la fois mon étonnement et mon intérêt, et me révélaient journellement l'état des choses; les moindres circonstances y contribuaient : par exemple, une dame, me parlant un jour du mariage de sa fille aînée, me disait que deux ou trois de ses enfants n'étaient pas présents à la cérémonie. Pourquoi? ils éprouvèrent un tel chagrin de se voir enlever leur sœur, qu'ils ne voulurent se montrer que lorsque leur beau-frère eut quitté la maison avec sa fiancée : quels enfants, en Angleterre, eussent pu concevoir l'idée de s'absenter pour un pareil motif?

Il est amusant d'observer l'instinct de conservation

personnelle que montrent les enfants dans un pays où les bonnes d'enfants sont rares. Dans les commencements, j'étais effrayée de voir de petits enfants jouer sur des ponts en bois tout délabrés, où, à travers de larges trous, on voyait bouillonner l'eau mugissante; de petits garçons grimpant à des arbres supendus sur des rochers, ou s'aventurant dans un canot sur une rivière rapide; mais j'ai reconnu qu'il arrive rarement des accidents aux enfants. Il résulte évidemment, de ces premières habitudes, une dextérité, une intrépidité, une présence d'esprit et une aptitude aux exercices du corps qui leur sont, par la suite, d'une grande utilité.

J'ai vu avec peine, dans quelques villes et surtout à Boston, que les parents semblaient ne pas comprendre combien, dans l'œuvre de l'éducation, la discipline des circonstances l'emporte sur celle de l'enseignement positif. Nul sans doute ne contestera que la meilleure éducation est celle qui exerce tout l'être de l'enfant : toutefois une méthode d'éducation est maintenant à la mode à Boston, qui doit détruire de bonne heure ses victimes et faire un mal irréparable, moralement et physiquement, à celles qui auront été épargnées. Les Bostoniens, ou plutôt cette partie de la société qui prétend constituer la ville, sont plus susceptibles d'enthousiasme que de logique. Quand Spurzheim était à Boston, le cerveau était tout, et ses sages et bienveillantes remontrances sur la négligence ou l'abus des facultés physiques étaient accueillies avec une grande bonne foi et beaucoup de conviction apparente. Très-peu de

temps après, un grand nombre de ses disciples embrassa une doctrine tout opposée, et leur spiritualisme n'eut plus de bornes. Ceux-ci basent leur théorie et leur pratique sur ce principe que tous les êtres humains ont, dans un corps enfant, une intelligence parfaite; d'autres vont encore plus loin et enseignent dogmatiquement, à de pauvres petits êtres qui n'en peuvent mais, que c'est l'esprit qui fait le corps, et que le corps est le résultat des efforts de l'esprit pour se manifester. On pourrait abandonner au ridicule d'aussi pitoyables absurdités sans les conséquences pratiques qui en dérivent : lorsque je quittai Boston, il y avait dans cette ville une école nombreuse dirigée d'après ce principe. Le maître présuppose dans ses petits élèves la possession de toute vérité philosophique et morale; il croit que sa mission consiste à en provoquer le développement, à aider la vie extérieure, à se conformer à la lumière intérieure, et, surtout, à baisser humblement pavillon devant la supériorité des lumières de ces petits prodiges. Rien ne serait plus aisé que de démontrer tout le mal qu'un pareil homme fait à ses élèves, en affaiblissant leur corps, caressant leur imagination, stimulant à l'excès la conscience des uns et endurcissant celle des autres, et par la direction fausse qu'il leur imprime, les induisant de toute manière au mensonge et à l'hypocrisie; mais un système aussi méprisable ne mérite vraiment pas que l'on s'en occupe sérieusement. A coup sûr, s'il pouvait garder assez longtemps les mêmes élèves pour appliquer complétement sur eux sa méthode, ceux d'entre eux qui sur-

vivraient à l'absence des exercices du corps, à la surexcitation du cerveau seraient les premiers à rejeter toutes ces stupidités, en s'apercevant à la fin que leur guide moral a employé leurs premières années à poursuivre des ombres et à mépriser des réalités. Toutefois il n'est pas à craindre que cette expérience complète se fasse jamais; il suffit de quelques semaines pour convaincre les parents raisonnables de la tendance destructive d'un tel système; c'est un caprice qui passera à Boston comme tant d'autres, et bientôt on n'en entendra plus parler.

Cependant le principe fondamental exerce ses ravages dans d'autres directions. Malheureusement il affecte le bien-être des aveugles, et plus encore celui des sourds et muets, que la société a pris sous sa protection bienfaisante. Aussi longtemps qu'un grand nombre des membres les plus distingués de la communauté croiront que l'être intérieur de ces malheureux est dans un état parfait, les moyens de manifestation étant seuls imparfaits; que leur éducation doit être basée sur la supposition qu'ils possèdent une provision complète d'intentions intellectuelles et morales; qu'ils ont sur les autres hommes un avantage dans l'exclusion d'associations fausses et vulgaires : aussi longtemps, dis-je, que cette croyance prévaudra, les élèves n'auront guère à espérer d'autre avantage que la protection et le bien-être qui leur sont assurés dans leurs institutions respectives. Dans la conversation de ceux qui les plaignaient tout haut, je reconnus fréquemment la persuasion intime que les sourds et muets

étaient mieux partagés que ceux qui ont le don de l'ouïe et de la parole : en admirant les compositions allégoriques des élèves, bien peu s'apercevaient que ce n'était guère qu'une réunion d'images absolument dépourvues de la vérité abstraite qu'elles étaient supposées contenir. J'avais déjà vu ailleurs cette erreur déplorable introduite dans l'enseignement des sourds et muets, mais je m'attendais peu à la retrouver encore. Quoi qu'il en soit, dans l'école dont j'ai parlé plus haut, l'erreur fleurit au milieu d'élèves en possession de leurs cinq sens et du don de la parole.

Abstraction faite de ces exemples d'excentricité, les enfants d'Amérique ont l'avantage d'être élevés de bonne heure sous l'influence de la meilleure des disciplines, celle de l'activité et de la confiance en leurs propres forces ; le grand défaut ne vient qu'ultérieurement. L'éducation n'est point appropriée à la vocation des sujets ; tous, quelle que doive être la destination de leur vie, sont élevés à peu près de la même manière jusqu'à l'âge de dix-neuf ans. C'est là une absurdité empruntée à l'ancien monde, mais tout à fait indigne du bon sens du nouveau. Elle sera rectifiée quand la vie des riches aura un but aussi bien arrêté que celle des citoyens qui ont leur chemin à faire. Les jeunes gens qui ont de la fortune et une prédisposition à la science ou à la littérature ne s'y livrent pas, parce qu'il « n'existe encore aucune classe scientifique ou littéraire à laquelle ils puissent se réunir. » Où est pour eux la nécessité de se joindre à une telle classe? Et en admettant cette nécessité, comment cette classe

pourra-t-elle jamais exister si personne ne commence à en former les éléments ? Toutefois la chose se fera à mesure que la puissance intellectuelle se dégagera des liens qui l'enchaînent encore. La passion pour la vérité, le désir de la science finissent toujours, à la longue, par briser l'obstacle que le conventionalisme leur oppose. Un génie s'élèvera tantôt ici, tantôt là, qui placera la société en dehors de ses règles et de ses précédents. Quand l'Amérique possédera aujourd'hui un philosophe, demain un poëte qui, semblable au véritable artiste de Schiller, « lèvera les yeux sur sa dignité et sa mission, au lieu de les abaisser vers son bonheur et ses besoins, » la société élargira sa discipline et deviendra une grande école préparatoire à la jouissance de tout ce que la main de l'homme trouve à faire, son intelligence à explorer, ou son imagination à révéler.

CHAPITRE IV.

LE MALHEUR.

L'un des sentiments universels que le christianisme a profondément enracinés dans le cœur humain est celui de l'*égalité naturelle des hommes*.... Nous lui devons un spectacle que je crois particulier à l'époque chrétienne, celui d'une classe venant en aide à une autre, des heureux travaillant en faveur des malheureux, de l'homme libre revendiquant les droits de l'opprimé. Parmi tous les nobles exemples d'affection désintéressée et de patriotisme que nous présente l'histoire ancienne, je ne me rappelle rien qui approche de cette *compassion en gros*, de cette action générale d'une classe de la société sur une autre, de ce système d'*agitation bienfaisante* en faveur de la faiblesse et de la souffrance oubliées, qui caractérisent l'histoire des temps modernes.

(*Recherches religieuses et rationnelles.*)

Un philanthrope me disait un jour : « quoi qu'on puisse dire des Américains, il est certain que, dans le traitement des classes les moins heureuses de la société, ils sont arrivés à des principes de justice et d'humanité qui peuvent nous servir de leçon utile ; vous devriez aller voir cela par vous-même. » Je le fis. Ainsi me vint la première idée de mon voyage en Amérique ; les résultats de mes investigations n'ont pas

été réservés pour ce court chapitre, ils sont disséminés dans tout mon ouvrage. Les principes démocratiques fondamentaux qui servent de base à l'organisation de la société américaine sont les « principes de justice et d'humanité, » par lesquels le coupable, l'ignorant, l'indigent et l'infirme sont sauvés et bénis. La charité d'une société démocratique est un spectacle qui réjouit le cœur; car on est assuré que, tandis que la charité relève une centaine d'individus dans une direction, nulle oppression générale n'en abaisse un million dans une autre. Pour de certains hommes, il n'existe de malheur que ce qu'ils en voient; si la société n'est pas encore parvenue au point où devront arriver un jour toutes les sociétés, c'est-à-dire, à comprendre que le crime est une infirmité, et à prévenir le châtiment, l'ignorance et le besoin, les Américains sont plus heureux que d'autres peuples en ce sens qu'ils ont beaucoup moins de malheurs créés que les autres sociétés, et qu'ils emploient des méthodes plus sages pour en alléger successivement le poids. Dans un pays où l'égalité sociale est le grand principe universel, et où, par conséquent, la règle fondamentale est applicable à tous les rapports de l'homme à l'homme, la négligence du malheur est presque autant hors de question que l'oppression qui en est, en grande partie, la source.

Dans le traitement des coupables, l'Amérique marche en avant du reste du monde. J'ai reçu les confidences d'un grand nombre de prisonniers dans le pénitencier de Philadelphie, où l'on a adopté pour principe

de châtiment l'isolement absolu. Chacun de ces prisonniers, ignorant qu'il en existât d'autres, me disait qu'il était reconnaissant, envers ceux à qui sa garde était confiée, de ce qu'ils le traitaient *avec respect*. Je fus frappée de voir que c'était là l'expression dont tous se servaient. Quelques-uns faisaient ressortir devant moi le contraste entre ce mode de punition et l'emprisonnement dans les anciennes geôles sur le modèle de celles de l'Europe, où les criminels sont confondus indistinctement, et sont loin d'être traités en hommes et en citoyens. D'autres disaient que, bien qu'ils fussent coupables et que leur détention fût juste, nul autre châtiment additionnel ne devait leur être infligé, et que le pire des châtiments c'était de ne pas être traité avec le respect dû à l'homme. Dans une société où les criminels sentent et parlent ainsi, le respect des droits de l'homme doit se manifester dans l'infliction du châtiment comme dans tout le reste.

Sans doute il reste encore beaucoup à faire; mais, dans une société où la condamnation à des souffrances humaines, comme la peine de l'emprisonnement, est encore pratiquée, la prison solitaire est presque une œuvre d'humanité. Des méthodes plus douces et plus justes pour le traitement des infirmités morales seront employées quand les hommes auront appris à en prévenir la plus grande partie possible. En attendant, j'ai la conviction que c'est le meilleur mode de châtiment qui ait jamais été essayé, quoique plusieurs prisonniers se soient plaints d'une solitude dont l'ennui n'est charmé que par leur travail et les visites fortuites des

surveillants officiels; toutefois ils préfèrent cette solitude à la communauté de la prison. Les motifs de cette préférence sont, d'abord la possibilité qu'ils ont de conserver le respect d'eux-mêmes; ensuite, l'avenir qui les attend dans la société à l'époque de leur libération. Ils quittent la prison, emportant le produit de leur travail additionnel, et sans craindre de tomber dans les piéges d'anciens compagnons de crimes ou poursuivis d'emploi en emploi par ceux qui ont intérêt à les priver des moyens de reconquérir l'estime publique. Jusqu'à présent, rien ne prouve que l'emprisonnement solitaire, *avec travail,* soit plus funeste à la santé que toute autre condition accompagnée d'anxiétés intellectuelles. Les prisonniers de Philadelphie m'ont paru mieux portants que ceux d'Auburn ou de toute autre prison que j'aie visitée.

Il existe encore une lacune dans l'administration religieuse de ces prisons. Il suffira, je pense, de faire connaître ce fait pour qu'il y soit porté remède. Parmi les ecclésiastiques de toutes les communions qui sont à Philadelphie, il en est assurément un grand nombre qui offriraient volontiers leurs services s'ils savaient combien ils sont nécessaires. Je ne sais point d'acte de charité plus utile que de visiter le prisonnier dans sa solitude. Toutefois, je ne pense pas qu'il soit désirable que les visites aux prisonniers n'aient que la religion pour objet, sans aucun autre but d'instruction et de commisération. Le grand objet qu'il faut se proposer est d'occuper l'esprit du prisonnier des choses qui l'intéressent le plus, de nourrir ses sympathies et ses

affections humaines, et, surtout, de donner à son esprit l'activité et le contentement. Sa situation est telle, il est si exclusivement réduit à ses propres ressources, qu'on pourrait craindre qu'il n'acceptât la religion comme un soulagement temporaire, ne la séparât en idée de la vie active, et ne recherchât que ce qu'elle a de plus exalté; en sorte que, lorsqu'il rentrera dans le monde, il la rejettera comme une chose utile dans son existence de prisonnier, mais qui ne lui est plus nécessaire. Si, ayant ceci en vue, un petit nombre d'hommes et de femmes estimables de Philadelphie allaient, de temps à autre, passer une heure avec un prisonnier, se conformant avec scrupule au règlement, n'apprenant au prisonnier aucune nouvelle, mais causant amicalement avec lui de ses affaires, de son travail, de sa famille, de ce qu'il se propose de faire en sortant de prison, des livres qu'il lit, etc.; s'ils lui portaient des livres utiles et amusants, et, dans le cas où ce seraient des livres religieux, ceux-là seulement qui ont un caractère modéré et consolant (et ceux-là ne sont pas faciles à trouver), ces visiteurs affectueux ne sauraient manquer de rétablir, plus ou moins complétement, la santé morale des objets de leur bienveillance. Il faut l'avoir essayé pour se figurer avec quelle facilité des hommes placés dans cette situation sont influencés en l'absence de tout ce qui est pernicieux et dans la dépendance absolue où ils sont de la sympathie de ceux qui leur témoignent de l'affection. Si une attention vigilante s'unissait à la prudence et à la bonté, je crois qu'après une déten-

tion de cinq ans, il arriverait rarement que le prisonnier rentrât dans la société sans être capable d'y remplir ses devoirs. On doit se rappeler que les criminels des États-Unis sont rarement de ces créatures dépravées, abruties, qui remplissent les prisons de l'ancien monde. Même dans l'ancien monde, je ne doute pas que quiconque a visité les prisons, après un premier entretien particulier avec un criminel, n'ait été surpris de le trouver si humain ; mais, en Amérique, les criminels sont encore plus semblables aux autres hommes. Je leur dis que le motif de ma visite était de m'enquérir des causes du crime dans un pays où il y a une absence presque totale de ce besoin qui occasionne, en Angleterre, le plus grand nombre des délits sociaux. Tous finirent par me raconter tout au long leur histoire, et je vis que toujours quelque malheur domestique avait empoisonné leur vie : la dureté d'une belle-mère, l'infidélité d'une épouse, la coquetterie d'une maîtresse, l'intempérance d'un fils ou d'un père, voilà les douleurs domestiques qui leur avaient fait quitter leurs foyers pour aller boire; la boisson avait amené le meurtre ou produit quelques besoins vicieux auxquels il avait fallu fournir par le vol. Ces histoires, variées à l'infini dans leurs détails, amènent toutes pour conclusion à la même moralité.

Je n'aime pas le principe sur lequel on a établi la prison d'Auburn, et j'ai la certitude qu'il n'en résultera jamais que bien peu de réformation effective. C'est un grand inconvénient pour les prisonniers que d'être exposés à se voir partout signalés après leur

libération ; mais il en est d'autres tout aussi sérieux dans l'intérieur de la prison. Le système d'espionnage est intolérable, sous quelque point de vue qu'on le considère. C'est la plus grave des insultes, et, s'il est une circonstance où l'insulte doit être évitée, c'est lorsqu'il s'agit de réformation. Le grand point à obtenir, c'est la régénération du criminel ; cette régénération exige qu'il ait ce respect de lui-même, que l'homme vertueux serait exposé à perdre sous le regard de l'espionnage ; mais l'homme moralement infirme ne saurait jamais l'acquérir ainsi. Des dispositions doivent être prises pour rendre son évasion impossible et obtenir que sa conduite soit extérieurement inoffensive ; ces points obtenus, le prisonnier doit être laissé à lui-même. Quelle est l'utilité de l'espionnage, de ces ouvertures pratiquées pour voir sans être vu, de ces chaussures à l'aide desquelles on amortit le bruit des pas? On veut s'assurer qu'il ne parle pas, et s'il parle, lui faire expier ce délit par le fouet ! Parler est un acte innocent; et, pour des hommes séparés du monde et de leur famille, et de tout ce qui les a intéressés jusqu'à ce jour, c'est une chose indispensable. Il faut que les prisonniers parlent et ils le feront en dépit des espions, du gouverneur et du fouet. Ils apprennent à murmurer intelligiblement entre leurs dents, sans remuer les lèvres, et, pour cela, ils profitent du premier moment où le surveillant a tourné le dos. Je m'étonne qu'on attende une réforme complète de la part d'hommes coupables des crimes les plus graves, et à qui on présente la

défense de parler comme le caractère distinctif de leur existence pendant une durée de cinq, sept ou dix ans : l'importance qu'ils y attachent en fait la circonstance principale de leur vie. Comment! l'être malade peut être rappelé à la santé; comment! la conscience abattue peut être relevée, pendant qu'un acte innocent et nécessaire est érigé en délit? Je laisse cette question à décider à ceux qui sont plus versés que moi dans les appréciations morales; mais je crois que, sous une telle discipline, une réformation radicale est impossible, si ce n'est dans un petit nombre de cas.

La volonté de la majorité n'a pas encore réussi à obtenir l'application convenable de principes excellents, dans deux cas relatifs au traitement du criminel; en attendant, il en résulte des maux graves. Il est très-difficile, dans quelques parties des États-Unis, et relativement à certains délits spéciaux, de faire exécuter les lois contre les coupables. Dans la partie du territoire où l'opinion sanctionne les conflits personnels, les délits contre la personne demeurent trop souvent impunis; ailleurs l'émeute passe inaperçue; et, dans quelques localités, les crimes les plus abominables sont à peu près sûrs de rester impunis. L'impunité des émeutes provient de la confiance de la société, dans la moralité de l'universalité des citoyens; confiance fort honorable en elle-même, mais récemment reconnue insuffisante dans une crise aussi grave que celle de la question de l'abolition. Il est honorable au peuple d'être resté pur et vertueux sous l'autorité des principes, pendant ce long sommeil des lois

qui rend maintenant difficile leur mise en vigueur; mais aujourd'hui qu'est venu le conflit des classes et des opinions, le temps est aussi venu où la loi doit être vigilante et inexorable. La fréquente impunité des crimes les plus graves provient de la répugnance croissante de l'opinion pour la peine de mort. On ne saurait douter que bientôt cette peine ne soit abolie dans les États du nord, et, si cela doit être, le plus tôt sera le mieux; car c'est un mal effrayant que l'impunité actuelle.

En passant avec une de mes amies devant la municipalité d'une ville du nord, je demandai ce que signifiait la foule assemblée aux portes et se pressant jusque sur les croisées de l'édifice. Mon amie me dit qu'on interrogeait un jeune homme accusé d'un meurtre de la nature la plus grave, qu'on m'avait rapporté la veille. Je remarquai que sa culpabilité ne semblait douteuse à personne. Elle me répondit qu'il y avait, à cet égard évidence complète, mais que le coupable serait acquitté : l'interrogatoire et le jugement n'étaient que pour la forme, et le dénouement était prévu d'avance. Le peuple ne voulait plus voir pendre, et jusqu'au moment où la loi serait modifiée de manière à permettre l'application d'une autre peine, il serait impossible d'obtenir aucune condamnation pour crime capital. Je demandai quel moyen serait employé pour tirer d'affaire ce jeune homme, si les preuves qui s'élevaient contre lui étaient aussi évidentes qu'on le disait. On me répondit qu'on trouverait quelqu'un qui déposerait en faveur d'un alibi :

le jeune homme serait à tout jamais déshonoré, et il est probable qu'il partirait pour l'ouest le lendemain de son acquittement. Je suivis la marche de cette affaire, dont les débats durèrent longtemps. On ne pouvait douter qu'on eût supprimé une grande partie des dépositions à sa charge. Un alibi fut établi sur le témoignage d'un marchand : le jeune homme fut acquitté, et, le lendemain matin, il était en route pour l'ouest.

Sous prétexte que le châtiment doit être réformatoire, le pardon des criminels a été poussé trop loin et souvent sans que la réformation du sujet ait été suffisamment prouvée. Ce résultat est on ne peut plus funeste. Une condamnation à vie veut dire généralement une détention pour un temps plus court que si un terme de dix ou seulement de sept ans avait été spécifié. Tous les prisonniers avec qui je me suis entretenue attendaient impatiemment leur grâce. J'ai discuté la question avec ceux qui étaient emprisonnés pour cinq ans, et à qui je savais qu'il ne serait point accordé de pardon; je vis que la conviction où ils étaient que tous les autres prisonniers avaient la même perspective qu'eux faisait dans leur esprit une impression profonde. Au milieu de leur douloureux désappointement, il me fut facile de leur faire entendre raison; mais je déplorai vivement que ce fût en prison, et non au sein de la société, que cette conviction leur était donnée.

Quand l'abolition de la peine de mort aura lieu, il sera essentiel, à la sécurité de la vertu et de la société, qu'il soit bien entendu que, sauf des cas extrêmement

rares et déterminés d'avance, le droit de grâce devra cesser, et que la certitude du châtiment sera proportionnée à sa justice.

Aux yeux d'un étranger, le paupérisme n'existe pas aux États-Unis; pour les résidents, c'est une occasion d'exercer leur charité toujours empressée. Il est limité aux ports de mer, aux émigrants qui reviennent dans leur pays, aux familles d'hommes intempérants ou réduits à une complète incapacité de travail, ou aux femmes sans famille et sans appui. La somme totale est loin d'être égale à la charité de la société, et il faut espérer que, du moins en ce qui concerne les pauvres valides, le fléau d'une charité légale sera épargné à un pays où ce remède ne saurait de longtemps devenir nécessaire. C'est avec douleur que j'ai vu, près de Philadelphie, le magnifique asile des pauvres destiné à pourvoir magnifiquement aux besoins de douze cents personnes, surtout lorsqu'on m'en eut expliqué les divers statuts, en vertu desquels les habitants de cet asile jouissent de beaucoup plus de bien-être que l'ouvrier ne peut s'en procurer chez lui, à force de travail et d'économie. Il y a dans Philadelphie un si grand nombre de personnes qui voient ce qu'il y a de mauvais dans ce principe, et qui blâment cette institution, qu'il est à espérer que l'établissement sera surveillé de près, et que son enceinte sera tenue le moins peuplée possible. A Boston, on a mieux compris et mieux appliqué les principes de la charité. Là un grand nombre d'ecclésiastiques, entre autres, le père Taylor, l'ami du matelot, instruits par le douloureux exemple de

l'Angleterre, sauront, sans nul doute, épargner à leur ville le fléau d'un paupérisme avilissant dans une classe quelconque de ses habitants. Je ne connais aucune ville considérable où il y ait autant de secours mutuels, où l'on s'occupe avec plus de dévouement du bien-être de toutes les classes; j'en conçois l'espoir qu'il en résultera pour le monde la leçon la plus instructive qui ait encore été offerte sur les devoirs du riche envers le pauvre. Si les agents de la bienfaisance du riche veillent avec soin à éviter ces empiètements intellectuels et cette intervention morale, qui ont trop souvent rendu la charité inefficace; s'ils continuent à déployer le dévouement du philanthrope, dégagé de l'inquisition impérieuse du prêtre, ils mériteront la reconnaissance de la société entière et l'attachement de ceux auxquels ils se dévouent.

A Boston, on a adopté un plan excellent pour empêcher la fraude de la part des pauvres, et pour que les agents de la charité publique puissent s'éclairer mutuellement. Chaque semaine, il se tient une réunion des délégués de toutes les sociétés occupées du soulagement des pauvres. Là, les délégués comparent les listes des individus soulagés, de manière à s'assurer que nul ne reçoit frauduleusement des secours de plusieurs sociétés. Ils discutent et examinent les cas douteux, accordent des distributions additionnelles dans certains cas graves, et enfin s'assurent tous les avantages de la coopération. Peut-être n'y a-t-il en Angleterre aucune ville, à l'exception de Londres, qui soit trop étendue pour comporter une

organisation semblable, et où son adoption serait un acte de grande sagesse.

Dans le sud, je ne pouvais entendre sérieusement vanter le peu d'importance du paupérisme. De même que la peste écarte toutes les maladies moins graves, de même l'esclavage obvie au paupérisme. Dans une société divisée en deux classes, dont l'une ne se compose que de capitalistes, et dont l'autre constitue une propriété, le paupérisme n'est possible que par suite du vice ou de l'incapacité accidentelle d'individus appartenant à la première classe ; mais je songeais avec inquiétude au sort des esclaves invalides. Sans doute les maîtres sont tenus de prendre soin de leurs esclaves pendant toute leur vie ; sans doute un grand nombre de maîtres veillent au bien-être de leurs nègres avec d'autant plus de soin, que la destinée de ces pauvres créatures est placée entièrement à leur merci ; mais il est peu d'hommes capables d'exercer convenablement un pouvoir absolu ; et, s'il en est beaucoup qui abusent de leur autorité sur des esclaves valides, on frémit à penser quel doit être le sort de ceux qui sont pour eux un fardeau. J'ai remarqué un petit nombre d'esclaves idiots ; ceux que j'ai vus étaient traités avec indulgence et douceur. Ce sont les seuls exemples d'infirmités naturelles dont j'aie été témoin parmi les nègres, et l'absence des autres m'a singulièrement frappée. A Colombie, Caroline du sud, un médecin, plein d'humanité, me fit voir l'hospice des aliénés qu'on peut considérer comme son ouvrage, tant il a mis d'activité à obtenir

de la législature les allocations nécessaires ; il a organisé, avec humanité et sagesse, le plan de cet établissement. Pendant que, du sommet de l'édifice, j'examinais les malades dans leur préau, j'observai qu'il n'y avait parmi eux aucun individu de couleur. Lui ayant demandé si les nègres n'étaient pas, autant que les blancs, sujets à l'aliénation mentale, il me dit qu'il le croyait, mais que, à sa connaissance, on n'avait pris aucune mesure pour s'assurer du fait. A en juger par la violence de leurs passions, on ne saurait douter, en effet, que la folie existe parmi eux. Où a-t-on vu ces nègres aliénés? Aucune des personnes présentes n'en avait jamais vu. Il s'écoula quelque temps avant que je pusse obtenir une réponse satisfaisante à cette question; mais mon ami le médecin me dit, à la fin, qu'il ne doutait pas que ces aliénés ne fussent tenus enchaînés dans des hangars, pour les empêcher de se faire du mal. Nul membre de la société n'est chargé de constater les cas de maladie et de souffrance parmi les esclaves qui ne peuvent eux-mêmes faire connaître leur état; ils sont totalement à la merci de leurs maîtres. Le médecin me dit que, maintenant qu'il avait réalisé son projet d'un hospice d'aliénés pour les blancs, son intention était de s'occuper, avec une égale persévérance, à en obtenir un pour les noirs. Probablement il ne rencontrera pas de grands obstacles dans cette tâche; car l'intérêt des maîtres, aussi bien que leur humanité, est intéressé à ce qu'il soit établi, par l'État, un asile destiné à recevoir leurs nègres inutiles ou nuisibles.

Les hospices d'aliénés des États-Unis font honneur au pays, si j'en juge par ceux que j'ai vus. L'hospice de Pensylvanie, à Philadelphie, devrait être transporté dans un local plus éclairé et plus gai, le travail fourni plus abondamment aux aliénés, et il faudrait les encourager d'avantage à s'y livrer. J'ai été moins satisfaite de leur condition que de celle des autres aliénés que j'ai eu occasion de voir. L'institution de Worcester, Massachusetts, est admirablement dirigée par le docteur Wodward. J'en dirai autant de celle de Charleston, près de Boston, placée sous la direction du docteur Lee, jeune médecin, mort depuis, pleuré par ses malades reconnaissants, et par tous ceux qui avaient à cœur leur bien-être. L'établissement de Bloomingdale, près New-York, doit être également cité pour son excellence. Le seul défaut que j'y trouve, c'est l'absence d'un travail suffisant : ce défaut est commun à la plupart des hospices d'aliénés, et il ne dépend pas de ceux qui les dirigent qu'il en soit autrement. On met à la disposition des aliénés une grande variété d'amusements, et on les encourage dans toutes les petites occupations qu'ils se créent; mais l'absence d'un travail important et régulier ne se fait pas moins sentir. Il faut espérer que, dans l'établissement d'institutions semblables, l'une des premières considérations sera de disposer en leur faveur d'une quantité suffisante de terrain. Une bonté vigilante et ingénieuse peut beaucoup pour alléger le malheur des aliénés; mais, si c'est leur guérison qu'on se propose, les personnes compétentes conviennent toutes qu'un travail régulier,

ayant un but raisonnable, est d'une indispensable nécessité.

L'hospice des Aveugles, à Philadelphie, était une institution naissante quand je la vis ; mais j'en fus plus satisfaite que d'aucun de ceux que j'avais vus, sans excepter celui de Boston, qui est plus considérable et dont la direction fait honneur à ceux qui en sont chargés. Ce qui me détermine à donner la préférence à celui de Philadelphie, c'est que les élèves y sont plus occupés et plus gais que ceux de Boston. La gaieté des pensionnaires est la meilleure preuve de la bonté d'une institution pour les aveugles. En général, le défaut de ces sortes d'établissements, c'est que la gaieté n'y est pas assez entretenue, et que la religion l'est trop exclusivement. Le travail de l'imprimerie, pour les aveugles, a obtenu un succès prodigieux dans les institutions américaines. Je voudrais le voir employé à mettre à la portée des aveugles les ouvrages les plus amusants qu'on pourrait trouver; je voudrais que des personnes bienfaisantes se fissent un devoir d'aller, en temps à autre, dérider le front des élèves en leur lisant des livres plaisants et en leur contant d'amusantes histoires; les aveugles-nés ont surtout besoin qu'on écarte d'eux la tristesse, qu'on les arrache à leurs abstractions et qu'on exerce leur intelligence sur la plus grande variété possible d'objets et d'événements familiers. Il ne faut jamais leur faire entendre des paroles de condoléance ; leurs amis doivent renfermer leur douleur sympathique en eux-mêmes et leur expliquer gaiement et complétement les allusions

aux objets visuels qui se rencontrent dans toute lecture et toute conversation. Je souffre à entendre les hymnes et autres compositions qu'on met dans la bouche des élèves aveugles, toutes pleines de lamentations et de résignations sur ce qu'ils ne voient pas les étoiles et la face de la nature. Cette douleur convient à ceux qui s'apitoient sur leur sort, ou à ceux qui ont perdu la vue, non à ceux qui ne l'ont jamais possédée. Dans leur bouche, ce n'est qu'un charlatanisme menteur. Quand un capitaine au long cours raconte à ses enfants la magnificence des paysages de l'Orient qu'ils ne verront jamais, leur apprend-il à gémir et à tâcher de se soumettre patiemment à la destinée de rester chez eux? ne leur fait-il pas plutôt prendre plaisir à écouter gaiement et à retenir ce qu'il leur raconte? La face de la nature est une terre étrangère pour les aveugles-nés. Qu'on leur apprenne tout ce qui peut arriver à leur intelligence, et de la manière la plus gaie qu'on pourra. C'est dans l'hospice de Philadelphie que j'ai vu approcher le plus de la réalisation de ce principe dans l'enseignement des aveugles. C'était un spectacle à égayer un misanthrope que celui d'un petit Allemand, ramassé dans les rues, triste, négligé et abattu; mais, quelques mois après, debout, au milieu d'un groupe de musiciens, jouant du violon et frappant du pied de toute sa force pour marquer la mesure, et prêt à obéir à la moindre instigation à rire. Il faut féliciter le directeur, M. Friedlander, de tout ce qu'il a déjà fait.

Il est bon de remarquer ici que, tandis que quelques-

uns de penseurs d'Amérique, comme beaucoup d'individus de la même classe en Angleterre, déplorent l'état peu avancé de la philosophie dans l'étude et les notions des connaissances utiles, les étudiants adoptent alternativement les systèmes de Kant, de Fichte, de Spurzheim, de l'école écossaise, ravalant ou exaltant Locke, demandant ce que c'était qu'Hartley, ou se composant un arc-en-ciel de transcendentalisme, devant comprendre tout ce qui est à la portée de la vision humaine, mais exposés à s'évanouir en vapeurs sombres au premier souffle de la réalité ; les étudiants s'effrayent ainsi de fonder un système de philosophie mentale sur toute autre base que la méthode expérimentale, tandis qu'ils ont en eux et autour d'eux les matériaux recueillis par l'expérience. Si, comme cela est ordinaire, ils objectent la difficulté d'expérimenter sur eux-mêmes, ils ont la pathologie mentale de leurs écoles d'aveugles et de leurs institutions des sourds et muets. Je sais qu'ils écartent le phénomène de l'insanie comme peu concluant ; mais les mêmes objections ne s'appliquent pas aux deux autres classes. Que les méditations du cabinet soient suivies avec vigueur ; mais si l'on y joignait une étude sérieuse et infatigable du phénomène de l'intelligence d'individus privés d'un sens et surtout de l'usage de la parole, le monde pourrait espérer, dans la science philosophique, un progrès égal à celui que la science médicale doit à la pathologie. Sans doute, on n'oserait se promettre un résultat complet, pas plus que la médecine et l'anatomie ne peuvent découvrir le principe vital ; mais il

pourra du moins nous fournir un guide au milieu de ce chaos d'idées spéculatives dans lequel nous sommes ballottés, tandis que c'est à peine si un petit nombre de penseurs s'accordent sur les matières qu'on appelle de conscience universelle. J'aimerais à voir quelques philosophes s'occuper à découvrir et à enregistrer, pendant un certain nombre d'années, les manifestations de quelques intelligences progressives, dans des individus affligés d'infirmités spéciales. Si des Américains dignes d'entreprendre cette tâche, ayant assez de force pour écarter la théorie et les préjugés et ne constater que ce qui se manifeste réellement à eux, étaient disposés à faire ce que je viens d'indiquer, j'espère qu'ils n'attendront pas qu'il y ait une classe philosophique à laquelle ils puissent se réunir.

On me dit, à Washington, avec un sourire moitié d'ironie, moitié de satisfaction, que « les gens de la Nouvelle-Angleterre font le bien par manie. » J'eus donc soin d'étudier les symptômes de cette méthode de second ou de troisième ordre, de pratiquer la bienfaisance. Il en est résulté pour moi la conviction que les habitants de la Nouvelle-Angleterre et du pays tout entier font le bien de toutes les manières, les uns mieux, les autres plus médiocrement, selon leurs lumières. J'ai vu des dames pieuses qui faisaient des vêtements pour les pauvres, mais qui retiraient l'ouvrage (son seul moyen d'existence) des mains d'une couturière ayant trois enfants, parce que son mari était en prison. Elles me disaient que ce serait encourager le vice que d'avoir le moindre rapport avec les

familles d'individus coupables de délits; et, lorsque je demandais comment des coupables réformés pouvaient mettre leur réformation en pratique, on me répondait que, si je donnais de l'occupation à un individu quelconque ayant été en prison, je mériterais la censure de la société. Il en résulta que la couturière (jeune femme estimable) fut obligée de se retirer chez son père. J'en ai vu d'autres, tant hommes que femmes, qui consacrent leur vie, ou les loisirs que leur laissent des devoirs encore plus pressants, à rechercher les coupables et à leur prodiguer non les menaces, le mépris ou les reproches, mais la sympathie et les secours : tant la lumière varie dans le demi-jour de notre âge; tant l'exemple de Jésus parle éloquemment à quelques-uns, tandis que pour d'autres c'est pour ainsi dire une langue inconnue. Quant à certaines méthodes de charité, rien ne saurait excéder l'intelligence, la perspicacité, la prévoyance et la fermeté qui président à leur direction : relativement à d'autres, je me rappelais la manie dont j'avais entendu parler.

Le nom des sociétés de tempérance me revenait perpétuellement à la pensée. Comment, en effet, le vice de l'intempérance a-t-il pu atteindre à un pareil degré, dans ces pays où il n'a pour excuse ni le besoin, ni les habitudes de convivialité? On a quelquefois essayé de me l'expliquer, mais jamais on n'a pu me satisfaire sur ce point. C'est une question qui mériterait de graves considérations, mais elles ne sauraient trouver place ici Tout ce que je puis dire, c'est que

le vice de l'intempérance était aussi répandu en Amérique que le sont, à Paris ou à Vienne, des excès d'une autre nature. Ceux qui doutaient de l'efficacité du principe d'association pour combattre ce mal moral se laissèrent entraîner en cette occasion, en voyant qu'aucun autre moyen ne se présentait. On ne se laissa point effrayer par les obstacles, on prévit ce qui est arrivé : qu'il y aurait une grande quantité de parjures, de promesses fausses ou inconsidérées, de rechutes, d'excès de boisson secrets et solitaires ; que, si l'on sauvait quelques individus douteux, d'autres ajouteraient l'hypocrisie à leur intempérance, que l'ignorance des bigots ferait naître des schismes qui causeraient à la moralité autant de mal que l'intempérance elle-même ; et qu'enfin, ce qu'il y avait de pire, c'est que cette méthode ouvrirait la porte à de nouveaux périls pour la liberté de conscience. Malgré ces prévisions fondées, bien peu eurent la force de résister au mouvement. A ceux qui refusèrent leur coopération, on adressait le même reproche qu'on adresse maintenant à ceux qui adhèrent au principe des premiers fondateurs.

Quoi qu'il en soit, l'intempérance a prodigieusement diminué, autant peut-être qu'avaient pu l'espérer les premiers auteurs du mouvement. Les boutiques de spiritueux ont été fermées par centaines. Quelques ivrognes ont été réformés, un grand nombre de jeunes gens qui semblaient en danger de devenir un fléau pour la société sont maintenant des citoyens sobres. La question est de savoir si les causes de l'in-

tempérance antérieure ont été découvertes et déracinées. Dans le cas contraire, on a tout lieu de croire que le contrôle de l'opinion sur elle ne sera que temporaire, et que l'amélioration actuelle fera place à un état de choses tout aussi funeste qu'auparavant.

A présent, l'effet de l'exemple diminue de jour en jour. Ceux-là seuls qui n'ont point pris d'engagement exercent, par leur conduite, une influence morale; on sait que tous les autres sont liés. La vertu, enchaînée par un vœu, n'a aucune force spirituelle; les plus raisonnables ont expressément limité leur promesse à s'abstenir des liqueurs distillées; mais ils ont beaucoup de peine à se maintenir contre les attaques des bigots, qui les accusent de ne point en faire assez et qui excommunient quiconque n'imite pas leur exemple; pour eux, ils bannissent même le vin et interdisent, dans les tavernes et les maisons particulières, l'usage de la bière et même du café. La superstition, l'importance donnée à la forme, à l'exclusion de l'esprit, se révélèrent étrangement à cette occasion. Un homme, ayant été amené ivre mort dans un corps de garde, soutint, le lendemain matin, devant le magistrat, qu'il était impossible qu'il fût ivre, alléguant pour motif qu'il était membre d'une société de tempérance. La soumission de la conscience à un contrôle étranger est également une conséquence nécessaire de cet état de choses. Par exemple, une femme était dangereusement malade; on lui prescrivit de l'eau de vie; le mari courut chez son ministre pour obtenir la permission de lui en procurer. Il est vrai que ce sont

là des cas exceptionnels; mais l'effet de ces sortes d'institutions sur les esprits faibles doit être étudié, précisément parce que c'est pour les esprits faibles qu'elles sont créées.

Mais conviction personnelle est que les institutions, excellentes pour des objets positifs, ne sont pas des instruments convenables pour atteindre un but moral; que rien ne prouve encore que le principe de l'empire sur soi-même ait été augmenté et fortifié aux États-Unis par les sociétés de tempérance, tandis qu'il est constant que la déférence déjà trop grande pour l'opinion et la soumission aux empiètements intellectuels ont été beaucoup augmentées; qu'en conséquence, quelque grands que puissent être les résultats visibles de cette institution, on reconnaîtra peut-être un jour qu'ils ont été trop chèrement achetés. J'ai tout lieu de croire que cette opinion est partagée par un grand nombre de personnes aux États-Unis, spécialement par des médecins éclairés, les meilleurs juges en cette matière. Ce qui semble encore confirmer ce fait, c'est que, de jour en jour, il se manifeste une répugnance évidente pour les associations dont le but est moral, et un attachement toujours croissant pour celles qui ont un but positif. A ceux qui vivront alors la majorité fera voir un jour qui a tort et qui a raison.

Quoique cela soit à peine nécessaire, il est bon d'indiquer en quoi diffèrent, relativement à ce principe, les sociétés de tempérance et les sociétés d'abolition. Le lien des sociétés de tempérance est un engagement ou un vœu relatif à la conduite personnelle de celui qui

s'engage. Le lien des abolitionnistes est la reconnaissance d'un principe qui doit être mis en action par des moyens positifs, des cours, des publications, des souscriptions dans un but de bienfaisance. Nul n'est lié dans sa pensée, ses paroles ou ses actes. Quelques sociétés de tempérance n'ont point voulu contraindre à prendre des engagements et ont restreint leurs efforts à répandre des lumières sur la pathologie de l'intempérance, et sur les effets qui en résultent pour la moralité sociale et individuelle. Des associations renfermées dans ces limites non-seulement sont inoffensives, mais elles peuvent même être d'une utilité très-grande.

CHAPITRE V.

LITTÉRATURE.

Un pays sans littérature nationale, ou dont la littérature est trop insignifiante, doit toujours être, pour ses voisins, du moins sous les rapports intellectuels les plus intéressants, un pays inconnu et mal apprécié. Ses villes peuvent figurer sur nos cartes; ses revenus, sa population, ses manufactures, ses relations politiques peuvent être consignés dans les ouvrages de statistique : mais le caractère du peuple n'a ni symbole ni organe; nous ne pouvons les connaître par la parole, mais seulement par la vue et l'observation extérieure de leurs mœurs et de leurs actes. Or, si la vue et la parole réunies, si les récits des voyageurs et la littérature indigène sont inefficaces sous ce rapport, qu'est-ce donc, à plus forte raison, quand on est réduit au premier de ces moyens !

(*Revue d'Édimbourg*, vol. XLVI, p. 309.)

Une nation n'a qu'un moyen pour exprimer son esprit général : c'est sa littérature. Les livres populaires sont les idées du peuple, qu'un individu a revêtues des formes du langage. Pour un peuple qui se gouverne lui-même, un autre moyen existe encore : la législation; elle est, tout aussi bien que la littérature, l'expression de l'esprit général.

Si l'on juge de l'esprit général de l'Amérique par

sa législation, il est d'un ordre très-élevé ; et, en effet, les premiers principes de la morale y sont plus respectés que dans aucune autre combinaison sociale connue jusqu'ici ; mais si on jugeait de la nation américaine par sa littérature, on en pourrait conclure qu'elle n'a pas d'esprit général ; toutefois ces deux contradictions peuvent se concilier. L'esprit d'une nation grandit comme celui d'un individu, et sa croissance suit à peu près la même marche. Il peut y avoir, dans l'une et dans l'autre, un esprit vigoureux et plein d'avenir, infaillible dans la reconnaissance des vrais principes, mais sujet à l'erreur dans leur application; ardent dans son admiration de toute expression fidèle et brillante de l'intelligence, par les autres, mais ne sachant pas encore s'exprimer lui-même. Le jeune philosophe ou le jeune poëte est habituellement métaphysicien, avant de laisser voir ce qu'il sera définitivement. A l'âge où l'on sent vivement, à vingt ans, l'invisible et impalpable monde de la réalité se découvre à lui brillant d'un éclat qui lui fait plus tard jeter presqu'un regard d'envie sur ses jeunes années. Dans ce monde lumineux, autant d'objets spirituels se rélèvent aux yeux de son intelligence que d'objets matériels aux yeux du corps : sur le premier plan, les principes; puis une longue perspective de certitudes transformées imperceptiblement en probabilités, et allant se perdre dans les brouillards du possible, éclairées par le soleil éclatant de la foi. Mais de tout cela, il ne peut d'abord rien exprimer ; il est brûlant de convictions, mais il ne peut les manifester aux

autres qu'en reconnaissant l'expression que d'autres ont créée ; que, s'il essaye de le faire, il est ou inintelligible ou vulgaire.

Tel me paraît être le degré auquel l'esprit de l'Amérique est arrivé. Le caractère de grandeur de la législation du pays est dû à cette heureuse circonstance (conforme aux voies de la Providence, qui a voulu que de grands instruments surgissent quand une grande œuvre doit être enfantée), que des individus accomplis se trouvaient tout prêts à venir en aide au peuple dans l'expression de ses premières convictions. Les premières convictions d'une nation dans de telles circonstances ont pour objets ses droits généraux et fondamentaux, dont la législation doit être l'expression. Cette tâche a été si bien remplie par les Américains, qu'il y a toute raison de croire qu'ils ne s'arrêteront pas en route, car les principes se tiennent tellement, qu'il est impossible d'en saisir un sans en toucher un autre. En conséquence, quoique la philosophie de l'âme n'ait encore rien produit en Amérique, beaucoup de penseurs en recherchent les principes au milieu des éléments accumulés par l'ancien monde ; et, sans que la presse américaine ait encore jeté aucune lumière sur les principes de la politique, d'un bout à l'autre du pays on entend les Américains citer Burke, ne manquant jamais de séparer les inspirations démocratiques de son génie des perversions aristocratiques de son caractère et de son éducation. Quoique l'Amérique n'ait rien créé encore dans la littérature ou les arts, et ne puisse

même distinguer une création d'une combinaison, d'une imitation ou d'un calque, néanmoins la puissance d'admiration qu'elle fait voir en accueillant ce qui est bien inférieur à ses besoins, la vigueur avec laquelle, après de perpétuels mécomptes, elle s'applique aux produits de la presse, pour trouver l'impérissable dans ce qui est tout aussi passager que ce qui a précédé; tout cela prophétise la venue d'un génie créateur. La conviction que l'Amérique doit posséder un artiste éminent est universelle, et une telle conviction est une garantie suffisante de l'événement. Dans chaque romancier, dramaturge, faiseur d'odes ou de sonnets, on a cru voir tour à tour le messie littéraire; mais il n'est pas encore sorti de son obscurité, et il est probable qu'il n'est pas encore prêt à en percer le voile. Comme nous l'avons dit, toute œuvre de génie est un mystère, jusqu'au moment de son apparition. Ce que seront ses principes et son élaboration, il n'est qu'un homme au monde qui puisse le dire, son auteur; mais on peut assurer que cette œuvre ne sera ni une copie plus ou moins exacte de rien de ce qui existe aujourd'hui, ni un simple calque non illuminé et non vivifié par la lumière et le mouvement des principes, dont les formes ne sont que les manifestations extérieures : ce ne sera pas non plus le tableau des relations mutuelles du conventionalisme, quelque délicate qu'en soit la perception, quelque habile qu'en soit l'exposition. Au delà de cette limite, la littérature américaine n'a encore rien produit.

Outre les raisons que j'ai données, il en est une

encore qui ne permet pas sans injustice de prétendre que, dans le cœur et le cerveau de la nation, il n'y a rien de plus que ce qui s'est manifesté jusqu'à ce jour. La nation américaine se compose d'éléments extraits de presque toutes les autres nations civilisées, et, bien que les vérités premières émanées de Dieu et les traits généraux de l'homme soient communs à tous ses habitants, néanmoins il faut que des diversités infinies se fondent dans l'unité, avant qu'un caractère national puisse exister, avant qu'un même esprit national inspire la masse entière de la société. Selon toute probabilité, la première œuvre du génie américain contribuera puissamment à réaliser cette grande fusion; mais l'apparition d'une telle œuvre est sans doute retardée, en proportion des obstacles apportés à la sympathie sociale, par la diversité des influences auxquelles la société obéit. Le prélude du concert a commencé; quelques auditeurs difficiles blâment tous ces bruits discordants; quelques amateurs inexpérimentés prennent pour de la musique, les uns une note prolongée, les autres un coup d'archet brillant; mais l'heure du concert n'a pas sonné, le chef d'orchestre n'a pas encore pris place pour toucher la fibre d'où sortira l'harmonie destinée à retentir aux oreilles du monde.

J'ai vu la maison bâtie par Berkeley, dans Rhode-Island, sur un emplacement choisi tout exprès par lui, afin de passer, dans ses promenades, sur la colline située entre sa demeure et Newport, et de charmer ses regards du magnifique aspect que présente une mer tranquille, la baie et les dunes qu'on découvre simul-

tanément de la crête de la montagne. J'ai vu le groupe de rochers où l'on prétend qu'il médita et composa son *Philosophe Investigateur*. Au premier abord, il est douloureux de visiter cette retraite, et de voir combien le pays est vide encore de la philosophie tant aimée de celui qui l'habita. Mais, plus l'examine le peuple et moins il lit ses livres, plus l'étranger sent croître son espoir. Déjà plusieurs auteurs font porter leurs observations sur l'homme intérieur; les uns dogmatisent, d'autres attendent une révélation, tous semblent oublier l'existence de la méthode expérimentale; néanmoins on est en quête de la philosophie de l'âme. Qui le croirait? dans l'Université d'Harward, la chaire de philosophie est vacante depuis huit ans. Autrefois on endoctrinait les étudiants avec un certain nombre de chapitres de Locke ; aujourd'hui nul n'a le courage de s'acquitter ainsi de sa tâche, et la voie ne paraît pas encore suffisamment libre à ceux qui seraient tentés d'ouvrir le champ de cette philosophie et de laisser les étudiants y glaner au gré de leur intelligence. Ces obstacles n'existent pas hors de l'enceinte de l'université, et beaucoup de jeunes esprits sont à l'œuvre sans suivre aucun guide inutile ou trompeur. Si les cours professés à de jeunes demoiselles, à qui on donne assidûment des notions fausses, tirées de Reid et de Stewart; si les panégyriques du docteur Brown, hasardés sans la moindre compréhension de la nature et de l'étendue de sa pensée, sont faits pour désespérer l'observateur; il s'étonne de voir une coterie discuter les principes définitifs perçus par

la raison, sans trouver en soi-même une preuve suffisante de l'existence de cette raison, et a la conviction que, si elle existait universellement, ces principes définitifs n'admettraient aucun doute; toutefois il se console en voyant l'empressement à étudier les idées philosophiques des autres, et en découvrant les traces d'une certaine originalité apportée à des recherches spéculatives. Il existe un petit ouvrage écrit par un Swedenborgien, intitulé : « *la Croissance de l'âme*, que je considère comme une œuvre fort originale. Son originalité, la beauté de quelques-unes de ses images, et plus encore son exposition de certains rapports, en font un livre réellement intéressant, bien qu'il ne commande pas l'admiration qui naît à la lecture de certaines œuvres philosophiques. Le genre humain peut douter encore, pendant des siècles, que la terre soit ronde et se meuve dans l'espace; mais, lorsque c'est à la conscience intime que l'on s'adresse, comme dans la philosophie de l'âme, un ouvrage qui ne commande pas l'assentiment à ses propositions fondamentales manque son but, quels que soient son mérite et ses qualités.

Les meilleures productions de la littérature américaine sont, à mon avis, les Nouvelles et les Esquisses, dans lesquelles les habitudes et les manières de la population des campagnes sont décrites avec exactitude et impartialité, et sans prétendre au pittoresque : telles sont les Nouvelles du juge Hall de Cincinnati; telles sont aussi les Nouvelles de l'auteur de *Swallow Barn*, où l'on remarque toutefois plus de raillerie

que de vérité. Les Nouvelles de miss Sedgwick sont d'un ordre plus élevé, par la beauté morale qu'elles respirent : cette beauté morale est d'une nature plus attrayante que la bonhomie, qui fait le charme des peintures de mœurs de Washington Irwing. Ses Nouvelles ne sont pas sans analogie avec la manière de Washington Irwing, quand elle observe sans malice, quand sa plaisanterie est calme et de bonne compagnie. Les romans de miss Sedgwick sont en même temps empreints d'une grande beauté morale, attribut de tout ce qui sort de sa plume; mais, comme œuvres d'art, ils ont de grands et irréparables défauts. C'est dans les Nouvelles qu'elle excelle; et, dans cette carrière, quiconque a observé ses progrès ne peut assigner la limite où elle s'arrêtera.

Parmi la foule de Nouvelles qui paraissent sans noms d'auteurs, il en est trois qui m'ont frappée, comme excellentes dans leur genre : *Allen Prescott :* c'est l'histoire d'un jeune enfant de la Nouvelle-Angleterre, peint d'après nature, et dans un charmant esprit d'impartialité; la *Ménagère de la Nouvelle-Angleterre :* c'est un tableau très-gai du ménage d'un jeune avocat avec ses premières joies et ses perplexités plaisantes; et, enfin, les *Mémoires d'un chantre de village de la Nouvelle-Angleterre*, esquisse d'un genre plus relevé encore.

Les écrits de Washington Irving ont reçu toute l'approbation qu'ils méritaient. Il a vécu dans une atmosphère de gloire, pendant un grand nombre d'années, dans la douce conviction d'avoir été le

bienfaiteur de la génération actuelle, en servant à combler tant de lacunes dans des existences ennuyées, et en offrant des distractions à d'autres existences pénibles et occupées. Il est probable que ses espérances sont satisfaites, et tout semble annoncer qu'il n'ira pas plus loin. Si l'un de ses ouvrages parvient à la postérité, ce sera son *Christophe Colomb;* ses dernières productions seront les premières oubliées.

Les romans de Cooper ont une vitalité bien chétive : quelques descriptions de lieux, quelques aventures isolées ont sans doute beaucoup de mérite ; mais ce n'est pas la vie humaine qu'il nous présente, ses caractères de femmes n'ont rien de vrai, et dans le choix qu'il fait des chances de l'existence mortelle, il choisit habituellement les moins probables. Il a une vigueur de perception et de conception qui, avec de l'étude et du travail, aurait pu en faire un grand écrivain; tel qu'il est, c'est un beau talent avorté.

Les Américains ont un poëte : Bryant n'a point donné encore la mesure de ce qu'il peut faire et de ce qu'il fera, il faut l'espérer, mais il a déjà produit des choses qui vivront. Ceux de ses poëmes les plus connus et les plus avantageusement cités sont de faciles, douces et fidèles descriptions de la nature, du genre de celles où se complaît son imagination. On a de lui un poëme délicieux, la *Brise du soir;* mais d'autres compositions, telles que *le Passé* et *Thanatopsis*, indiquent un talent plus élevé et d'un autre genre; s'il cultive les dons qu'il a reçus en partage, s'il consacre à la poésie le reste de ses jours, en *levant*

les yeux, comme le véritable artiste, *vers la dignité de sa mission*, sa renommée s'étendra dans l'avenir, comme elle a déjà franchi l'Océan.

Les Américains possèdent aussi un historien de mérite : *l'Histoire des États-Unis*, par M. Bancroft, est à peine commencée encore; mais ce commencement est empreint d'un esprit d'impartialité et de bienveillance, et l'on y reconnaît la fidélité de l'auteur aux principes démocratiques; or, ce sont là deux conditions essentielles dans un historien de la république. Mener cette œuvre à sa fin sera une tâche ardue et difficile; mais, si l'ouvrage réalise les espérances qu'il a fait concevoir, ce sera un important service rendu à la société tout entière.

La littérature périodique des États-Unis est d'un ordre très-inférieur. Je ne connais pas une seule revue où l'on trouve quelque chose qui ressemble à de l'impartialité ou à de la critique éclairée. *La Revue américaine du nord* jouissait autrefois d'une certaine réputation en Angleterre; mais cette réputation a baissé considérablement, en Amérique et à l'étranger, par l'absence de principes plus encore que de talent. Cette Revue semble avoir maintenant pour tout principe de louer tous les livres dont elle parle et de caresser, aussi adroitement que possible, les préjugés populaires. *La Revue trimestrielle américaine*, publiée à Philadelphie, est rédigée avec talent; mais elle est sans intérêt par sa morale surannée et son extrême disette de pensées.

La *Revue du Sud*, publiée à Charleston, interrom-

pue il y a quelque temps, mais reprise, je crois, récemment, est ce qu'il y a de mieux dans la littérature périodique du pays. Sauf les larges déductions rendues nécessaires par les défauts du caractère du sud, cette Revue se maintient au premier rang et sa supériorité est incontestable.

Il m'est arrivé de trouver un joyau de littérature américaine là où je m'attendais le moins à le rencontrer, dans le *Knickerbooker*, revue mensuelle de New-York. Le printemps dernier, une série d'articles commença à paraître dans cette Revue, intitulés : *Lettres écrites de Palmyre* (1). Six de ces lettres avaient déjà paru quand je quittai le pays. Je n'ai pu encore me procurer les autres; mais, si elles répondent aux premières, je ne doute pas qu'elles ne soient bientôt, dans les deux pays, entre les mains de tout le monde.

Ces lettres, que j'ai lues plusieurs fois, sont restées dans ma mémoire comme un fragment de beauté sublime et tendre. Zénobie, Longin et une nombreuse suite de personnages y vivent et se meuvent dans une majesté naturelle; et les beautés de description et de sentiment me paraissent aussi remarquables que la conception hardie des caractères et la peinture de l'époque. Si ce fragment anonyme n'est pas l'œuvre d'un véritable artiste; si l'ouvrage, quand il sera com-

(1) *Lettres écrites de Palmyre, par Lucius M. Pison, à son ami Marcus Curtius, à Rome.* Elles présentent le tableau de l'état de l'Orient sous le règne d'Aurélien, et seront terminées, je pense, par la chute de Palmyre.

(*Note de l'Auteur.*)

plété, n'est pas d'un ordre bien plus élevé que tout ce qu'a produit la presse américaine, ses premiers admirateurs éprouveront encore plus de surprise que de regrets.

On répète continuellement, et avec beaucoup de vérité, des deux côtés de l'Atlantique, que c'est au mauvais état de la législation sur la propriété littéraire que doit être attribuée l'infériorité de la littérature américaine. Il est vrai que l'imperfection de cette législation décourage les auteurs américains, en même temps qu'elle cause un grave préjudice aux écrivains étrangers. Il est vrai que les libraires américains ne rétribueront pas les auteurs indigènes, tant qu'ils pourront s'approprier les œuvres des écrivains Anglais et que le public américain est plus disposé à prêter l'oreille à la voix des Anglais qu'à celle des prophètes de son propre pays ; il est vrai qu'en Amérique, où chacun doit se créer des moyens d'existence, la carrière littéraire manque d'encouragement, en ce sens, qu'à peu d'exceptions près, il est impossible à un auteur de vivre de sa plume ; mais tout cela n'explique pas la non-existence de la littérature en Amérique. La législation actuelle, en vertu de laquelle les œuvres des écrivains anglais sont contrefaites et mutilées, de manière à ne laisser aucune chance aux œuvres indigènes, est si évidemment vicieuse, que tout fait présumer que cet état de choses sera bientôt changé ; mais cet abus ne saurait imposer silence au génie, si le génie éprouve le besoin de se faire entendre. On doit comprendre aujourd'hui qu'aucun pouvoir sur la terre

n'est capable de comprimer la force intellectuelle quand elle est d'une nature grande et forte, d'étouffer la voix d'un génie véritablement inspiré : des libraires contrefacteurs et des lois défectueuses ne sauraient exercer cette puissance. Ce découragement est injuste, pénible, mais il ne peut être fatal. Si un génie indigène, d'un ordre plus élevé qu'aucun génie anglais, avait existé en Amérique dans les dix dernières années: il se serait déjà fait entendre, il se serait frayé un chemin dans les esprits et dans les cœurs de sa nation, en dépit d'une nuée de libraires sordides et d'une législation absurde; il l'aurait fait lors même qu'il lui eût fallu sacrifier son denier pour acheter du papier et vendre son lit pour payer l'imprimeur, expédient auquel il n'est pas croyable que jamais auteur soit réduit sur cette terre de prospérité. L'absence de protection pour la propriété littéraire étrangère est assez funeste sans qu'on la rende encore responsable de la nullité de la littérature indigène. Les causes de cette nullité viennent de plus loin, et leur action continuera encore longtemps après la réforme de la législation.

Pour donner quelque idée du goût littéraire du pays, je vais exposer le degré de popularité dont m'ont paru jouir, en Amérique, les écrivains vivants ou récents de l'Angleterre.

Le nom que j'ai entendu répéter le plus fréquemment est celui de mistriss Hannah More. Elle est beaucoup plus connue dans le pays que Shakspeare ; cela indique les goûts religieux du peuple plutôt que

ses goûts littéraires. Scott est idolâtré ainsi que miss Edgeworth; mais je pense que, de tous les auteurs, celui qu'on lit le plus est M. Bulwer. Je doute qu'il soit possible de passer quelques heures en société sans entendre prononcer son nom. Il n'est pas adoré avec la vénération absolue et implicite que l'on porte à miss Edgeworth; mais ses livres sont dans toutes les maisons, ses sentiments démocratiques dans toutes les bouches, et la moralité de ses œuvres est un sujet constant de discussion dans toutes les classes, depuis les ecclésiastiques les plus graves jusqu'aux écoliers les plus insouciants. Après elle vient mistriss Jameson; elle est fort aimée, et elle le doit à ses *Traits caractéristiques de la femme.* A une distance considérable, on cite mistriss Hemans. C'est à peine si l'on entend parler de Byron. Words-Worth est dans le cœur du peuple, mais il est des noms qu'on prononce plus souvent que le sien, et je ne doute pas que son influence ne soit aussi puissante que l'influence d'aucun de ceux que j'ai mentionnés; moins étendue, cette influence est plus forte; si l'on ne trouve pas ses livres dans tous les magasins, ils gisent sous l'oreiller, sont ouverts sur la table à ouvrage ou sortent de la poche; ils sont couverts de notes et usés. Colleridge fait les délices d'un petit nombre. Il en est de même de Lamb, à qui, toutefois, on porte une affection plus tendre. J'ai rarement entendu prononcer le nom de M. Hallam, mais toujours avec un respect extraordinaire et de la bouche de ceux dont l'approbation a le plus de prix.

Aucun auteur n'exerce une influence aussi digne d'envie que M. Carlyle. Il est remarquable qu'une influence comme la sienne ait été acquise par des articles de revue disséminés dans une longue suite d'années et dans un grand nombre d'ouvrages périodiques. Les Américains ont sa *Vie de Schiller;* mais ce n'est pas à cet ouvrage qu'il doit sa réputation. Ses articles dans la *Revue d'Édimbourg* ont répondu aux besoins de plusieurs des meilleurs esprits de la Nouvelle-Angleterre ; esprits fatigués des déclamations hypocrites de moralité machinale, et cherchant ailleurs un appui plus sûr. L'école qui s'est sur-le-champ formée fait honneur aux élèves et au maître. L'ouvrage remarquable de Carlyle, intitulé *Sartor resartus,* publié par fragments dans le *Magazine de Fraser,* a été réimprimé en Amérique, et exerce une influence proportionnée à l'admiration sincère qu'il a excitée. C'est peut-être la première fois que les Américains ont adopté un ouvrage anglais sans nom d'auteur, dénué de toute recommandation et même complétement négligé en Angleterrre. Ce livre agit sur eux avec une force étonnante. Il a déjà régénéré les prédications de plus d'un membre du clergé, et je crois pouvoir ajouter l'esprit et la conduite de beaucoup de laïques. C'est un bienfait qui a répondu à un pressant besoin, comme le témoignent ceux qui l'ont su apprécier, par la ferveur de leur reconnaissance.

Le meilleur moyen de mettre les Américains à même d'exprimer ce qu'il peut y avoir en eux sera bientôt mis à exécution , du moins, je le pense : il

s'agirait de créer une publication dans laquelle s'établirait une discussion complète et libre de toutes les questions envisagées sous toutes leurs faces, en se renfermant dans une certaine branche d'investigations intellectuelles, la moralité sociale, par exemple. A présent, il est fort difficile d'offrir au public l'ensemble d'un sujet quelconque. Ces difficultés proviennent de la partialité immorale de la plupart des journaux, de la cauteleuse prudence des revues, de la déférence craintive des écrivains pour l'opinion, des obstacles opposés à la libre publication par l'État de la législation sur la propriété littéraire. Une publication, ayant pour objet de présenter avec impartialité tout ce qu'on peut dire sur un sujet quelconque, sous la seule condition de s'abstenir de personnalités à l'égard d'un adversaire, serait, dans les circonstances actuelles, le meilleur remède possible aux inconvénients dont on se plaint, le plus sûr stimulant à la recherche de la vérité, la meilleure éducation dans l'art d'exprimer clairement et librement sa pensée. Une publication semblable, sous la direction d'un homme tel que le docteur Follen, plein d'instruction, de philosophie et de ce religieux amour de la vérité, qui est une garantie d'impartialité, serait un honneur pour le pays et un bon exemple pour des sociétés plus vieilles, du sein desquelles la peur de la liberté de discussion n'a pas encore disparu. Un éditeur, digne d'une pareille œuvre, déclinerait la responsabilité de retrancher une opinion quelconque, rentrant dans le cercle de la matière en discussion. Son rôle se borne-

rait à élaguer les personnalités, à nourrir l'esprit de justice et de charité, et, dans ce but, à fortifier le côté faible lorsqu'il le verrait insuffisamment défendu. On dira que des éditeurs capables de remplir ainsi leurs fonctions sont rares; cela est vrai; mais, à cette objection, le docteur Follen est une réponse vivante.

Je ne pense pas, comme certaines gens, qu'une publication de cette nature soit redoutée et serait repoussée par le public. Au premier abord, elle exciterait quelque surprise et quelque inquiétude : la partialité est tellement le caractère distinctif des journaux américains, qu'il s'écoulerait quelque temps avant qu'on s'accoutumât à l'idée d'une marche logique toute contraire ; mais le public américain n'a donné aucune preuve de sa répugnance à connaître la vérité. Loin de là, je suis convaincue qu'en moins de deux ans, un ouvrage ainsi conçu serait entre les mains de tout ce qui, dans le pays, pense avec loyauté et agit moralement, et que, par son intermédiaire, des voix éloquentes se feraient entendre des points les plus éloignés, s'empressant de profiter de ce moyen de publicité, et prouvant que la disette de la littérature américaine n'est pas le résultat du vide de la pensée ou de l'absence du sentiment. Dans tous les cas, cette tentative servirait à constater si ce sont les moyens d'expression ou la matière à exprimer qui manquent à la littérature en Amérique.

FIN DE LA TROISIÈME PARTIE.

QUATRIÈME PARTIE.

RELIGION.

Der Grunu aller Démocratie : Die hochste Thatsache der Popularitat. NOVALIS.

La religion chrétienne est la racine de toute démocratie, le fait le plus élevé dans les droits de l'homme.

La religion plane au-dessus de tout dans la pensée, dans les désirs et dans les droits de l'homme, en ce sens que la religion, tout en étant d'un intérêt universel, est en même temps, de tous les intérêts humains, celui qui est le plus exclusivement privé dans le ressort de toutes et de chacune des consciences. La religion est, dans son acception la plus large, « la tendresse de la nature humaine à l'infini, » et son principe se manifeste dans la recherche de la perfection dans toutes les directions. C'est dans ce sens le plus large que quelques athées spéculatifs ont été des hommes religieux, dans leurs efforts pour se perfectionner eux-mêmes, bien qu'incapables de perfectionner leur conception de l'infini. Dans un sens moins étendu, la religion est la relation des sentiments les

plus élevés de l'homme vers un être infiniment parfait.

L'idée de la religion ne saurait être restreinte dans des limites plus étroites que celles-là : toute définition qui renferme la religion dans les bornes d'un système qui la rattache à un mode spécial de croyance, qui y mêle un espoir de récompense ou une crainte de châtiment est une définition avilissante et funeste qui ravale la religion à n'être plus que de la superstition.

La religion chrétienne est le plus haut fait dans les droits de l'homme en ce qu'elle comprend, avec tout le reste, le principe de la religion naturelle, à savoir, que la religion est tout à la fois une affaire individuelle et universelle et que chacun y a un droit égal. On y trouve la sanction de tous les justes besoins de l'égalité politique et sociale; car elle fait entendre une voix tantôt douce et tantôt formidable; elle proclame, tantôt aux rayons d'un beau jour, tantôt à la lueur de la foudre, le fait de l'égalité naturelle des hommes. C'est là, en effet, sa doctrine fondamentale, et c'est en ce sens qu'elle est la racine de toute démocratie, le principe de cette maxime qui place, au nombre des droits inaliénables de tous les hommes, la vie, la liberté et la recherche du bonheur. La démocratie américaine est profondément implantée dans le sol de la religion chrétienne ; tout ce qui existe de bon dans la religion naturelle, elle le vivifie, elle l'illumine sans l'altérer.

Comment l'état existant de la religion s'accorde-t-il avec les promesses de sa naissance? Dans un pays qui

se vante d'assurer à chaque homme le droit de rechercher le bonheur à sa guise, quel est l'état de sa liberté dans le plus privé et le plus individuel de tous les intérêts? Jusqu'à quel point tous, hommes et femmes, peuvent-ils vivre libres de toute intervention, se livrer à leurs aspirations vers l'infini, réaliser leurs idées de perfection et harmoniser les fonctions de leur intelligence, aussi infiniment diverses que la configuration de leurs traits.

L'absence de cette diversité est le fait frappant qui se présente d'abord à l'investigateur; s'il n'y avait point de contraintes, point de récompenses ou de punitions sociales, la presque uniformité de professions religieuses qu'on voit aux États-Unis n'existerait pas. Dans une société où les opinions religieuses seraient complétement libres, comme faisant partie des droits inaliénables de l'homme, il y aurait beaucoup d'athées spéculatifs (bien que probablement très-peu d'athées pratiques), beaucoup n'adopteraient les principes de la religion naturelle que par l'intermédiaire du christianisme, et le christianisme lui-même serait adopté dans des modes aussi divers que les esprits sur lesquels il régnerait. Au lieu de cela que voyons-nous? des lois promulguées contre les athées spéculatifs; l'opprobre déversé sur ceux qui embrassent la religion chrétienne autrement que selon les formules et les rites du christianisme; et une oppression plus odieuse encore exercée par ceux qui voient le christianisme d'une manière, sur ceux qui l'envisagent sous un autre point de vue. Un jeune législateur chrétien et

religieux fut, l'année dernière, plaint, blâmé et calomnié à Boston, par des ecclésiastiques, des gens de lois et des professeurs, pour avoir cherché à faire rapporter la loi, en vertu de laquelle le témoignage des athées spéculatifs n'est pas admis en justice. Des quakers, prenant entre eux le nom d'amis, s'excommunient mutuellement ; des prêtres presbytériens prêchent la haine contre les catholiques ; un couvent est brûlé et les religieuses sont bannies de la localité, et des prêtres épiscopaux se font un mérite d'admettre des unitaires à siéger dans des comités d'intérêt public! Comme on doit s'y attendre, au milieu d'une pareille infraction au principe qui garantit à tout homme le droit de rechercher le bonheur à sa guise, il n'y a pas, dans l'action des intelligences et dans les manifestations verbales, cette diversité infinie que réclament la nature et la fidélité aux principes. La vérité est privée de l'irréfragable témoignage qui lui fournirait l'accord né au milieu de cette diversité ; la religion est insultée et scandalisée par des adhésions nominales et des hommages hypocrites. Aux États-Unis, le christianisme est professé de bien des manières; mais il est bien peu d'hommes penseurs ou irréfléchis, studieux ou ignorants, respectueux ou indifférents, sages ou dissipés, désintéressés ou mondains, qui ne professent pas convenablement le christianisme sous une forme ou sous une autre : cela n'est pas conforme à la nature de l'homme ; la société ne réfléchit pas fidèlement l'aspect religieux de l'esprit humain.

On demandera si cela n'est pas également vrai de

l'ancien monde : sans doute, mais la société de l'ancien monde n'a encore appliqué aucun principe démocratique fondamental; la minorité qui gouverne la majorité n'a point encore compris que la religion est le germe de toute démocratie ; elle est si loin d'en être venue là, qu'elle maintient encore une religion de l'État, ordre de choses en vertu duquel certains modes de croyance sont imposés à l'aide de récompenses et de punitions virtuelles. Les Américains se sont, depuis longtemps, placés sur un terrain meilleur : proscrivant toute religion d'État et proclamant la religion libre, il faut les juger par leurs propres principes, et non par l'exemple de sociétés dont ils ont réprouvé les erreurs par l'adoption du principe volontaire.

Cette circonstance, que la foi chrétienne est professée presque universellement en Amérique, et par beaucoup d'individus dont les habitudes intellectuelles et pratiques ne permettent pas de supposer que ce soit la religion de leur intelligence et de leurs affections individuelles, cette circonstance oblige à se demander quelle sorte de christianisme est professée, et comment on arrive à la professer. On ne peut se soustraire à la conviction que la croyance ainsi embrassée par le tyran, le libertin, le mondain, le bigot, le lâche et l'esclave ne soit, en grande partie, une superstition monstrueuse, offrant peu d'obstacles à leurs vices, peu de moyens de rectification à leurs erreurs; véritable contrefaçon de ce divin christianisme qui est la racine de toute démocratie, le fait le plus élevé dans les

droits de l'homme. Si tant d'hommes humbles, purs, désintéressés, libres et braves professent la même croyance, cela prouve seulement que ces hommes pénètrent jusqu'à la religion à travers la superstition, ou qu'à leur insu ils rejettent la superstition avec laquelle leurs esprits n'ont point d'affinité et acceptent les vérités que toute superstition doit contenir afin de pouvoir vivre.

Le seul moyen de distinguer la religion de la superstition, c'est de constater les choses avec lesquelles elles coexistent. « Vous les reconnaîtrez à leurs fruits. »

La communion des presbytériens est très-nombreuse. Selon les minutes de l'assemblée générale pour 1834, le nombre total alors en communion était de 247,964. La Nouvelle-Angleterre en contient très-peu; le sud et l'ouest en ont la plus grande partie. Quelques-uns des plus vertueux abolitionnistes du nord sont presbytériens; et c'est de la bouche et de la plume des presbytériens du sud que viennent quelques-unes des apologies de l'esclavage, manifestant ainsi la plus profonde dépravation de principes et de sentiments. C'est encore là une preuve à ajouter à un million d'autres que la religion naît de la moralité, selon l'expression d'un moraliste pur (1). « On dit habituellement que la moralité dépend de la religion; mais cela s'entend dans le sens vulgaire, selon lequel la conduite extérieure est regardée comme constituant la moralité. Dans le sens plus élevé dans lequel la moralité dénote le sentiment, il est plus

(1) Sir James Mackintosh.

exactement vrai de dire que la religion dépend de la moralité et qu'elle y prend sa source. La vertu n'est pas la conformité des actes extérieurs à une règle; la religion n'est pas la crainte d'un châtiment ou l'espoir d'une récompense; la vertu est l'état d'un esprit juste, prudent, bienveillant, ferme et tempéré; la religion, c'est la totalité des sentiments qu'éprouve un tel esprit pour un être infiniment parfait. » Ceci explique la différence entre la moralité des presbytériens du sud et celle des presbytériens du nord qui prennent en main la défense des esclaves. Parmi les presbytériens, de même que parmi les ecclésiastiques du sud, se trouvent des planteurs, surveillant les travaux de leurs esclaves, faisant, pendant la semaine, des achats et des ventes au marché aux esclaves et prêchant, le dimanche, tout ce qu'ils peuvent trouver de moins contraire à leurs pratiques journalières. J'ai écouté avec attention les prédications du sud, celles de toutes les communions, pour voir quel parti on pouvait, dans une telle région, tirer du christianisme, le fait le plus élevé dans les droits de l'homme. Je trouvai les religionnistes les plus rigides prêchant des récompenses et des châtiments en raison du mode de croyance et de la haine contre les catholiques; je trouvai les plus philosophes d'entre eux prêchant pour ou contre le matérialisme, et faisant des excursions dans le domaine de la phrénologie; j'entendis les plus paisibles et les plus décents prêchant d'innocentes abstractions, les quatre saisons, les attributs de la Divinité, la prospérité et l'adversité, etc. J'ai vu un autre ecclésiastique, qui ne manque jamais de se

retirer dès qu'il est question de l'émancipation des noirs, ou qu'on en vient à flétrir l'esclavage, prêcher contre ceux qui suivent la foule et font le mal, parce que les autres le font. Je n'ai entendu tenir un langage véritablement religieux que par le révérend Joël Parker, prêtre presbytérien de la Nouvelle-Orléans; c'est la seule occasion où j'ai pu recueillir une allusion utile aux grandes vérités de la religion ou aux principes de la morale. Les grands principes relatifs aux trois rapports de l'homme, à Dieu, à ses semblables et à lui-même, en recherchant la perfection, la justice et la charité mutuelle et la liberté chrétienne, n'étaient jamais traités. En même temps le clergé prétendait trouver dans la Bible des sanctions expresses de l'esclavage, et mettait des arguments, à cet effet, dans la bouche d'hommes publics qui, sur toute autre matière, paraissent se souvenir assez peu de l'existence de la Bible. Dans les assemblées publiques, des ecclésiastiques se félicitaient qu'il n'y eût pas un seul journal, au sud du Potomac, qui ne prît parti pour l'esclavage; quelques-uns même établissaient une revue dont le principe fondamental était « que l'homme doit être la propriété de l'homme. » Les membres du clergé, envoyés comme délégués à l'assemblée générale, avaient pour instruction de sortir de la salle s'il était question de l'esclavage, et de proposer l'abolition de la coutume de prier pour les esclaves. A la même époque, l'épouse d'un ecclésiastique voulait me faire admirer les soins bienveillants d'une amie qui avait acheté quatre mille livres pesant de porc pour la nourriture de ses esclaves; et

une autre dame, d'un caractère bon et religieux, me détaillait les peines qu'elle se donnait tous les dimanches matin pour enseigner verbalement à ses esclaves autant de christianisme qu'il leur en fallait. Quand je la pressais de me dire pourquoi on leur donnait du christianisme et on leur refusait l'alphabet, et en vertu de quel droit elle leur interdisait la science que Dieu a destinée à tous comme l'air et la lumière du soleil, la nouveauté de cette idée parut la surprendre : dans tout ce qu'elle avait entendu à l'église, dans tout ce que lui avaient dit les chrétiens au milieu desquels elle avait vécu, rien n'avait éveillé en elle le soupçon qu'elle dépouillait ses frères de leur droit héréditaire. La religion du sud s'accorde rigoureusement avec la moralité du nord; on y trouve beaucoup de qualités douces, miséricordieuses et généreuses; dans la classe opprimée des femmes, on rencontre la patience, l'héroïsme, l'humble résignation; et c'est parmi ces victimes que sont la foi, l'espérance et la charité ! Mais, dans cette région, le christianisme est dépouillé de ses principes radicaux de justice et de liberté, et il faudra le rejeter comme une branche desséchée.

Un ecclésiastique du sud me disait un jour, avec une répugnance et une douleur visibles, que, bien qu'il fût aussi heureusement partagé qu'un ministre pouvait l'être, traité avec affection et générosité par ses ouailles, de manière à montrer qu'on était content de lui, néanmoins il avait un sujet d'affliction. Pendant tout le cours de son ministère, aucun signe ne lui avait fait connaître qu'il eût agi le moins du monde sur leurs

esprits. Tous les dimanches, ils se rendaient à l'église régulièrement et avec décence; ils s'en retournaient tranquillement, et c'était tout; mais il n'avait jamais vu un sermon les affecter plus qu'un autre, et jamais il n'avait eu l'occasion de remarquer parmi eux la moindre émotion religieuse. Un autre, ministre unitaire du sud, déplorait l'apparition de l'ouvrage du docteur Canning. « La cause marchait si bien auparavant! — La cause marchait! » s'écria un autre ministre unitaire du nord. « A quoi sert que le vaisseau marche quand on a jeté à la mer le capitaine et la cargaison? »

Les presbytériens du sud ont lieu de s'apercevoir que les principes de la liberté chrétienne ne sont pas pleinement embrassés par leurs frères du nord, quoique pratiqués par quelques-uns avec un héroïsme désintéressé, en ce qui concerne l'abolition. Ceux qui veulent exclure de la sainte table les propriétaires d'esclaves usurpent une autorité que les principes de leur religion interdisent. La haine contre les catholiques a, dans son caractère religieux, une trop grande ressemblance avec l'oppression des nègres. Ceux qui déplorent le plus la persécution dont les catholiques sont actuellement l'objet aux États-Unis prétendent qu'il existe une ignorance générale à l'égard de la religion catholique, et que d'effroyables calomnies, propagées par quelques hommes pervers, égarent un grand nombre d'individus faibles. Cela est incontestable; mais quelle que soit l'ignorance, il y a, dans la véritable religion chrétienne, quelque chose qui devrait empêcher la

haine et donner un démenti à ces calomnies, en l'absence de toute preuve évidente de leur fausseté. Le véritable christianisme porte en lui une sérénité qui tempère l'imagination, calme les appréhensions mensongères et inspire la conviction que, de même que le cœur répond au cœur, aucune nombreuse réunion d'hommes ne peut jamais s'engager, au nom de Jésus, à devenir tout ce qu'il y a de plus opposé à la sainteté, à la douceur, à la pureté. La question : « Où est ta foi? » pouvait raisonnablement s'adresser au prêtre presbytérien qui avait prêché, à Boston, trois longues accusations contre les catholiques, le dimanche qui précéda l'incendie du couvent de Charleston, ainsi qu'aux parents qui mettent entre les mains de leurs enfants, comme livres religieux, les infâmes libelles qu'on fait circuler dans le pays contre les catholiques. Dans l'ouest, il m'arriva un jour de trouver dans la chambre d'une jeune demoiselle, fille unique d'une famille riche et influente, un de ces livres que l'épithète de dégoûtant peut seule qualifier. Ce livre était auprès de sa Bible et de son livre de prières. Puisque la religion naît de la moralité, ceux qui mettent ce livre entre les mains de cette jeune fille seront responsables, un jour, si sa religion ressemble aussi peu que la leur à ce qui est « pur d'abord, puis pacifique. »

Plusieurs personnes, dans le sud et dans l'ouest, m'affirmèrent très-sérieusement que le pape, de concert avec l'empereur d'Autriche et les Irlandais, se servait des catholiques d'Amérique pour dissoudre l'Union. La propagation vaste et rapide de la foi catholique aux

États-Unis, en éveillant l'attention, avait donné naissance à ce bruit. La vérité est que le pape désire que les catholiques d'Amérique continuent à former une église coloniale, tandis que les catholiques du pays se regardent maintenant comme suffisamment nombreux pour constituer une église catholique américaine. Cette circonstance a donné au prosélytisme un grand stimulant ; c'est ce qui a suscité des craintes et fait naître des persécutions qui n'ont fait que favoriser l'accroissement de la secte. Pendant que les presbytériens prêchent une religion dure, ascétique et persécutrice, les catholiques en dispensent une douce et indulgente, et le prodigieux accroissement de leur nombre est une conséquence nécessaire de cette différence. Le besoin de prêtres est devenu si grand, que le terme de l'éducation cléricale a été abrégé de deux ans. Les observateurs, familiarisés avec les modes dans lesquels les institutions même du caractère le plus positif, le plus défini, s'adaptent aux besoins de l'époque, ne s'inquiètent pas de voir se propager, chez un peuple intelligent comme les Américains, une religion aussi flexible dans ses formes que la religion catholique. Le corps des catholiques est démocratique dans sa politique et se compose des professions les plus indépendantes. Le catholicisme est modifié, en Amérique, par l'esprit du temps, et ceux qui le professent ne sont pas gens à se laisser aveuglément dominer par leurs prêtres. Si on les laisse tranquilles et qu'on les traite conformément au vrai principe républicain, ils pourront nous montrer comment, dans quelque vieille forme

religieuse que ce soit, le vrai peut être séparé du faux, si bien que la vue étant éclaircie, le corps entier sera plein de lumières. S'ils ne peuvent y parvenir, leur forme religieuse dépérira, ou, du moins, restera inoffensive ; car il est assurément trop tard pour revenir aux siècles d'ignorance. En tout cas, les principes démocratiques que tout Américain professe exigent de lui qu'il ne s'ingère dans la religion de personne ; il peut faire, à l'égard de la religion, ce que bon lui semble ; étudier, controverser, adopter, rejeter, parler, écrire ou prêcher, à propos de tout ce qu'il voit ou pense de ses doctrines et de ses abus. Mais il n'a rien à faire vis-à-vis de ceux qui le professent, si ce n'est d'observer religieusement les rapports fraternels qui le lient à eux, et jamais une dissidence d'opinions ne doit l'entraîner à porter atteinte à sa fraternité républicaine et chrétienne, à laquelle il est obligé.

Ce ne sont pas là les seuls fruits de la superstition qui remplit la société, en comprenant, sous la désignation de chrétiens, beaucoup de gens qui connaissent fort peu la doctrine du christianisme et sont très-loin de se conduire selon son esprit. Le traitement infligé à quiconque ne croit pas est un de ses fruits les plus déplorables.

A cet égard, on voit dans le nord une fâcheuse infraction aux droits de l'homme; néanmoins un meilleur esprit commence à se manifester; il en est qui s'habituent à voir combien il est contraire à tous les principes chrétiens et démocratiques de punir un homme des opinions qu'il professe. J'en ai assez vu

pour savoir combien cette infraction est peu favorable au christianisme. Je sais que beaucoup de gens éprouvent une répugnance secrète pour des dogmes et des pratiques qui leur ont été imposés depuis leur enfance, et combien cette répugnance s'accroît en raison même des rigueurs dont l'opinion punit l'incrédulité. Je sais qu'il est, dans la Nouvelle-Angleterre comme partout ailleurs, des esprits qui, par la nature de leur organisation, doivent nécessairement passer par un état de scepticisme avant d'arriver à un état de conviction immuable; que ceux-ci sont entourés de piéges qu'aucun homme ne doit tendre à son frère ; qu'on les pousse à l'hypocrisie, à l'insouciance, au désespoir, à l'abdication des priviléges de leur raison et de leur conscience. Je connais des femmes, chez lesquelles les fondements de la croyance ont été creusés par l'autorité , aller tous les dimanches à l'église avec contrainte pour entendre ce qu'elles ne croient pas, se coucher le soir en se reprochant un manque de piété qu'elles regrettent de ne pouvoir atteindre, et se lever le matin découragées, ne voyant d'autre perspective que le supplice de cacher le secret qui les oppresse à des parents, à un époux, à des sœurs, à des amies. Je sais que beaucoup de jeunes gens ont été poussés dans la carrière du vice pour n'avoir pas eu d'autre alternative que l'orthodoxie ou l'opprobre, se trouvant dans l'impossibilité de croire ce qu'on leur présente; sentant qu'il n'y a pas de crime à ne pas croire, mais voyant que l'incrédulité est imputée à crime, et qu'en étant aussi soupçonnés, ils perdent toute confiance en

autrui et en eux-mêmes et finissent par tomber. Je sais que tout cela existe et bien d'autres choses encore. De l'air mystérieux dont on m'eut annoncé que telle personne était atteinte d'aliénation mentale, ou intempérante, ou insolvable, on me disait à l'oreille qu'un tel était soupçonné d'être incrédule. J'étais toujours tentée de répondre : « Et vous aussi, vous l'êtes en mille choses auxquelles l'individu en question ne fait qu'en ajouter une. » Un homme âgé, généralement rationnel et bienveillant, me témoignait le regret qu'il n'y eût pas de lois en vertu desquelles les déistes seraient exclus des emplois et les hommes moraux seuls admis. Heureusement, la société n'est pas arrivée à ce point de tyrannie et de folie qu'elle puisse adopter une idée semblable; mais ce doit être une société bien superstitieuse que celle où une pareille idée a pu être exprimée de sang-froid par un homme sensé.

Une circonstance me frappa dans le pays. Aussitôt qu'une conversation intime et animée s'engageait entre moi et une autre personne sur des matières religieuses, on supposait que j'étais une convertie. Il en était de même dans d'autres circonstances : toutes les fois que je manifestais un vif intérêt pour une des sectes de la religion chrétienne, on me supposait affiliée à une de ces sectes. Ce fait en dit beaucoup.

De salutaires influences agissent pour éclairer et élargir l'esprit de la sociéte ; l'une des plus puissantes est l'union d'hommes et de femmes de toutes les religions dans un but d'intérêt commun, spécialement dans la cause de l'abolition. Des personnes, qui na-

guère étaient prêtes à s'excommunier les unes les autres, sont maintenant liées d'une mutuelle affection pour obéir aux plus hautes prescriptions de la loi chrétienne. Les églises de Boston et même les autres édifices publics étant gardés par le dragon du bigotisme, en sorte que l'entrée en est interdite à la foi, à l'espérance et à la charité, on va ériger un vaste édifice à l'usage de tous ceux, y compris les déistes, qui désireront se réunir pour se livrer à une discussion libre. C'est là du moins un progrès.

Une personne grave, éminemment religieuse, me parlait un jour des influences par lesquelles l'esprit humain est le plus habituellement et le plus énergiquement éveillé à une sensibilité religieuse, vive et permanente. Nous attribuâmes tour à tour cette influence aux impressions fortes produites par le spectacle de la beauté et de la grandeur de la nature, à la douleur, à la joie et à beaucoup d'autres causes. Mon amie conclut qu'il fallait surtout l'attribuer au spectacle de la beauté morale dans un individu. Je n'en doute pas; et, s'il en est ainsi, quel irréparable dommage doit être infligé aux facultés les plus hautes de la nature humaine, par l'immorale tyrannie du monde religieux dans la république! Par cette tyrannie même, on déclare combien on juge la croyance essentielle non-seulement au salut, mais à l'existence. Tout esprit vit par la croyance comme le corps par l'air atmosphérique; mais les objets et les modes de croyance doivent varier, et c'est de la méconnaissance de cette vérité que naît la superstition. S'il faut absolument

que les hommes exercent la vigilance mutuelle à laquelle les portent leurs affections humaines, ils feraient bien, dans leur intérêt comme dans celui de la religion, de noter ce que leurs frères croient plutôt que ce qu'ils ne croient pas : on s'apercevrait bientôt que l'immensité de la somme réduit presqu'à rien le déficit. Si l'on en agissait ainsi, la religion n'aurait rien à craindre ; les sectes particulières et les excentricités individuelles disparaîtraient en présence de la foi universelle et vivante. On m'a parlé d'un enfant se tenant debout sur un tertre, dans une attitude extatique, écoutant « s'il n'entendrait point les pas de Dieu là haut sur ce grand parquet bleu. » Qu'importe à quelle secte chrétienne appartenait cet enfant? qu'importe même qu'il n'appartînt à aucune? On m'a parlé d'un père et d'une mère sauvages que la mort de leur unique enfant avait plongés dans l'affliction la plus profonde. Le père ne tarda pas à succomber à sa douleur. Dès qu'il fut mort, la veuve solitaire reprit sa gaieté. On lui demanda pourquoi. « J'étais malheureuse, » dit-elle, « en songeant que mon enfant serait sans appui dans le monde des esprits. Maintenant son père est avec lui, et il sera heureux. » Qui s'aviserait de demander la croyance de ce modèle d'amour tout ensemble maternel et divin? Une jeune fille fut emmenée de la campagne à la ville par son séducteur qui refusa de l'épouser comme il le lui avait promis, et la mit à la porte au moment où elle était attaquée du choléra. Elle fut ramassée sur le seuil d'une maison et transportée à l'hôpital. Dans l'agonie de la mort,

elle refusa opiniâtrément de révéler le nom de son séducteur, et mourut en emportant son secret. Avec un pareil témoignage que l'esprit même de l'Évangile était dans cette humble créature, ceux-là seuls qui auraient eu le courage de la repousser, à cause de sa chute, s'inquiéteront de savoir en quelle forme l'esprit de l'Évangile lui avait été communiqué. La religion n'a rien à craindre, et personne n'en douterait si nous voulions seulement remarquer combien sont universelles un petit nombre des convictions de l'homme et la totalité de ses affections. Tant que les hommes éprouveront le sentiment de l'admiration, et que l'univers sera un spectacle merveilleux; tant que les hommes aimeront la gloire naturelle et que les cieux et la terre en seront resplendissants; tant que les hommes révéreront ce qui est saint, et que la beauté de ce qui est saint brillera aux yeux des moins clairvoyants, la religion n'a rien à craindre. Par la même raison, le christianisme n'aurait rien à redouter si sa beauté sainte n'était jamais obscurcie par les souillures de la passion humaine à l'aide desquelles on le déshonore, et l'on peut assurer que tous les hommes seraient chrétiens.

Ceux qui ont la certitude que le christianisme n'a rien à craindre (et ceux-là sont nombreux), ceux qui, en conséquence, se gardent d'empiéter sur la liberté de conscience de leurs frères, ceux-là se montreront les républicains les plus moraux, dans la ferme croyance où ils sont que le christianisme est la source de toute démocratie, le fait le plus élevé dans les droits de l'homme.

CHAPITRE PREMIER.

SCIENCE DE LA RELIGION.

C'est pourquoi la doctrine de l'un (le Christ) n'a jamais eu peur des universités, et n'a pas cherché, comme l'autre (celle de Mahomet), à bannir la science. Les païens ont attaqué Moïse ; ils ont contesté la partie philosophique de son histoire de la création. Toutefois nul païen raisonnable qui n'admire les préceptes justes et rationnels du Christ, dont la vie fut conforme à sa doctrine, et dont la doctrine, conforme elle-même aux lois de la plus haute raison, doit nécessairement fleurir dans les progrès de la science et dans le perfectionnement des facultés le plus capables de le comprendre.

Sir THOMAS BROWNE.

Ce qui a le plus nui à la religion dans toute l'étendue de la chrétienté, c'est le mélange de la théologie à l'esprit et à la pratique religieuse. L'esprit et la pratique de la religion naissent de sa morale ; mais la théologie ou la science des choses religieuses se fonde aussi sur l'histoire, sur la chronologie, la philologie et autres branches des connaissances humaines. L'esprit et la pratique de la religion sont destinés à tous, puisque tous sont dans les mêmes relations avec leur

créateur et leur race, et sont doués de raison et d'affection. Mais, à présent du moins, la haute science de la religion est, comme toute autre science, destinée au petit nombre. Le temps viendra peut-être où tous auront de l'intelligence et la portée d'esprit nécessaires pour nous livrer à des investigations dans les régions spirituelles, suivre le principe religieux à travers ses symboles et ses manifestations extérieures tant dans les individus qu'au sein des sociétés, étudier ses documents dans un grand nombre de langues et apprécier les interprétations qui en ont été faites de siècle en siècle. Un temps viendra peut-être où les connaissances théologiques pourront être communes à tous; mais cette époque n'est pas encore arrivée : et peut-être est-elle encore si éloignée, que la plus grande partie de la société chrétienne semble ignorer ce qui distingue la science théologique de la pratique de la religion. L'étude scientifique et l'administration populaire de la religion ont non-seulement été confiées aux mêmes personnes, mais encore ont été mêlées et confondues dans les idées et les actes de ces personnes. Contrairement à tous les principes et à tout ce qui se fait dans les autres enseignements, l'étudiant, en abordant cette science, est prévenu d'avance des conclusions auxquelles il doit arriver. Les résultats lui sont donnés préalablement à toutes investigations, sanctionnés par des récompenses et des châtiments. Le premier dommage et infligé à l'étudiant, sous une méthode d'enseignement aussi barbare qu'aucune de celles qui, dans les siècles passés, ont retardé les

progrès de la science. L'étudiant devient administrateur, puis, à son tour, il nuit à son troupeau en mêlant un sentiment religieux des fragments de sa science scolastique. Il enseigne dogmatiquement ce qui ne se rapporte ni aux devoirs ni aux affections; commandant l'assentiment là où, en l'absence des connaissances nécessaires, un assentiment vrai est impossible; là il ne saurait y avoir qu'acceptation passive ou un rejet ignorant. Il en résulte cette corruption du christianisme, qui afflige ceux qui voient où et comment le poison est mêlé au pain de vie.

La mission de la science théologique fut longtemps de conserver, et consiste maintenant à recouvrer la simplicité primitive du christianisme. C'est une mission grande et noble que de rechercher et d'apprécier les opinions des siècles passés, afin de remonter à la source des corruptions, et de les séparer des eaux pures de la vérité. C'est une grande et noble tâche, que de dominer les souvenirs des anciens temps et d'envisager l'Évangile éclairé de sa lumière primitive. C'est une grande et noble tâche que de dépouiller les mots et les idées du masque mensonger qui cache le véritable esprit de l'Évangile. Mais ces grands et nobles travaux ne sont que des moyens pour arriver à un but plus grand et plus noble encore. Ce qui constitue la dignité de la science théologique, c'est qu'elle est subordonnée à l'administration de la religion. Ce dernier rôle était celui que le Christ lui-même s'était attribué; rôle le plus sublime qui puisse être rempli par l'homme, et qui n'est si sublime que pour indi-

quer que, lorsque sa dignité sera pleinement comprise, il ne sera confié aux mains d'aucune classe d'hommes. Il est probable qu'il y aura toujours des théologiens, mais nul homme ne sera prêtre dans ces jours à venir, où chaque homme sera un adorateur consciencieux et persuadé.

Sous de certains rapports, il peut sembler désirable que les théologiens de notre époque en soient aussi le clergé : cela était à souhaiter par des raisons analogues à celles qui, alors, constituaient les prêtres qui furent d'abord les juges, puis les hommes d'État, puis les lettrés de la société. On a prétendu et l'on prétend encore que ceux qui avaient appris à purifier le christianisme de ses corruptions et à connaître son histoire étaient les plus propres à l'enseigner à l'intelligence du peuple. A-t-on eu raison !

Il a pu en être ainsi à une autre époque ; mais ce temps est passé. La presse fournit les moyens de placer les résultats évidents des investigations théologiques entre les mains de ceux qu'elles intéressent. Il ne semble pas qu'il y ait, entre le théologien, en sa qualité de théologien, et l'adorateur, aucune relation qui le constitue l'organe de son adoration. Les habitudes d'esprit les plus favorables au succès des études théologiques ne sauraient donner qualité pour une bonne administration des influences religieuses. Cela est prouvé par les faits, par l'efficacité restreinte de la prédication et par la fatale confusion qui résulte de l'habitude où est le clergé de faire entendre, du haut de la chaire, des fragments de ses études mêlés à des

promesses et à des menaces. Ce n'est pas à dire que les administrateurs de la religion doivent être ignorants ; seulement leur science ne doit pas être scolastique et technique. L'organe d'une assemblée religieuse doit posséder la connaissance des résultats distincts de l'étude théologique et une somme suffisante de science intellectuelle et morale pour pouvoir, si les sympathies sont assez chaleureuses, s'identifier avec l'esprit et le cœur de l'humanité. Il doit avoir des relations et des intérêts de l'homme dans la vie, pour être à même de se placer à son point de vue en regardant l'infini ; il doit se rendre l'interprète des sentiments communs à tous, afin de faire un appel aux affections et aux désirs qui sont dans tous les cœurs. A cet effet, il doit prendre une part active à la discussion des grandes questions morales de son époque : y porter, avec toute la force de son expérience, les principes de la religion, et y puiser une nouvelle lumière pour éclairer ces principes, de nouveaux arguments en faveur du devoir, et de nouvelles forces pour animer à la pratique les convictions de ses co-adorateurs.

On connaît les fluctuations par lesquelles les méthodistes, en Amérique et ailleurs, ont passé pour arriver au vrai principe de la religion. D'abord, ils ont clairement reconnu la corruption de la doctrine chrétienne et l'inutilité du service religieux résultant de l'habitude d'arracher le théologien à ses études pour le faire monter en chaire ; professant la croyance de l'inspiration immédiate et spéciale, ils abjurèrent toute science humaine. Il est probable qu'il s'écoulera beaucoup de

temps avant qu'ils puissent mettre en pratique la véritable méthode, celle qui consiste à séparer le rôle du théologien de celui du prédicateur. Toutes les communions, aux États-Unis, se plaignent de la disette de ministres du culte ; le besoin en est si pressant, qu'en ce qui concerne les catholiques, comme nous l'avons vu, la durée des études a été abrégée de deux ans. Le temps est venu maintenant, et c'est à l'Amérique à en donner l'exemple, de se dispenser des formalités qui restreignent le culte religieux. Il y a plus d'un inconvénient grave à interrompre les études d'un jeune homme pour le faire prêcher avant qu'il ait pu acquérir les qualités nécessaires à la prédication. Il vaudrait beaucoup mieux admettre librement aux fonctions d'administrateur religieux quiconque sent et parle religieusement, de manière à se rendre l'interprète fidèle des pensées des autres. Lors même qu'il serait nécessaire de reconstituer les sociétés religieuses, de rendre les réunions destinées à l'instruction ecclésiastique moins nombreuses et d'en varier les exercices, il ne saurait en résulter d'inconvénients plus graves que l'interruption des études théologiques et la détérioration du culte public. Dans le sauvage ouest, où la population ne peut, pas plus qu'ailleurs, vivre sans religion, les voisins d'un fermier se rassemblent autour de lui de trente milles à la ronde ; il lit, il parle, il prie, et leurs âmes sont rafraîchies. Si le besoin national peut ainsi être naturellement alimenté au cœur de la forêt et de la prairie, pourquoi pas aussi dans les villes? Les villes ont l'avantage de posséder un plus

grand nombre d'individus ayant qualité pour exprimer les désirs communs et répondre aux sympathies communes des adorateurs.

Des personnes éclairées et religieuses pensent qu'il serait avantageux à la religion de changer, en Amérique, le système actuel des études théologiques. Cela serait possible, pourvu qu'on reconstituât ce système sur de meilleures bases, et que ce changement n'eût pas pour but de fournir à la chaire des hommes moins aptes encore à leurs fonctions qu'ils ne le sont maintenant. Mais, actuellement, rien n'annonce une modification de ce genre, non plus qu'une amélioration dans les principes de la science religieuse. Bien qu'il s'élève des dissidences en matière de croyance, bien qu'il y ait des schismes dans l'enceinte des églises et des colléges, des procès, pour hérésie, jugés par les synodes et les assemblées, toutes choses qui promettent un relâchement plus ou moins prompt des liens, des croyances et de la tyrannie du gouvernement clérical, rien ne promet encore que la science théologique soit promptement émancipée; rien n'annonce encore que le plus important de tous les objets soit abandonné aux lois de l'esprit humain; rien n'annonce qu'on laisse aux investigations produire leurs résultats, sans spécification préalable de ce que ces résultats doivent être; rien n'annonce que le clergé ait assez de foi dans la religion qu'il professe, pour l'abandonner à l'administration de celui qui nous l'a donnée, libre de la pernicieuse et arrogante protection des prêtres.

Si les autres sciences voyaient leurs résultats mêlés

d'espérances et de craintes, leurs travaux surveillés par la tyrannie, la divergence des anciennes opinions punie par l'opprobre, le monde, au lieu d'être une immense galerie sonore, où les plus faibles accents de la science, à peine prononcés, sont entendus dans tous les pays civilisés, serait une tour de Babel, où toute parole serait une vocifération et la vie une interminable querelle ; on verrait alors ce que gagnerait le genre humain à faire de la conviction un objet d'approbation ou de désapprobation morale. En l'état actuel des choses, à un petit nombre d'exceptions près, le droit de libre investigation est pratiquement admis, et il n'est pas défendu d'arriver, dans les sciences naturelles, à des conclusions rigoureuses, d'où il résulte que, loin que les hommes soient emprisonnés pour leurs découvertes, et à faire amende honorable pour les bienfaits qu'ils ont conférés à la société, la science marche joyeusement et promptement sous la main d'ouvriers attentifs, s'aidant et s'encourageant l'un l'autre, pendant que la société accepte ses résultats avec reconnaissance et adopte la science à mesure qu'elle se déploie et se popularise régulièrement.

Quand la science morale sera commencée et la science religieuse émancipée, tels seront leurs progrès harmonieux, et la religion chrétienne sera révélée une seconde fois aux hommes. En attendant, le monde religieux est, sous un aspect, une inquisition, sous un autre, une tour de Babel. Je parle du monde religieux et non de toutes les personnes religieuses. Quel-

ques-uns des individus les plus religieux sont tout à fait en dehors du monde religieux ; ils s'en éloignent volontairement afin de conserver leur respect, où ils en sont repoussés pour être restés fidèles à des convictions qui ne leur sont prescrites que par Dieu, sans la sanction de l'homme.

Est-ce ainsi que la religion devrait être suivie et professée dans une république démocratique? Dispense-t-elle des principes démocratiques? rend-elle le despotisme légitime dans ce cas particulier? autorise-t-elle la négation de l'égalité humaine? sanctionne-t-elle l'autorité de l'homme sur la raison et la conscience? L'Amérique a laissé l'ancien monde fortifier le christianisme par des religions d'État, et a montré glorieusement qu'on peut s'en rapporter aux instincts religieux pour subvenir à ses besoins religieux. Afin de pratiquer jusqu'au bout ses principes, elle doit laisser la carrière des spéculations religieuses aussi libre que toute autre ; elle doit se garder de faire de la science une occasion d'oppression et de léser, pour ce fait, un seul individu dans sa fortune, sa réputation ou son droit naturel à jouir de la liberté spirituelle.

CHAPITRE II.

ESPRIT DE LA RELIGION.

Car Dieu ne nous a pas donné l'esprit de crainte, mais de puissance et d'amour et d'une saine intelligence.

PAUL, *l'Apôtre.*

Ici, par des travaux exécutés avec joie, des fatigues qui trouvent leur récompense en elles-mêmes, on fait beaucoup pour pouvoir faire davantage. Ici, nulle garde cruelle de soucis diligents qui tiennent éveillées les têtes couronnées, comme gens trop sages pour dormir; mais une respectueuse discipline, une religieuse crainte, une douce obéissance. Le silence, un saint repos, la paix, les joies pures, les douces affections s'y tiennent blottis. On y trouve suffisamment de place pour des monarques; mais nulle ambition ne dépasse les limites d'une cellule fortunée. L'âme, recueillie en elle-même, reprend avec joie son affinité avec le ciel; elle se détache des choses de la terre, et se prépare à prendre son immortel essor vers sa patrie, vers la source de la lumière, vers le jour intellectuel. CRASHAW.

En Amérique, la société est dans un état de transition, au sujet de la religion, comme le sont la France et l'Angleterre, au sujet de la politique. En Amérique, la population est en avant du clergé comme les Anglais sont en avant de celles de leurs institutions politiques

aujourd'hui en litige. Quelque décourageant que soit en Amérique, au premier coup d'œil, l'aspect des opinions religieuses, un peu d'attention convaincra l'observateur que tout ira bien ; que la plus démocratique des nations est religieuse dans le cœur, et que ses superstitions et ses atteintes à l'esprit du christianisme sont dues à des influences passagères.

Afin de constater ce qui est véritablement, dans le pays, l'esprit de religion, ce n'est pas d'après les journaux que nous devons juger. Les journaux religieux sont presque exclusivement entre les mains du clergé, qui n'est, dans aucun pays, le représentant vrai de la religion du peuple. D'après ce que j'en ai vu, ces journaux sont, presque sans exception, extrêmement mauvais. Il en est peu qui aient quelque mérite littéraire et scientifique ; plusieurs propagent avec zèle certaines méthodes de charité, et nul doute qu'ils n'établissent une vaste et bienfaisante coopération de secours mutuels qui, sans eux, s'organiseraient beaucoup plus difficilement. Mais l'arrogance et le manque de charité, l'hypocrisie, l'esprit d'exclusion et une absence totale de sympathie avec les hommes rendent, en général, cette espèce de publication aussi déplaisante que les organes correspondants des corps religieux dans l'ancien monde. Elles sont trop peu humaines dans leur caractère, depuis le livre de la société des écoles du dimanche jusqu'aux plus importantes revues religieuses, pour pouvoir être l'expression vraie de l'état spirituel de plusieurs millions d'individus. Pour trouver les seules manifestations véritables, il faut considérer

les actes des laïques et surtout de ceux qui sont le moins sous l'influence du clergé.

Si la religion procède de la morale, la religion doit être répréhensible là où la morale est fautive. Le plus grand défaut dans la morale américaine est une excessive déférence pour l'opinion. Voilà où il faut chercher la raison du manque de libéralité dont les incrédules et les croyants, nos orthodoxes, ont tant à se plaindre. Mais l'esprit de religion commence déjà à se faire jour à travers la restriction des sectes. Plus d'une voix puissante s'élève dans les églises et hors des églises, et même du haut de la chaire contre l'adoption et la pratique machinale de la religion, en faveur de l'individualité de la pensée, et conséquemment de la spontanéité de la parole et de l'action. Beaucoup de chrétiens non douteux dénoncent avec une égale énergie et l'hypocrisie et ceux que l'hypocrisie a éloignés du christianisme. La répugnance pour les associations dans un but religieux fait de rapides progrès, et les peuples commencent à s'apercevoir qu'il ne saurait y avoir que peu de foi au fond de ce besoin d'approbation qui empêche des hommes et des femmes de remplir franchement leurs devoirs envers Dieu et leur prochain, si leur conduite n'est sanctionnée par la foule. Quelques membres du clergé ont renoncé, pour l'admission à leurs églises, aux formes regardées autrefois comme indispensables. Une réaction visible se manifeste dans une grande partie de la société en faveur de tout homme qui s'isole sur un point quelconque d'intérêts religieux, et quoique cet homme ait

contre lui les églises les plus régulièrement disciplinées, il sent plus d'une main amie presser la sienne.

L'empressement à rechercher les vérités spéculatives se manifeste par la vente rapide des publications hérétiques de toute nature. Le clergé se plaint de l'énorme propagation des livres hardis, depuis la brochure incrédule jusqu'à la dernière discussion sur la question des miracles; il s'en plaint aussi douloureusement que les membres les plus libéraux de la société déplorent l'immense circulation de la fausse morale des traités religieux propagés par certaines sociétés. Ces plaintes se réunissent pour témoigner de l'intérêt que le peuple prend à la religion. L'amour de la vérité se montre aussi par l'explosion de l'hérésie dans toutes les directions. Des schismes éclatent parmi les corps religieux les plus rigides, et de nombreuses scissions ont lieu parmi ceux dont les formes sont le moins rigoureuses. Il est même des localités où les déistes peuvent venir, au milieu des chrétiens, adorer leur père commun, sans craindre qu'on insulte à leurs sentiments et qu'on ridiculise leur conviction.

Je connais même un lieu, et je crois qu'il en est actuellement plusieurs, où les gens de couleur sont admis à prier avec les blancs entremêlés avec eux, au lieu d'être mis à part, dans une galerie spéciale. C'est la preuve la plus forte que les adorateurs blancs puissent donner de leur conviction en faveur de l'égalité humaine. Je crois que la marche, habituellement suivie en Amérique, cessera également en cette occasion. Une lutte de principes est soutenue longtemps

et avec des chances diverses de succès : mais la victoire est bien près d'être obtenue une fois que le principe est mis en action. Aujourd'hui, dans plusieurs assemblées religieuses, les gens de couleur siégent avec les blancs, prouvant par là que le principe de fraternité humaine est pleinement admis. On peut espérer que cet exemple se propagera d'église en église, d'abord dans les districts ruraux du nord, puis dans les villes (1); si bien que le clergé ne tardera pas à se trouver dégagé de la nécessité de voiler ou de modifier la vérité la plus essentielle de l'Évangile, en considération des passions et des préjugés de la portion blanche de ses ouailles, motif sur lequel il s'appuie à présent pour s'excuser de ses concessions.

La noble bienfaisance de la société tout entière montre que l'esprit de l'Évangile est au milieu d'elle, en ce qui concerne la condition des pauvres, des ignorants et des affligés. La générosité des sociétés ne

(1) Lorsque je visitai la maison de refuge de New-York, pour la réformation des jeunes criminels, un des employés me fit voir, avec satisfaction, que les enfants de couleur étaient assis parmi les blancs, dans les deux écoles de garçons et de filles. M'expliquant ensuite les arrangements de la chapelle, il me montra l'endroit où se plaçaient les élèves de couleur. « Vous les laissez se confondre en classe, et vous les séparez à l'église? » demandai-je. Il répondit, d'un ton un peu sec : « *Nous* ne sommes pas amalgamistes, madame. » Il y avait quelque chose de si absurde dans son irritation soudaine et dans cette distinction, faite uniquement à propos du culte, que toute notre société éclata d'un rire irrésistible.

(*Note de l'Auteur.*)

saurait être l'objet d'une question, et si elle était seulement accompagnée de la stricte justice qu'exigent les mêmes principes de charité chrétienne; s'il y avait une attention aussi zélée pour les droits de l'intelligence et de la conscience que pour le besoin et les souffrances des malheureux, on verrait la réalisation d'une haute moralité à un point que le monde n'a pas encore connu. J'ai vu des choses qui me persuadent que le principe de la charité s'est pratiqué dans toute son étendue, et j'ai remarqué avec plaisir les combinaisons adoptées dans l'intérêt de toutes les infortunes. Ç'a été pour moi un spectacle plus doux encore de voir des jeunes hommes et des jeunes femmes consacrant leurs soirées et leurs dimanches à communiquer, de la manière la plus bienveillante, une saine morale à la génération naissante. Mais rien ne m'a plus charmée que la parole que j'entendis, un jour, adresser par un jeune médecin à un jeune ecclésiastique, au moment où ils entraient dans un nouvel édifice destiné à servir, tout à la fois, de chapelle et d'école, et où la religion devait se développer librement parmi de jeunes et libres intelligences. « Maintenant, » dit le jeune médecin, « ces enfants vont dépendre de nous. Ne souillons jamais ce lieu par le plus petit acte de tyrannie spirituelle. Ayez l'œil sur moi et j'aurai l'œil sur vous, afin que nous ne fassions pas peser le poids d'un cheveu sur ces jeunes âmes. Si nous leur imposons une seule opinion, notre œuvre est à jamais viciée. Que, dans ce lieu, les intelligences soient complétement libres. » Celui qui prononçait ces pa-

roles peut être considéré, je crois, comme l'organe d'un grand nombre qui sait que la circonspection est indispensable pour rendre la charité utile et la prière efficace.

L'ascétisme qui règne en Amérique, dans une grande partie de la société, atteste l'existence d'un profond intérêt pour les matières religieuses. Ses effets sont déplorables; mais ils ne font que manifester la perversion de ce qui, en soi, est un grand bien. L'ascétisme est, en Amérique, à peu près ce qu'il est ailleurs; il fait descendre la religion à un état de cérémonial, de contrainte, d'anxiété et la dépouille entièrement de son libre, généreux et bienveillant caractère; il nourrit dans les uns un égoïsme timide, et dans les autres une haine effrénée. Ses manifestations sont aussi remarquables à Boston que dans les villes d'Écosse les plus rigides. Il est naturel que les jeunes gens de Boston, après une semaine employée au travail, désirent, le dimanche, prendre de l'exercice, respirer un air pur et voir la campagne; mais, pour arriver à la campagne, il faut faire beaucoup de chemin et passer les ponts dont nous avons déjà parlé, et il faut nécessairement que ces jeunes gens montent à cheval : or, ils ont été élevés dans la croyance que c'est un péché de monter à cheval le dimanche. Une fois qu'ils ont cédé à la tentation, ils se sentent portés à commettre une faute qui n'en est pas une, et il est rare qu'ils en restent là (1). Ils se

(1) L'auteur de *la Famille* avait, dans son livre, réglé l'emploi du dimanche autrement que la coutume ne l'autorise.

réunissent d'abord pour fumer, puis pour boire, et ainsi de suite. Si on les avait élevés à savoir que le dimanche, comme tous les jours et toutes les saisons, a été fait pour l'homme et non l'homme pour le dimanche; que leur religion est dans l'état de leur esprit et non dans la distribution de leur journée, il est probable qu'ils eussent passé le dimanche aussi innocemment que tout autre jour, et le désir d'accroître leurs connaissances religieuses et de cultiver leurs sentiments de dévotion, bien loin d'en être affaibli, n'aurait fait que prendre une nouvelle force. Une chose me frappa : c'est que, dnns l'Université de Jefferson, à Charlotteville, en Virginie, où il n'a été fait aucune distinction pour le culte, où l'on n'exerce pas la plus légère autorité sur les étudiants, à l'égard des observances religieuses, non-seulement le service divin se

Elle représentait la famille dont elle offrait le tableau, après une semaine laborieuse, assistant, le dimanche matin, au service divin, et faisant, dans l'après-midi, une promenade sur l'eau. Du reste, la journée se passait en conversations religieuses. L'idée d'une promenade sur l'eau, le dimanche, choqua tellement, que l'éditeur demanda à l'auteur de modifier ce chapitre, et de retrancher ce qui était déjà imprimé. L'auteur, je suis fâchée de le dire, fit ce qu'on lui demandait. Si elle se convertit à la superstition populaire, ce qui n'est guère croyable, je n'ai rien à dire. Dans le cas contraire, c'était une question de principe sur laquelle elle ne devait pas céder. S'il faut que, pour éviter de choquer des préjugés religieux, des livres soient modifiés et les convictions d'un auteur falsifiées, il y a là un abandon non-seulement des plus nobles prérogatives de l'auteur, mais de son devoir le plus impérieux.

Note de l'Auteur.

fait de la manière la plus régulière, mais tout le monde y assiste. On sait combien, dans nos Universités anglaises, il résulte d'inconvénients des prières publiques auxquelles chacun est tenu d'assister. A Charlotteville, où on laisse chacun faire, à cet égard, ce qui lui convient, la présence au service divin est ponctuelle, paisible et absolument universelle.

La prescription ascétique des amusements s'étend au clergé, dans le pays entier, et comprend la totalité du monde religieux, dans la Nouvelle-Angleterre. En ce qui concerne le clergé, cette superstition ne saurait être de longue durée, tant elle est dépourvue de toute raison. A Philadelphie, je m'étais rendue à une soirée avec un ecclésiastique et d'autres amis; bientôt la danse commença : une dame m'adressa une question qui impliquait le départ de notre ami l'ecclésiastique. « Le voici, » répondis-je. — « Oh! je pensais qu'il était parti aussitôt que la danse a commencé, » dit la dame d'un ton qui donnait à entendre que, dans son opinion, il aurait dû partir. On disait, de cet ecclésiastique, que ce ne devait pas être un homme fort religieux, parce qu'on le voyait trop souvent en société. Nul ecclésiastique ne met le pied au théâtre ou ne touche une carte; il est même convenu qu'ils doivent se retirer quand les cartes paraissent, comme lorsque la danse commence. L'exclusion du théâtre est peu importante; car on peut avoir des doutes raisonnables sur l'utilité d'encourager un amusement qui semble vicieux en Amérique, au suprême degré. Les Américains ont peu le goût dramatique, et l'esprit de puri-

tanisme élève contre le théâtre une opposition si énergique, qu'il n'y a pas lieu d'espérer que ce grand moyen d'exercice intellectuel produise dans la société le bien moral qu'on pourrait en attendre. Du reste, la race proscrite des artistes dramatiques est, sous le point de vue du talent et de la moralité, ce que doit être naturellement toute classe proscrite et déprimée. Le directeur du théâtre de Boston a fait de grands efforts pour relever leur condition et leur art; il a impitoyablement purifié son établissement, et en a exclu tout ce qui pourrait blesser la pruderie de Boston; mais tout a été inutile; l'incompatibilité est trop grande, et ceux qui font le plus de cas des plaisirs dramatiques seront les premiers à demander la clôture des théâtres américains. Je sais plusieurs familles qui n'ont pas de liaison avec le clergé, et qui ne se donnent pas pour strictement religieuses, où Shakespeare est caché par des raisons de pruderie; je n'ai pas besoin d'ajouter que, chez ces gens-là, il n'y a pas la plus légère intelligence de ce que c'est que le drame. Si l'on rencontre par ci par là un lecteur de Shakespeare, on ne tarde pas à découvrir qu'il ne voit dans les chefs-d'œuvre de son théâtre qu'un recueil de passages descriptiques, didactiques, etc. En cet état de choses, il ne faut s'étonner ni regretter que le clergé s'abstienne du théâtre. Quant à la danse, ou cet amusement est innocent, ou il ne l'est pas : s'il ne l'est pas, personne ne doit danser; s'il est innocent, les ecclésiastiques doivent danser comme les autres, car ils ont, comme nous, un corps à animer à un esprit et égayer. Si vous

établissez cette distinction en raison de leurs fonctions, vous ne devez pas en rester là, il faut aller jusqu'au célibat du clergé, et jusqu'à ses lugubres spéculations qui ont contristé le génie naturel et libre du christianisme.

La coutume ascétique de s'occuper de la moralité d'autrui a été poussée, à Boston, au point d'exciter fréquemment la satire de quelques-uns de ses citoyens les plus sages. C'est une preuve que cette habitude ne tardera pas à tomber en désuétude. Lorsqu'on parlait d'ouvrir un théâtre italien, quelqu'un fit observer que cela n'était pas possible, attendu que le nom seul de théâtre suffirait pour effrayer. « Eh bien, » dit un autre, appelez-le cours de musique avec accompagnement d'exemples, et tout le monde y viendra. »

Les cours abondent à Boston, et j'en suis charmée, du moins, jusqu'à l'ouverture des amusements publics qui, tôt au tard, seront nécessaires. Ces cours ne sont pas d'une grande utilité pour l'instruction scientifique et littéraire, ces sortes d'établissements n'ayant, en général, d'autre résultat que d'activer les études particulières; mais, à Boston, il est probable qu'ils remplacent des réunions pleines d'exaltation religieuse, beaucoup plus nuisibles que les cours ne sont utiles. Les dissipations spirituelles auxquelles se livre le monde religieux, partout où règne l'ascétisme, sont plus préjudiciables à une morale saine que ne l'ont jamais été les amusements publics en usage dans les temps modernes. On peut douter que la licence même ne soit pas également encouragée par l'excitation

résultant des émotions religieuses passionnées, séparées, de l'action, et il est certain que les vices spirituels les plus dangereux, l'orgueil, l'égoïsme, la tyrannie et la superstition, fleurissent abondamment dans les serres chaudes des réunions religieuses. L'horreur qu'inspirent les transgressions sensuelles fait perdre de vue ce qu'ont d'odieux les vices spirituels. Si, toutefois, une pure intelligence avait à décider entre les uns et les autres, elle comprendrait, que les vices qui naissent de la fragilité de la nature humaine sont moins incurables et moins révoltants que ceux qui sont, en grande partie, factices et qui proviennent de la perversion des plus hautes facultés de l'homme. Il est difficile de décider quelle nature de vices (si toutefois il est possible de tracer entre eux une ligne de démarcation) produit le plus de maux et consomme, le plus complétement, la ruine de l'homme; mais il est certain que la sympathie des âmes naïves s'attache plus volontiers aux publicains et aux pêcheurs qu'aux pharisiens de la société : en cela ils ont raison.

Toutefois, l'ascétisme démontre l'existence d'un sentiment énergique du devoir religieux qui n'a besoin que d'être rendu plus large et plus éclairé. Un ecclésiastique à principes libéraux, un homme aussi démocratique dans sa religion, aussi sincère dans sa charité qu'aucun laïque du pays, me faisait remarquer un jour l'existence de cette extrême sensibilité religieuse dans les enfants des Pèlerins et me demandait ce qu'il fallait faire pour la cultiver et l'entretenir; il partageait ma crainte de voir cette disposition d'esprit s'exaspérer

par la superstition prédominante et qu'elle se transformât, dans la génération suivante, en quelque chose de bien différent de la société religieuse. Nous proposâmes de grands changements dans les habitudes domestiques et sociales; moins d'observance religieuse dans les familles et plus d'intérêt véritable dans la partie intellectuelle de la religion; plus de soins rationnels de la santé, en vivant conformément aux lois de la nature qui ordonnent l'exercice du corps et le délassement de l'esprit : nous demandâmes qu'on encourageât la promenade à pied, en voiture, en bateau, etc., et la jouissance du grand air et des paysages de la campagne; qu'on favorisât les amusements sociaux de toute espèce, et qu'on écartât toutes les entraves religieuses mises à la parole et aux actions; en un mot, qu'on respectât et qu'on approuvât sur toutes choses la spontanéité sous quelque forme qu'elle se produise. Nécessairement, cela ne peut être l'œuvre que de ceux qui approuvent et respectent la spontanéité; mais j'ai la certitude qu'ils sont assez nombreux, au centre même de la société américaine la plus ascétique, pour faire espérer qu'ils ne tarderont pas à s'affranchir du joug des prêtres et des dévots.

Des symptômes de l'apparition du véritable esprit de liberté venaient continuellement me charmer. Un ecclésiastique unitaire, se plaignant de la superstition de ses confrères, qui se vantaient perpétuellement de leur liberté relative, me disait : « Nous nous occupons tellement de nous tenir fermes sur le terrain de notre liberté, que nous n'avançons pas. » Un autre

me disait, en entendant louer quelqu'un comme homme et comme chrétien : « Comme si être chrétien, c'était le *nec plus ultra* de la perfection ! comme si être homme n'était pas beaucoup plus qu'être chrétien ! »

La manière dont les femmes se font une occupation de la religion témoigne non-seulement du vide qui existe quand l'on tombe dans une telle méprise, mais de la vigueur avec laquelle le sentiment religieux se reporterait vers les grandes choses et les occupations importantes de la vie, si cela était permis. J'étais frappée de cette vérité en voyant des femmes braver l'ouragan, la gelée, la neige, pour se rendre d'un prêche à un autre, et employer leur journée à visiter les pauvres et les malades; en leur voyant faire, dans leur Nouveau Testament, une lecture quotidienne qui leur était trop familière pour laisser dans l'esprit une impression durable. J'ai vu des ecclésiastiques et des dames tomber dans les erreurs les plus grossières sur des faits importants de l'histoire de l'Évangile, dont ils lisaient un passage tous les jours. Il n'est pas étonnant que cette manière de lire s'oppose à la compréhension complète de ce qu'on lit; mais je m'étonne que ceux qui ne sauraient l'ignorer ne changent pas de méthode et ne se mettent pas, une bonne fois, à apprendre ce qu'ils ont vainement cru savoir toute leur vie.

La femme d'un membre du congrès, personne consciencieuse et religieuse, s'est fait une règle unique pour juger tous les individus; elle se demande, avant tout, s'ils sont pieux. Je n'ai jamais pu comprendre ce

qu'elle entendait par là. Elle désirait, disait-elle, que son mari quittât le congrès, attendu que, n'étant plus jeune, il était temps qu'il songeât au salut de son âme. Après une longue conversation sur ce sujet, elle ne put arriver à comprendre que la religion n'est pas une occupation, mais une affaire de principes et de caractère, et que, comme il n'est pas de plus important devoir que celui qu'accomplit un membre du congrès, il n'est pas de situation dans laquelle un homme puisse atteindre à une plus grande élévation religieuse, si l'esprit de religion est en lui.

La moralité et la religion du peuple des États-Unis ont beaucoup souffert de cette circonstance, que, surtout dans la Nouvelle-Angleterre, la société y est ostensiblement religieuse. A mesure que cette société vieillira, la religion y sera plus naturelle et moins affectée dans ses dehors : on commence à s'y apercevoir que ce qui rend religieux les individus et les sociétés, c'est l'esprit plus que la forme. Tout ce qu'ils ont à faire, c'est de revendiquer leur droit héréditaire de liberté; c'est d'être libres et naturels sans craindre ni la licence ni l'irréligion. L'esprit de leurs pères vit fortement en eux, et, d'ailleurs, ils ont en eux l'esprit d'humanité, qui est le saint des saints de la religion. L'idée juste ou fausse du devoir leur est présente pendant toute leur vie, et l'amour de leur prochain est dans leurs cœurs : avec cela, comment n'auraient-ils pas la certitude d'être toujours religieux? Ce à quoi ils doivent viser, c'est que leur religion soit libre et pur.

CHAPITRE III.

ADMINISTRATION DE LA RELIGION.

Que feront-ils alors, sinon de faire violence à l'esprit de grâce lui-même et d'enchaîner la liberté, son épouse ; sinon de détruire les temples vivants érigés par la foi, leur propre foi et non celle d'un autre? MILTON.

La vérité surgira de la terre, et la justice regardera d'en haut. *Psaume* 85.

Les investigations, relativement à la mise en pratique du système volontaire, en Amérique, le seul pays où il soit en vigueur, sans avoir à côté de lui une religion d'État, doivent se porter dans deux directions. On demande d'abord si la religion est administrée au peuple en quantité suffisante, et, secondement, quel est le caractère du clergé.

Il est facile de répondre à la première de ces questions. Le besoin d'instruction religieuse et les moyens du culte social sont si grands, qu'il est partout fourni des fonds et des édifices à cet effet. Quoique le nombre des ecclésiastiques soit plus grand, proportionnellement à celui de toute autre classe de citoyens, qu'il ne l'est partout ailleurs, si ce n'est peut-être, dans la péninsule espagnole, il ne l'est pas encore assez pour

les besoins religieux de la population. Les prêtres manquent ; mais les églises et les fonds ne manquent pas. Selon l'état général des communions religieuses (1), fait en 1835, le nombre des églises ou congrégations s'élevait à 15,477 ; la population était, non compris les esclaves, de quinze à seize millions, sans compter un nombre très-considérable de colons dispersés à des distances trop grandes pour former des sociétés régulières, ayant des ministres à résidence fixe. Pour ces 15,477 églises, il n'y avait que 12,150 ministres. Si, à ce clergé régulier, on ajoute les licenciés et candidats de l'église presbytérienne, les prédicateurs locaux des méthodes, les étudiants en théologie et les administrateurs quakers, on trouvera que le nombre des membres de l'enseignement religieux est dans une proportion considérable avec la population, et, toutefois, la secte des anabaptistes annonce un déficit de trois mille ministres. Aucune peine n'a été épargnée pour fournir aux besoins religieux de la population ; la Société américaine d'éducation a largement contribué à fournir de jeunes ministres; les Sociétés des missions bibliques ont obtenu d'importants résultats; en un mot, la société, aux États-Unis,

(1) Cet état n'est pas complet, mais c'est le plus approximatif qu'il soit possible d'obtenir. Les méthodistes épiscopaux forment la secte la plus nombreuse; après eux viennent les catholiques, les anabaptistes calvinistes, les presbytériens, les congrégationnalistes, les chrétiens, les épiscopaux et les quakers. Viennent ensuite les autres communions, jusqu'aux non-résistants et aux trembleurs, qui sont les moins nombreux. (*Note de l'Auteur.*)

offre l'incontestable preuve qu'on peut s'en reposer sur l'instinct religieux du peuple, du soin de fournir à ses besoins religieux. Ce n'est que depuis quatre ou cinq ans que cette vérité est devenue incontestable, même dans l'État de Massachusetts. Jusqu'en 1834, tout citoyen de cet État était obligé de contribuer, dans une proportion quelconque, à soutenir une secte ou une église. L'incompatibilité de cette obligation avec le vrai principe démocratique fut alors pleinement reconnue, et la religion fut abandonnée à l'appui volontaire. Il est inutile de dire que l'événement a justifié et au delà la confiance de ceux qui ont assez de foi dans le christianisme pour voir qu'il n'a aucun besoin de la protection de l'État, et n'en est que plus recommandable aux affections de l'homme.

Quant à l'autre point à examiner, le caractère du clergé, il y a plus à dire.

Il est évident que, sous l'empire du système volontaire, la plupart des abus les plus fâcheux qui ont déshonoré tous les clergés chrétiens ne sauraient exister. En Amérique, le clergé, ne peut aspirer au pouvoir politique ; il ne peut jouer à la loterie des bénéfices ecclésiastiques ; il ne peut étaler ni luxe ni pompe mondaine. Ces vices sont impossibles sous le système volontaire, au sein d'une république. Nous voyons, au contraire, le clergé protestant faire presque toujours cause commune avec le parti fédéral, toutes les fois qu'il lui arrive d'exprimer une opinion politique. Mais, comme on peut le croire, le clergé appartient au parti de la crainte ; et à l'exception des gens d'église,

hommes d'État de l'ancien monde, il arrive, presque partout, que ceux dont la foi peut soulever des montagnes, qui enseignent que l'on ne doit pas craindre « ceux qui tuent le corps et ne peuvent rien faire de plus, » composent la classe la plus timide de la société, la dernière à prendre part aux grands conflits des principes. Ils sont toujours restés cachés dans leur tente pendant que se livrait la lutte entre la moralité et les abus. Comme corps, ils ont toujours appartenu au parti de l'aristocratie et de la crainte. Il en est ainsi en Amérique où le parti de la crainte est déprimé, comme partout où le parti aristocratique a eu le dessus. En Amérique, le clergé, pris en masse, ne convoite pas la richesse : elle est si généralement hors de sa portée, que l'adoption de la profession cléricale est, d'ordinaire, un témoignage non équivoque de désintéressement. Je dis d'*ordinaire*, parce qu'il y a des exceptions. Une considération si grande s'attache à cette profession, qu'elle l'élève au niveau des plus riches. Il arrive fréquemment que de jeunes ecclésiastiques, appartenant presque toujours à des familles pauvres, épousent des femmes riches, et lorsqu'il y a plusieurs filles dans une famille opulente, il est à peu près convenu que l'une d'elles devra épouser un ecclésiastique. Auprès des bons effets que produit cette habitude, on doit signaler aussi un mal funeste qui n'est pas spécial à l'Amérique : c'est que cela amène des aventuriers dans la profession ecclésiastique. Plus d'un planteur du sud a commencé par être ecclésiastique pauvre, et a dû à son mariage les moyens de

devenir planteur. Bien des pasteurs du nord ont plus d'élégance mondaine que de sainteté, et font tranquillement, tous les dimanches, leurs deux sermons, comme pour acquitter le prix du loisir de la semaine ; mais tant que les traitements du clergé seront aussi modérés qu'ils le sont maintenant, le plus grand nombre des ecclésiastiques embrassera sa profession en vue d'une existence laborieuse peu rétribuée. Je pense qu'on ne saurait douter que la vocation ne soit déterminée pas les motifs les plus purs, et que les dangers auxquels le clergé succombe plus tard ne proviennent du désavantage de sa position.

Il serait à désirer que l'on fît quelques changements dans le mode de rémunération affecté au clergé. A présent, les traitements sont faibles et les cadeaux considérables. Rien de plus naturel que de voir des ouailles reconnaissantes témoigner leur respect pour leur pasteur en ajoutant à son bien-être; mais, si l'on en calculait toutes les conséquences, on s'abstiendrait de cet usage et l'on augmenterait le traitement. Dans l'état actuel de la moralité, il est rare qu'un individu ait des obligations pécuniaires envers un autre, sans qu'il en résulte un dommage pour l'un ou pour l'autre, quelquefois pour tous les deux. La sympathie, les services peuvent se prodiguer avec un avantage mutuel très-grand; mais il est rare qu'on puisse en dire autant des cadeaux soit en argent, soit en nature (1) : cela

(1) C'est une vérité humiliante que, dans quelque rang de la société que ce soit, il est rare que deux hommes soient assez

provient des idées fausses qu'on a attachées à la richesse, en l'identifiant d'une manière trop étendue avec l'indépendance intellectuelle et morale. Je le demande à toute personne de bonne foi; lui est-il possible d'être avec un individu, auquel elle a des obligations pécuniaires, sur le même pied de liberté que s'il n'existait entre eux aucun rapport de ce genre? Si cela est vrai de personnes ayant des vues, un but et des intérêts de même nature, combien le danger moral est plus grand encore quand la personne obligée est chargée d'exercer une influence spirituelle. Je ne vois de parti à prendre, pour un pasteur qui se respecte, que de s'abstenir strictement d'accepter un don quelconque. Cela exigerait quelque abnégation de la part de ses amis; mais ils doivent savoir que les cadeaux sont le moyen le plus bas et le plus grossier de témoigner son respect et son affection. Plusieurs voies leur sont ouvertes: d'abord, en ayant soin d'assurer à leur pasteur un traitement annuel fixe, capable de lui ôter toute inquiétude sur l'avenir de sa famille; puis en lui accordant cette loyale amitié, cette franche sympathie, indépendantes de toute considération religieuse, qui l'encourageront dans ses études et le soutiendront dans les travaux de son ministère.

Le clergé américain étant ainsi absous du reproche

vertueux pour que, l'un ayant des obligations pécuniaires à l'autre, la moralité de l'un ou de tous deux n'en souffre pas : cependant il en est ainsi.

(*Revue d'Édimbourg*, XLVIII, p. 303.)

d'ambition et de cupidité, reste à savoir s'il est également pur de celui d'une déférence aveugle pour l'opinion. Il embrasse son état, en général, dans des vues pieuses et bienveillantes; mais, dans l'exercice, y conserve-t-il toute son indépendance morale? Je ne puis faire à cette question une réponse favorable.

Les vices d'une classe quelconque ne doivent pas être reprochés avec trop de rigueur aux individus; d'après leur étendue même, ces vices doivent provenir de quelques influences toutes-puissantes; tout en condamnant ces influences, on n'en doit pas moins plaindre les individus de se trouver placés sous leur empire. Le clergé américain est la classe la plus arriérée et la plus timide de la société dans laquelle il vit: se tenant à l'écart des grandes questions morales de l'époque; dépourvu de connaissances réelles; sans force ni efficacité dans la pratique de la vertu; ignorant cette liberté chrétienne et républicaine qui est l'atmosphère natale de la piété et de la sainteté, et que son premier devoir est d'entretenir et de propager. Les causes immédiates de sa dégénération sous ce rapport ne sont pas difficiles à reconnaître.

Ce n'est pas seulement parce que l'existence du clergé dépend de l'opinion de ses ouailles; on peut excuser le commun des hommes de suivre en toutes choses la ligne de conduite qui assure la tranquillité, sans trop s'enquérir de la nature même de cette tranquillité; mais si une pareille tendance peut être excusée, elle ne doit pas être louée dans le commun des hommes, et il faut la blâmer dans tous les pasteurs

qui croient posséder les principes les plus purs de la liberté évangélique.

Le premier inconvénient grave qui résulte de la répugnance du clergé à traiter devant leur troupeau des questions actuelles, c'est que le clergé lui-même arrive inévitablement à se faire des idées fausses sur la nature de ses fonctions pastorales; j'en citerai un exemple frappant: le clergé n'a pas bougé encore au sujet de la question de l'abolition. Un petit nombre d'ecclésiastiques presbytériens ont courageusement tout risqué pour cette cause, quelques-uns comme membres des sociétés abolitionnistes, d'autres comme professeurs, dans l'Institut d'Oberlin et dans ses succursales où toute distinction sur les hommes de couleur a totalement cessé. Mais la masse du clergé presbytérien est aussi hostile aux abolitionnistes que les propriétaires d'esclaves eux-mêmes. Je pense qu'ils ne récuseraient pas M. Breckinidge pour modèle. Quant au clergé épiscopal, il garde, en général, le silence au sujet des droits de l'homme ou fait servir son influence contre les abolitionnistes. Sans parcourir ici la liste de toutes les communions religieuses, il suffira de dire que les ministres, en général, sont opposés à l'abolition, si l'on en juge par leur silence dans la chaire, leur conversation en société et la conduite des hommes le plus immédiatement placés sous leur influence. Je passe aux unitaires, la communion religieuse que je connais le mieux, parce que je suis moi-même unitaire. Les membres de cette communion croient être affranchis de beaucoup de superstitions

qui obstruent l'intelligence et les actes des autres religionnistes ; ils professent une religion empreinte d'une liberté plus grande, et déclarent que le christianisme, tel qu'ils le considèrent, a une affinité avec tout ce qu'il y a de libre dans la nature, de hardi et de vrai dans l'esprit humain, et qu'il doit être mis en pratique dans toute combinaison sociale, tout exercice de la pensée, tout acte de la vie. Les ecclésiastiques qui prêchent ces dogmes vivent à une époque de crise et au milieu d'un effrayant conflit de principes. D'un côté, est l'oppresseur s'efforçant de retenir sa puissance pour la conservation de son or ; avec lui sont rangés le mercenaire, le perfide pusillanime, l'ambitieux et le faible. De l'autre côté, sont les amis des esclaves, et avec eux ceux qui, sans aucune chance de récompense, sacrifient leur réputation, leur fortune, leur repos et risquent leur vie pour le principe de la liberté. Que fait le clergé unitaire au milieu de cette guerre qui n'admet ni paix ni trêve, mais qui doit finir par la défaite du principe de la liberté ou de l'oppression ?

M. May a eu, je crois, l'honneur d'être le premier pasteur unitaire qui ait embrassé la cause du bon droit. J'interpelle son ennemi le plus acharné ; qu'il ose dire s'il a sacrifié à son intrépidité une seule grâce chrétienne, s'il a rien perdu du trésor de sa piété, de sa douceur et de sa charité, au milieu des épreuves qu'il a dû subir. Au lieu de cela, son dévouement à un devoir éminemment difficile a développé en lui une énergie de caractère, une force de raison que ses meilleurs amis ne lui soupçonnaient pas. Je n'ai pu,

sans un sentiment de honte pour la faiblesse de certains hommes revêtus des fonctions les plus hautes, entendre l'insolente compassion avec laquelle quelques-uns des ecclésiastiques ses confrères parlaient d'un homme qu'ils n'ont pas le courage éclairé de suivre sur le champ de bataille du devoir, et sur lequel ils déversent leur pitié dédaigneuse du haut de leur orgueil. Le docteur Follen l'a suivi de près; et il a tout fait, tout sacrifié pour s'identifier avec la cause de l'émancipation. Je l'ai entendu, à une époque périlleuse, prier à l'église pour « l'esclave malheureux, avili, insulté, chargé de chaînes de fer et de chaînes d'or. » Ce n'est pas ici le lieu de dire quels ont été les sacrifices; on connaît les services récents du docteur Channing.

Je connais encore deux ecclésiastiques unitaires qui ont fait, en faveur de la bonne cause, une déclaration ouverte et périlleuse, et un ou deux qui, en leur particulier, ont refusé de prendre parti contre cette cause; mais c'est tout. Le clergé unitaire, pris en masse, quoique désapprouvant l'esclavage, peut être regardé comme hostile aux abolitionnistes. Quelques-uns de ses membres ont prétendu près de moi que ce sujet leur répugnait; d'autres se contentent de voir les défauts individuels de quelques abolitionnistes; d'autres disent que leur chaire est la propriété de leurs ouailles, dont ils n'ont pas le droit de troubler la tranquillité par leurs prédications; d'autres allèguent que cette affaire ne les regarde pas; d'autres encore, qu'on les renverrait sur-le-champ de leur chaire, s'ils abordaient la question des droits de l'homme, pensant que

le sujet n'est pas assez religieux, et d'autres, enfin, qui s'excusent en se fondant sur une doctrine qui, je le crois, est née des circonstances, à savoir ; qu'il appartient au clergé de décider de la quantité de vérité que le peuple peut supporter, et de la lui administrer en conséquence. Ainsi, tandis que la société traverse la plus grande des révolutions morales, rejetant sa plus vicieuse anomalie, et appliquant son christianisme à sa politique et à sa conduite sociale, le clergé, et même le clergé unitaire, présente de nombreux exemples de ministres qui se plaignent ou ridiculisent les apôtres de la révolution, prêchent sur le spiritualisme, sur la science, sur des vérités spéculatives, propagent des objets d'amélioration de troisième ou quatrième ordre, et abandonnent aux laïques la tâche d'exécuter la première et la plus pressante réforme morale de l'époque. Ils méconnaissent leur noble mission, qui consiste à éclairer et à guider, dans les temps de crise, le sentiment moral de la société. Non-seulement ils refusent de coopérer au triomphe de la cause par leurs actes, leurs écrits ou leur parole, mais ils sont convenus d'éviter de parler en chaire des droits de l'homme jusqu'à ce que la tourmente soit calmée ; personne ne leur demande de torturer la sensibilité de leurs auditeurs par des sermons sur l'esclavage : ce qu'on leur demande, c'est de ne pas leur cacher les principes de foi et de liberté avec lesquels l'esclavage est inconciliable.

Après ce que j'ai vu, je ne puis m'empêcher de conclure qu'à présent la classe plus coupable, relativement à la question de l'esclavage, n'est pas celle des

planteurs, ni même des commerçants; c'est la classe des ecclésiastiques ; ils sont les plus coupables, parce que non-seulement ils ne sont pas aveuglés par l'habitude, les préjugés ou l'intérêt pécuniaire, mais font, au contraire, profession de passer leur vie dans l'étude des relations morales, et qu'ils ont pris l'engagement de proclamer la parole de Dieu tout entière. Que du moins, quand la cause juste aura triomphé, ils n'aient pas l'audace de se vanter de la gloire de leur pays, et puisque, dans cet âge du martyre, ils reculent devant le rôle de confesseurs, qu'on leur interdise le droit de marcher en triomphe avec la « glorieuse armée. » Néanmoins, si le clergé d'Amérique suit l'exemple des autres arrière-gardes de la société, il sera le premier à se glorifier d'une réforme que tous ses efforts auront tendu à retarder.

La méprise honteuse et funeste dans laquelle le clergé est tombé sur la véritable nature de ses fonctions, la supposition qu'elle consiste à subordonner la vérité à la portée d'esprit de ses auditeurs, ont déjà pour résultat d'éclaircir les rangs dans les églises et d'obliger le peuple à chercher une administration de la religion mieux adaptée à ses besoins. Tout ce qu'il y a de manque de foi dans autrui et dans les principes, et de foi surabondante en soi-même dans cette manière d'envisager le devoir pastoral qui a été soutenu en particulier et prêché en public, est trop évident pour qu'il soit besoin de le faire ressortir davantage ; pour indiquer ses conséquences, il suffit de renvoyer à l'histoire de tous les clergés..

Je fus frappée un jour de voir soutenir, par le clergé unitaire, des points qui, j'en avais la conviction, dépassaient les limites de leur croyance; on me dit que cela provenait de ce que l'esprit public l'exigeait. Une autre fois, je vis un ministre dans une chaire, qui n'était pas la sienne, accompagner ses paroles de gestes véhéments, inaccoutumés et tout à fait inconvenants. On m'assura que des gestes exagérés étaient nécessaires pour une certaine classe d'auditeurs, afin de faire impression sur elle; on me dit aussi que, quand des préjugés et des intérêts se sont agglomérés autour d'un point quelconque de morale, la vérité cesse d'être la vérité, et que le devoir du ministre est d'éviter d'aborder cette matière. Les conséquences sont faciles à prévoir. « Que pensez-vous que fera le peuple quand il s'apercevra combien son clergé est arriéré? » disait un ministre d'une secte à un ministre d'une autre communion. — « Je pense qu'il demandera bientôt qu'on lui donne un meilleur clergé, » répondit celui-ci. Le peuple demande un meilleur clergé. A Boston même, si arriérée que soit cette ville, un changement notable s'est déjà effectué. Un homme fort, doué des meilleures sympathies, a non-seulement discerné les besoins de l'époque, mais il s'est mis en devoir de faire, pour y répondre, tout ce qui est possible à un homme isolé : il invite à venir prier ceux qui pensent et sentent comme lui, sur ce que doit être la nature de leur communion avec le Père; il les appelle à soutenir leurs principes dans ces temps périlleux. On accourt en foule autour de lui,

et ce sont principalement les intelligences actives de la ville et de l'époque, les individus dont les cœurs gonflés et les esprits fatigués ne trouvent ni repos ni délassement dans les services abstraits et inefficaces que croient rendre les ministres, qui leur donnent la vérité telle qu'ils les jugent capables de la recevoir. La vérité tout entière peut seule satisfaire ceux qui vivent et meurent pour elle. L'apparition de cette nouvelle église dans Boston est un signe précurseur d'une haute éloquence (1).

Cette position du clergé relativement au peuple me fut, un jour, involontairement avouée par un ministre qui, de son propre aveu, évite systématiquement de prêcher sur les sujets qui l'intéressent le plus : il pense ne pouvoir mieux servir son troupeau qu'en traitant, du haut de la chaire, des sujets qui sont pour lui d'un intérêt secondaire. Cet ecclésiastique, apprenant quelque nouvel acte de tyrannie sociale sur la question de l'esclavage, s'écria : « Une telle révélation des dispositions du peuple serait suffisante pour autoriser un ecclésiastique à quitter sa chair et à se mettre à l'œuvre pour réformer la société. » Comme ces paroles révèlent bien la nature des relations du clergé avec le

(1) Voir, dans l'appendice E. le fragment d'un discours par Orestes A. Browson, sur les besoins de l'époque. Nous le donnons non comme un spécimen de ses compositions habituelles, mais tel que nous le lui avons entendu prononcer. Toutefois il est probable que les lecteurs feront comme les auditeurs et oublieront le style pour ne penser qu'aux choses.

(*Note de l'Auteur.*)

peuple et avec l'époque ! Toutes les fois qu'il est arrivé au clergé de porter la religion dans ce qu'il y a de plus important en pratique et, par cela même, de plus intéressant, on a pu voir l'effet qu'il a produit; malheureusement les occasions ont été trop rares. Lorsque, l'hiver dernier, le docteur Channing déclara, dans un sermon, que les législatures aussi bien que les individus étaient tenus de faire la volonté de Dieu, toutes les têtes se tournèrent, tous les regards se fixèrent sur lui. Une autre fois, un ministre ayant prêché sur la nécessité d'être quelquefois seul contre l'opinion de tous, et ayant démontré que les plus nobles bienfaiteurs de la race humaine, les plus dévoués serviteurs de Dieu doivent quelquefois, en se frayant un chemin dans de nouvelles régions de pensées et d'actions, franchir le cercle des sympathies humaines et souffrir en conséquence, plus d'un cœur intrépide se sentit ému, et le sermon produisit sur les auditeurs une impression profonde.

Il me semble que ce qui manque surtout au clergé de toutes les communions, c'est la foi, cette foi qui le porterait d'abord à s'approprier, sans crainte et sans exception, toutes les vérités, puis à les dispenser aussi libéralement qu'il les aurait reçues. Il aime à citer l'autorité des apôtres. A quoi eût servi le ministère à saint Paul, s'il eût prêché sur toute autre matière que l'idolâtrie à Éphèse et la licence à Corinthe ? Il y avait alors des gens dont la fortune, dont les préjugés, dont la moralité fausse étaient menacés. Il y avait des gens qui ignoraient la gravité de leurs transgressions, comme

aujourd'hui les oppresseurs des nègres ! Comment saint Paul eût-il rempli sa mission s'il avait craint de jeter la division dans la société en proclamant des principes vrais ; si, craignant de troubler la paix mensongère du lucre fortuné, du vice triomphant, il s'était borné à des spéculations semblables à celles dont il avait charmé l'oreille des Athéniens, évitant avec soin, à Éphèse, de parler de Diane, à Corinthe, de parler de sagesse et de tempérance? Quelle espèce d'apôtre eût-il été? Il eût été ce qu'est aujourd'hui le clergé chrétien en Amérique.

Un grave inconvénient résulte encore de cette crainte de l'opinion, qui fait que le clergé évite d'aborder les questions ardentes de l'époque : c'est qu'il se prive de cette influence, la plus élevée de toutes, que les hommes exercent par leur caractère et leurs efforts individuels. Le caractère du clergé est comparativement sans influence, parce qu'on le suppose exclusivement renfermé dans sa profession ; ses convictions le sont également, parce qu'on les croit formées de matériaux imparfaits. Les opinions d'un ecclésiastique sur la politique et autres affaires de la vie active qui impliquent le plus la moralité n'ont de poids qu'en proportion de la régularité de ses habitudes et de ses occupations. Quelques années passées, un ministre ayant prêché sur l'escompte et sur l'élévation du prix en cas de disette de la marchandise, les négociants, ses ouailles, quittèrent l'église en riant, et le pasteur n'a jamais pu réparer cet échec ; les négociants en parlent comme d'un homme très-pieux et font grand

cas de ses services pour maintenir, sous le joug de la religion, leurs femmes, leurs enfants et leurs domestiques ; mais, depuis cette époque, en prêchant pour eux il a prêché dans le désert. Un père de famille, pieux et éclairé, me disait : « N'accueillez qu'avec précaution la parole superficielle des ecclésiastiques sur cette matière (il s'agissait d'un fait relatif à une question sociale) ; ils n'y connaissent rien et n'y peuvent rien connaître. — Pourquoi? — Parce qu'il n'y a personne qui les en instruise. Vous savez que tous les gens raisonnables considèrent le clergé comme tenant le milieu entre l'homme et la femme. » Dans une république où la politique fournit, à la moralité de chaque homme, un exercice et des moyens d'expression, le clergé se tient en dehors du mouvement des partis et même de tous les intérêts politiques. Quelques-uns se bornent à voter ; d'autres, n'osant pas même aller jusquel-à, donnent, comme à l'ordinaire, pour excuse que l'opinion ne permet pas que le clergé, dans les affaires du monde, soit sur le même pied que les autres citoyens. Si cela est vrai, l'opinion publique n'a pas le droit de dicter leurs devoirs privés aux instructeurs moraux de la société, et le public montre par là qu'il a besoin des exemples du clergé, raison de plus pour le clergé de remplir fidèlement ses devoirs de citoyen. D'où viendrait la répugnance du public à voir le clergé s'acquitter de ses devoirs civiques, sinon de l'opinion populaire qu'il est inapte à les remplir? Si la démocratie voit que presque tout le clergé est fédéraliste ; si les négociants et les avocats fédéralistes regardent le

clergé comme impropre aux affaires ordinaires et le considèrent comme tenant le milieu entre l'homme et la femme, on comprend quelle répugnance on doit éprouver à le voir prendre part à la politique, si, toutefois, cette répugnance existe. Il ne faut pas s'en rapporter, à cet égard, à la parole du clergé seul ; car il lui arrive souvent de croire le peuple incapable de supporter des choses dans lesquelles les ouailles ont déjà devancé leurs pasteurs.

Un troisième inconvénient très-grave, résultant de l'isolement du clergé, c'est que, tout en privant les ecclésiastiques de l'espèce d'influence la plus élevée que l'homme ait reçue en partage, elle leur en donne une d'une espèce inférieure, influence aussi pernicieuse aux autres que dangereuse pour eux-mêmes; influence limitée aux membres les plus faibles de la société, aux femmes et aux hommes superstitieux. Ceux-ci les appellent *de fidèles gardiens*. Gardiens de quoi? Une personne bien portante peut garder un malade; un homme, sain d'intelligence, peut garder un aliéné; une grande personne peut garder un enfant, et, dans un but social, un surveillant peut garder un criminel. Mais comment un homme garderait-il son égal dans les matières spirituelles les plus absolument individuelles de toutes? comment un homme pourra-t-il s'interposer entre l'âme d'un autre et l'infini vers lequel elle tend? Si l'on dit qu'ils sont les gardiens de la vérité et non de la conscience, on peut leur demander d'exhiber leurs pouvoirs. Dieu a donné la vérité pour tous; chacun doit en prendre ce qu'il peut

en recevoir, et celui-là se rend coupable qui confie à un autre la garde de ce qui lui a été donné pour lui-même. Quant à l'aptitude du clergé au rôle de gardien, il suffira de dire ce que je sais : l'infidélité a pénétré dans l'enceinte de leurs églises, dans une proportion qu'ils ne soupçonnent même pas ; et il règne, parmi leurs ouailles, un déréglement dont ils seront les derniers à être informés. Même dans les choses regardées comme étant de leur compétence spéciale, l'état de la foi et de la moralité, ils sont plus dans les ténèbres que les autres membres de la société. Quelques-unes des personnes les plus religieuses et les plus morales se trouvent parmi celles qui n'entrent jamais dans leurs églises ; au contraire, parmi ceux qui forment l'auditoire du pasteur, pendant qu'il subtilise sur des abstractions, bâtit un édifice morale sur des principes imparfaits ou sur des impossibilités métaphysiques, il en est en qui la capacité même de croire fermement a été cruellement détruite ; il en est qui cachent une morale relâchée sous les dehors rigides de la religion ; d'autres, plus désespérés encore, sont arrivés au point de faire marcher simultanément et leur religion et leur déréglement. Cela ne ressemble-t-il pas à l'aveugle conduisant l'aveugle ?

Sur ceux qui considèrent le clergé comme de fidèles gardiens, son influence est mauvaise en tant qu'elle se rattache à son ministère ; quant à celle qui est inspirée par l'amitié et les relations sociales, elle est bonne ou mauvaise, selon le caractère des individus. Je n'ai pas une haute opinion de l'utilité des visites du

pasteur à ses ouailles, excepté à des personnes pauvres et affligées qui n'ont guère d'autre sympathie humaine à attendre. Je ne m'étendrai pas sur un sujet désagréable, le dévouement des dames au clergé. Je pense qu'il n'y a pas de ministre à vues libérales qui ne voie et ne sente que trop vivement tout ce qu'il y a d'inconvénients à ce que les femmes n'aient de ressource contre l'ennui que dans la religion, et à ce qu'il y ait une profession spéciale chargée de l'administrer. J'ai entendu quelques-unes des femmes âgées, les plus rationnelles et les plus pieuses que j'aie connues en Amérique, parler, avec le sentiment d'une conviction forte, des inconvénients qui résultent pour leur sexe des visites faites à leurs ouailles par des ecclésiastiques jeunes et pauvres. Il n'y a pas beaucoup de différence entre la confession auriculaire de l'Église catholique et la confiance spirituelle dans les ministres qui mettent le plus d'empressement à s'acquitter de ces sortes de visites. On peut voir, dans les journaux religieux de l'Amérique, les secours que les femmes donnent à de jeunes ministres par le moyen de travaux à l'aiguille ou de souscriptions. Si des jeunes gens ne peuvent gagner par eux-mêmes de quoi terminer leur éducation, pourvoir à leur nourriture et à leurs vêtements sans le secours des femmes, ils peuvent conclure en toute assurance que leur vocation est d'abord de gagner leur pain, sans préjudice de ce qu'elle pourra être plus tard (1). Mais cette dépen-

(1) Voir l'appendice F.

dance n'est pas du tout nécessaire ; il y a plus de ressources pour les ecclésiastiques qu'il n'y a d'ecclésiastiques pour en profiter.

Un jeune ecclésiastique se plaignit, un jour, à moi de l'affliction que lui causaient les visites qu'il faisait à ses ouailles : il venait de visiter et d'exhorter une mère qui avait eu la douleur de perdre son enfant; douleur contre laquelle avaient échoué ses consolations. La malheureuse mère était restée immobile, écoutant tout ce qu'il lui disait; mais il avait la conviction de n'avoir produit aucune impression sur elle, et qu'il était résulté de sa visite plus de mal que de bien. Comment aurait-il pu en être autrement? Que savait-il de la douleur d'une mère pleurant la perte de son enfant? On l'avait envoyé chercher comme une sorte de magicien pour charmer la douleur du cœur, comme si une telle douleur pouvait être charmée. La sympathie est le seul moyen de la rendre supportable, et certainement il n'en avait aucune; il n'avait qu'une timide affliction qui venait aggraver encore l'affliction maternelle : il était donc tout simple qu'il ne pût produire aucun effet salutaire.

La religion n'est administrée avec avantage en Amérique que par le caractère personnel des membres les plus vertueux de la société en dehors de la profession théologique, et aussi par les actes et les prédications des membres du clergé qui mettent le plus de régularité dans leur conduite et dans leurs idées. Les ecclésiastiques dont le caractère est exclusivement clérical sont, après les ecclésiastiques vicieux, les plus dangereux ennemis du christianisme.

La cause n'en est pas dans le système volontaire, car le mal est également grand des deux côtés de l'Atlantique ; et une religion de l'État, comme en Angleterre, ne fait qu'ajouter à ce mal : elle est dans le clergé supérieur, dans le scandale d'une classe insouciante, ambitieuse et mondaine, et, dans le clergé inférieur, elle naît du spectacle d'une classe négligée, mal rétribuée et portant à elle seule tout le poids du ministère (1).

Le mal réside dans une superstition qu'aucune religion de l'État ne peut détruire ; dans celle qui consiste à croire que la religion puisse être dans quelque chose qui n'est pas la vertu. Il en résulte qu'il existe une profession ecclésiastique non pour l'étude de la science théologique, ce qui serait très-raisonnable, mais pour la dispensation de la vertu : de là vient que la vertu ecclésiastique est séparée par la pratique de la vertu active personnelle et sociale ; de là vient encore que la classe agricole d'Amérique, continuellement en présence du grand-prêtre de Dieu, la nature, et hors du contact mondain d'une société égarée par la superstition, est toujours en avant du reste de la société sur la grande question morale de l'époque, tandis que le clergé est toujours en arrière.

(1) Rien d'amusant comme de voir le point de vue sous lequel nos institutions aristocratiques et ecclésiastiques sont envisagées par la simplicité républicaine : on m'a plusieurs fois demandé si les évêques anglais n'étaient pas une aristocratie intermédiaire entre les lords et les communes.

(*Note de l'Auteur.*)

Quel remède à cela? un changement dans l'administration religieuse. Le peuple ayant été élevé à croire qu'il voyait le christianisme dans ses ministres, il est d'abord résulté de cette erreur qu'on s'est mépris et qu'on se méprend encore sur le véritable esprit du christianisme. Les conflits moraux dont nous sommes témoins servent à rectifier cette erreur, et le peuple commence à s'apercevoir que ce qu'on croyait un miroir fidèle n'est qu'un grossier réflecteur; ce qui l'amènera à regarder par ses propres yeux, sans aucun intermédiaire. La profession cléricale est trop difficile et trop périlleuse, trop peu justifiable en principes, trop opposée à l'esprit de l'Évangile, pour survivre longtemps aux investigations religieuses et individuelles auxquelles les fautes du clergé poussent chaque jour le peuple.

En attendant, à quoi devons-nous donc nous confier en matière de religion? à l'administration de Dieu et au cœur de l'homme. Dieu n'a-t-il pas ses voix, différentes des nôtres, pour instruire l'homme alors qu'il s'égare? Dans l'ouest sauvage, loin des églises et des prêtres, il est doux de voir la religion fleurir à l'ombre des forêts, au souffle des vents, à la lumière des étoiles. L'enfant sur la pelouse n'est pas seul à prêter l'oreille pour entendre les pas de Dieu sur le parquet de sa création; nous sommes tous enfants et tous nous prêtons l'oreille. Des impulsions religieuses s'éveillent partout où il y a vie et religion; partout où il y a affections à nourrir, vieillesse et enfance à protéger. S'il est vrai que la sensibilité religieuse ne soit jamais

mieux éveillée que par le spectacle de la beauté morale, l'existence de la religion est partout assurée ; car la beauté morale n'est pas moins perceptible à l'intelligence humaine que la lumière du jour aux yeux humains. La religion vivra tant que vivra l'histoire de l'Évangile, tant la beauté morale y resplendit avec éclat : comment ceux qui la contemplent pourraient-ils ne pas comprendre que, si elle se dévoilait à l'esprit de l'homme, elle serait à l'instant adoptée par sa raison et par son amour. Du jour de sa naissance elle a réorganisé et vivifié la société et poursuit maintenant son œuvre dans le nouveau monde. Comme je l'ai dit, les institutions de l'Amérique sont profondément implantées dans le christianisme; son esprit doit se frayer une route certaine au travers d'une société où il est, en quelque sorte, inné; le manque de confiance en ses propres forces ne peut arrêter pour toujours cet esprit dans sa sainte mission; il continuera à signaler les anomalies, à démasquer l'hypocrisie, à gourmander la mauvaise foi, à sympathiser avec le proscrit, et à chasser les passions sordides de ce temple de la société, le plus glorieux qui ait jamais été construit. La société sera infailliblement chrétienne comme la démocratie est évidemment chrétienne.

FIN DE LA QUATRIÈME PARTIE.

CONCLUSION.

Il faut terminer ce livre; mais je n'ai point de conclusion à présenter. Je n'ai pas la prétention d'avoir, à propos de la société américaine ou de son avenir, établi une théorie à laquelle il soit nécessaire, en terminant, de mettre la dernière main. La société américaine elle-même ne constitue que les premières pages d'un grand livre d'événements, dans le progrès desquels nous ne pouvons porter qu'un regard incertain et borné. Il n'y a donc pas de conclusions possibles sur l'état actuel de cette grande nation.

En attendant, des faits prédominants ressortent de son histoire et de sa condition; et, tout en refusant de formuler un jugement sur sa vertu ou son bonheur positif ou relatif, il peut être utile de constater ces faits.

Par un heureux concours d'abondance extérieure et d'institutions libérales, l'Amérique voit moins de crimes, moins de pauvreté et redoute moins de dommages éventuels de toute espèce qu'aucune des sociétés qui l'ont précédée dans les voies de la civilisation. Ce n'est pas là seulement un bien présent, c'est encore

le meilleur pronostic d'une fidélité persévérante aux vrais principes démocratiques.

Quoique, dans la pratique, les Américains soient restés en arrière des principes proclamés de leur association, ils ont réalisé beaucoup de choses pour lesquelles le reste du monde civilisé lutte encore, et que quelques nations commencent seulement à projeter. En tout et pour tout ils se gouvernent eux-mêmes. Ils n'ont à craindre ni une aristocratie héréditaire, ni l'union de la religion avec l'État, ni des impôts vicieux ou excessifs, ni l'irresponsabilité d'aucune classe. Quels que soient les vices qui restent encore ou puissent naître, soit dans la législation, soit dans la puissance exécutive, les moyens d'y remédier sont entre les mains du peuple tout entier; et ce peuple est en possession de la glorieuse certitude qu'avec du temps et des efforts tous les buts raisonnables seront infailliblement atteints. Les Américains ont une effroyable anomalie à rejeter, un péché mortel contre leurs propres principes à abjurer; mais ils y travaillent avec une ardeur qui prouve que le cœur de la nation est resté sain. Les progrès que la question d'abolition a faits depuis trois ans dans la totalité des districts ruraux du nord témoignent en faveur de la vertu de la nation plus éloquemment que ne déposent contre elle les bruyantes clameurs d'une portion des planteurs du sud, de l'aristocratie commerciale du nord et le silence du clergé. Il ne faut pas juger de la nation par ceux de ses membres, dont les intérêts mondains sont liés au maintien de l'anomalie, ni

même par les huit cents sociétés abolitionnistes qui fleurissent dans le nord, appuyées par les secours individuels d'un grand nombre de ses associés; ce n'est d'après aucun de ces partis, c'est par l'aspect du conflit établi entre eux que la nation doit être jugée relativement à l'esclavage. S'il est vrai que les cinq abolitionnistes qui se réunirent pour la première fois, il y a cinq ans, dans une petite chambre, pour mesurer leurs forces morales contre cette énormité nationale, sont devenus une armée sous les assauts de laquelle l'institution vicieuse tremble jusque dans ses fondements, il est temps que l'esclavage cesse d'être pour la nation une tache déshonorante. L'Europe doit maintenant à l'Amérique la justice de la regarder comme la terre de l'abolitionnisme tout aussi bien que la patrie de l'esclavage.

La civilisation et la moralité des Américains sont loin d'être à la hauteur de leurs principes; c'est assez en dire; cela vaut mieux que de les mettre en regard de la moralité ou de la civilisation européenne, ce qui serait de toute inutilité, à moins qu'on ne veuille supposer, ce qui ne serait pas juste, que leur moralité et leur civilisation résultent de leur organisation politique; ils sont soumis à l'action de mille autres influences qui doivent nécessairement empêcher de conclure de la politique des Américains à leur moralité. Ces conclusions seront un peu moins téméraires dans deux siècles : en attendant, le devoir du monde, aussi bien que celui de l'Amérique, sera de surveiller la marche du républicanisme et de la moralité nationale, d'ob-

server leur action mutuelle et de faire humblement leur projet des leçons qui doivent ressortir de cette nouvelle expérience. Au monde entier, de même qu'aux Américains, il importe de s'assurer si ce haut degré de respect et de bienveillance réciproque, qui distingue les Américains, doit être attribué à leur républicanisme, et, ensuite, jusqu'à quel point leur républicanisme est responsable de leur plus grand obstacle : l'absence d'indépendance morale.

Le trait le plus éminemment distinctif chez eux est le contentement national : si c'était le résultat de l'apathie, ce serait un sentiment méprisable ; s'il n'existait pas conjointement avec un principe actif de progrès, il serait absurde. Tel qu'il est, je ne puis envisager cet attribut national qu'avec un sentiment de vénération : ayant peu de doutes sur le salut général de l'Union américaine, et n'en ayant aucun sur le progrès moral de ce peuple, il est évident pour moi que ce contentement national survivra à tous les mépris et même à toutes les admirations, et qu'on finira par le regarder avec cette émotion naturelle et universelle qui permet de reconnaître dans un individu l'égalité d'âme inspirée par un respect rationnel de soi-même.

APPENDICE A.

DISCOURS DE M. ADAMS SUR LE TEXAS.

Il est une hypothèse plus redoutable, qui est certainement dans les limites du possible, et plût à Dieu qu'elle ne fût pas dans celles du probable! Vous avez été, si vous n'êtes pas maintenant, sur le point d'avoir la guerre avec le Mexique; et, je le dis avec douleur, cette guerre, si j'en crois le bruit public, a été provoquée de notre part, depuis le commencement de l'administration actuelle jusqu'à l'autorisation récente donnée au général Gaines d'envahir le territoire mexicain. On dit que l'un des premiers actes de cette administration, à l'époque où il existait, au Mexique, beaucoup de mauvaise humeur contre les États-Unis, a été de proposer à cet État de céder aux États-Unis une portion de son territoire assez considérable pour constituer neuf États d'une étendue égale au territoire de Kentucky. Il faut avouer qu'il était impossible de trouver un meilleur moyen de faire naître la jalousie, le soupçon, l'hostilité et la haine; on ajoute que cette

ouverture, offensante par elle-même, a été faite précisément à l'époque où un essaim de colons venus des États-Unis couvrait la frontière mexicaine d'agiotage et d'esclaves introduits en violation des lois du Mexique qui ont aboli l'esclavage dans toute l'étendue de la république. La guerre qui se fait maintenant au Texas est une guerre civile mexicaine, une guerre ayant pour but de rétablir l'esclavage aux lieux où il a été aboli; ce n'est pas une guerre civile, mais bien une guerre entre l'esclavage et l'émancipation, et l'on s'est efforcé de nous y faire prendre part en appuyant la cause de l'esclavage.

Certes, c'est pour nous une circonstance heureuse que ce monstre de Santa-Ana ait été vaincu et fait prisonnier, et, toutefois, je ne partage pas la joie enthousiaste avec laquelle on nous a dit que quiconque avait du sang anglo-saxon dans les veines devrait se réjouir en apprenant que ce scélérat, devenu prisonnier de guerre, a été fusillé de sang-froid par le chef anglo-saxon de l'armée texienne victorieuse. Parmi les membres de cette chambre, qui ne sont point d'origine anglo-saxonne, nul, sans doute, ne s'offensera qu'Anglo-Saxon moi-même, j'estime ce sang-là le meilleur qui ait jamais coulé dans des veines humaines. Certes, elle est loin de moi la pensée de ravaler la gloire de la race anglo-saxonne, bien qu'il y ait eu un temps où elle ait courbé la tête sous le joug et se soit soumise à l'ascendant de la race normande; mais une preuve manifeste de l'esprit qui nous pousse à cette guerre d'agression, de conquête et d'asservissement, c'est qu'on

rallume tous les anciens brandons de haine nationale et héréditaire pour nous familiariser avec l'abominable idée de prisonniers massacrés de sang-froid. N'y a-t-il donc pas encore assez de haine entre les races qui composent votre population méridionale et la population du Mexique, sans qu'il soit nécessaire, pour stimuler l'hostilité des races, de remonter à huit cents ans et de recourir aux annales d'un autre hémisphère? Quels sont les sentiments qui animent les parties constitutives de notre population méridionale, les populations anglo-saxonne, normande, française et mauresque-espagnole de la Louisiane, du Mississipi, de l'Arkansas et du Missouri? Quels sentiments existent entre elles et l'Indien sauvage, possesseur originaire du sol, et que déjà vous refoulez jusqu'au pied des montagnes Rocheuses? Quels sentiments existent entre elles toutes et le nègre Américain de naissance, Africain d'origine, qu'ils retiennent dans un cruel esclavage? Sont-ce là des éléments d'harmonie, de concorde et de patriotisme entre les parties constitutives d'une nation qui va faire une guerre de conquête? Et quels sont les sentiments qui animent ce mélange bigarré de votre population méridionale contre le mélange, tout aussi hétérogène, de la population mexicaine? Toi, peuple anglo-saxon, propriétaire d'esclaves, exterminateur d'Indiens, ne hais-tu pas, du fond de ton âme, l'Indien hispano-mexicain, émancipateur des esclaves et abolisseur de l'esclavage? Et crois-tu que ta haine ne soit pas cordialement payée de retour? Va à Mexico, ou interroge ceux de tes compatriotes qui y ont été dans les trois ou quatre dernières

années; ils te diront que c'est à peine si, en leur qualité d'Anglo-Américains, ils osent se montrer en public; sois sûr que, si tu détestes franchement le Mexicain, la haine qu'il t'a vouée n'est pas moins vive et moins profonde.

Et voilà la nation contre laquelle, à l'instigation de votre gouvernement exécutif, vous allez faire la guerre, une guerre de conquête que vos agressions ont provoquée, ayant pour but de rétablir l'esclavage en des lieux où il est aboli, car c'est avec le Mexique que vous aurez la guerre, avec une république composée de vingt-quatre États et dont la population s'élève à huit ou neuf millions d'âmes. Il semblerait que cette victoire, remportée sur douze cents hommes, que la capture de leur chef, le président de la république mexicaine, ont déjà assuré la conquête de la république tout entière. Qu'elles aient consommé l'indépendance du Texas, la chose n'est pas impossible. Mais le Texas est à la république mexicaine moins encore que l'État du Michigan n'est à la vôtre, cet État du Michigan dont la population vous somme vainement d'accomplir la promesse solennelle que vous lui avez faite de l'admettre, comme État, dans l'union américaine; l'État du Michigan, qui aurait des motifs plus puissants à alléguer contre vous pour déclarer son indépendance, s'il était disposé à le faire, que la population du Texas n'en a jamais eu pour rompre son union avec la république du Mexique. Le Texas est une portion de l'extrême frontière de la république du Mexique : jusqu'à la révolution qui sépara le Mexique de l'Es-

pagne, ce n'était encore qu'un désert habité seulement par des Indiens; lors de l'organisation de la confédération mexicaine, il n'était pas assez peuplé pour former un État à part, il fut en conséquence annexé au Coahuila, où réside la plus grande partie de la population indigène. L'histoire de toutes les colonies hispano-américaines émancipées a été, depuis leur séparation de l'Espagne, une longue suite de guerres civiles, de révolutions résolues dans une seule bataille, souvent fort insignifiante, de chefs n'ayant d'autres titres au pouvoir que le meurtre de leurs prédécesseurs immédiats. Ils ont tous partagé le caractère de la première conquête du Mexique par Cortez, et du Pérou par Pizarre, et c'est là ce qui me fait frémir, à la pensée de lier, d'une manière indissoluble, notre destinée à la leur. Il est possible qu'une révolution nouvelle du Mexique suive la captivité ou la mort de son président; le bruit même a couru qu'une révolution de ce genre avait éclaté, même avant sa défaite; mais je ne vois pas comment la dépendance du Texas ou la capture et l'exécution militaire de Santa-Ana vous sauveront d'une guerre avec le Mexique. Santa-Ana n'était que l'un des individus de cette race dont l'Amérique espagnole a été, depuis vingt-cinq ans, la mère féconde, de ces soldats de fortune qui se sont élevés, par le glaive ou la balle, au suprême pouvoir, et que la balle ou le glaive en a fait descendre. Cette race n'est pas éteinte; les dernières nouvelles, venues du Pérou, nous annoncent qu'un général vient d'y finir comme ont fini, au Mexique, Yturbide, Mina,

Guerrero et Santa-Ana. Le sol qui les a produits peut encore en faire naître d'autres : ils se reproduisent d'eux-mêmes; il n'y a de changé que le nom et l'homme. Ce sera une guerre de races que votre guerre; une guerre de l'Américain-Anglo-Saxon contre l'Américain-Mexicain-Mauresque-Espagnol, une guerre entre le nord et le sud de l'Amérique septentrionale, de Passamaquoddy jusqu'à Panama. Êtes-vous préparés à une pareille lutte?

Je vous demanderai de nouveau quelle cause vous défendrez dans cette guerre? Sera-ce l'oppression, la conquête et le rétablissement de l'esclavage aux lieux où il est aboli? Dans cette guerre, le Mexique, combattra sous les bannières de la liberté, et vos bannières à vous, je rougis de le dire, seront celles de l'esclavage.

Si je considère nos États-Unis et les États-Unis mexicains uniquement comme deux masses de puissance entrant en collision l'une contre l'autre, je ne doute pas que l'événement ne soit plus fatal au Mexique qu'à nous ; la conquête de tout le Mexique ne serait même pas un résultat improbable du conflit, surtout si la guerre ne devait s'étendre qu'aux deux puissances combattantes. Mais se renfermera-t-elle dans cette limite. Le Mexique est évidemment la plus faible des deux puissances, mais non la moins préparée à agir. Le Mexique a de la guerre une expérience plus récente; il compte un plus grand nombre de vieux soldats, et, quoique son chef le plus important ait éprouvé une fatale et ignominieuse défaite, toutefois cela est arrivé, avant lui, à des généraux trop confiants dans le succès,

trop dédaigneux de leur ennemi. Aujourd'hui même, le Mexique est plus préparé à porter la guerre chez vous que vous ne l'êtes à la porter chez lui. Santa-Ana pourra trouver un successeur enflammé du désir de venger, non-seulement son désastre, mais encore ce que sa nation et lui considéreront comme votre hostilité perfide : il pourra être appuyé par l'esprit national ; il pourra non-seulement changer en défaite la victoire des Texiens, mais encore les obliger à chercher un refuge chez vous et les poursuivre au centre de votre propre territoire. Êtes-vous en mesure de leur résister ? Les succès obtenus dans votre dernière campagne, contre une misérable bande de cinq ou six cents Indiens séminoles, invisibles, campagne qui a nécessité l'emploi de votre armée entière, de tous vos vieux généraux, de toutes vos milices, de tous vos volontaires indisciplinés, ce succès est-il l'avant-coureur de l'énergie et de la vigueur que vous apporterez à cette guerre tout autrement compliquée et bien plus formidable ? J'ai dit compliquée, et comment? Votre guerre contre les séminoles s'étend déjà aux Criks. Vos ennemis, dans leur marche calamiteuse, entraînent avec eux vos nègres esclaves, et leur mettent les armes à la main pour faire cause commune avec eux contre vous ; et, jusqu'où s'étendra cet incendie si un général mexicain envahit votre territoire, portant, dans une main, le flambeau de la liberté, et dans l'autre son étendard ; annonçant à l'esclave l'émancipation, et la vengeance à l'Indien indigène? Quelle sera la condition de vos États de la Louisiane, du Mississipi, de

l'Alabama, de l'Arkansas, du Missouri et de la Géorgie? Que deviendront vos nègres? Que deviendra cette masse combinée et concentrée de tribus indiennes que, par une inexplicable politique, vous avez chassées de leurs habitations au loin disséminées, pour les refouler dans le voisinage même du Mexique, comme pour fournir à cette nation des alliés naturels dans ses hostilités contre vous? Vous avez sur les bras une guerre contre le Mexique, une guerre contre les Indiens et une guerre contre les nègres, et vous vous y précipitez en aveugles; vous parlez de reconnaître l'indépendance de la république du Texas, et vous brûlez d'annexer à vos domaines, déjà trop vastes, non-seulement le Texas, mais encore Coahuila, Tamaulipas et Santa-Fé, depuis la source jusqu'à l'embouchure du Rio-Bravo. Deux cent mille lieues carrées n'étancheraient pas aujourd'hui la soif d'agrandissement qui vous dévore.

Mais cette guerre, croyez-vous qu'elle sera restreinte au Mexique seul? Non, certes. La lutte une fois commencée, le Mexique, comme le plus faible, cherchera autour de lui des secours aussi bien parmi vos nègres que parmi vos Indiens. Ni la Grande-Bretagne, ni la France ne souffriront que vous fassiez cette conquête sur le Mexique; elles ne vous permettront même pas d'annexer, sans leur intervention, l'État indépendant du Texas à votre confédération. Ainsi votre guerre mexicaine sera compliquée d'une guerre anglo-saxonne. La Grande-Bretagne ne saurait avoir d'objection sérieuse contre l'indépendance du Texas; elle ne

demanderait sans doute pas mieux que de prendre le nouvel État sous sa protection, comme une barrière élevée tout à la fois contre le Mexique et contre vous; mais elle ne souffrira pas que vous vous agrandissiez par son adjonction; surtout, elle ne vous permettra pas d'acquérir le Texas par voie de conquête et en rétablissant l'esclavage. Poussée par le torrent irrésistible de l'opinion publique, la Grande-Bretagne a récemment, au prix de 100,000,000 de dollars, que la nation anglaise a payés avec joie, aboli l'esclavage dans toutes ses colonies des Indes occidentales. Après avoir donné un pareil exemple, elle ne restera pas spectatrice silencieuse du rétablissement de l'esclavage en des lieux où il était aboli depuis plusieurs années, et situés dans le voisinage immédiat de ses îles. Elle vous dira que, si vous voulez que le Texas fasse partie de votre confédération, ce doit être sans la tache et l'embarras de l'esclavage, et que, si vous faites la guerre pour enchaîner vos semblables, elle fera la guerre contre vous pour briser leurs chaînes. Quel rôle jouerez-vous, aux regards du monde, dans votre lutte acharnée contre la Grande-Bretagne : elle combattant pour l'émancipation, et vous pour l'esclavage; elle la bienfaitrice, et vous les oppresseurs de l'espèce humaine? Dans une telle guerre, l'enthousiasme de l'émancipation réveillerait chez elle la rivalité nationale et toute sa jalousie naturelle contre notre agrandissement. Rien ne serait plus populaire, en Angleterre, qu'une guerre contre l'esclavage, la traite et les Anglo-Saxons nés de ses entrailles.

Quant à l'adjonction du Texas à votre confédération, quelle peut en être l'utilité? N'avez-vous pas déjà assez de territoire ; deux millions de milles carrés ne sont-ils pas une surface assez vaste pour l'insatiable rapacité de vos agioteurs ? J'espère qu'il n'y en a pas un seul parmi ceux qui m'écoutent. N'avez-vous pas assez d'Indiens à chasser du pays où sont les tombeaux de leurs pères, assez de tribus sauvages à exterminer? Sous le point de vue militaire, quel bien vous reviendrait de l'adjonction du Texas? ce serait pour vous une source non de puissance , mais de faiblesse. Votre frontière du sud et du sud-ouest n'est-elle pas suffisamment étendue , suffisamment faible , suffisamment dégarnie ? Pourquoi ajoutez-vous sans cesse de nouveaux régiments de dragons à votre armée permanente? pourquoi, pas des ordres discrets ou indiscrets, vous efforcez-vous d'élever cette armée , de moins de six mille , à un effectif réel de plus de vingt mille hommes ? Votre général en chef, maintenant de retour de son excursion dans la Floride , vous recommande expressément d'élever votre armée à ce nombre. L'extension de votre frontière maritime , de la Sabine au Rio-Bravo, décuplerait votre faiblesse; car, maintenant , vous n'êtes faibles que relativement au Mexique. Vous seriez faibles alors contre la Grande-Bretagne, la France, peut-être même contre la Russie, contre toute puissance navale de l'Europe à qui il conviendrait de nous chercher querelle , dans le but d'établir une colonie ; mais, surtout , nous serions faibles contre la Grande-Bretagne. Par sa puissance maritime et ses

colonies américaines, elle tient les clefs du golfe du Mexique. Quel serait le sort de notre frontière, de l'embouchure du Mississipi à celle du Rio-del-Norte, dans l'hypothèse d'une guerre avec la Grande-Bretagne? M. Monroë avait trois raisons pour accepter la Sabine comme frontière : d'abord, il ne croyait pas que nos droits s'étendissent jusqu'au Rio-Bravo; secondement, il pensait que notre union en serait surchargée au point de se briser en éclats par son propre poids; troisièmement, il estimait que ce serait étendre une trop longue ligne de côtes maritimes qui, en cas de guerre avec la Grande-Bretagne, pourraient tomber en son pouvoir, et que nous ne pourrions ni défendre ni recouvrer. A cette époque, la question n'était pas compliquée de celle de l'esclavage ou de l'abolition. Ce territoire appartenait à l'Espagne; c'était un désert, et l'esclavage y était la loi du pays. Dans le triangle compris entre les embouchures et les sources du Mississipi et du Rio-Bravo, on n'avait pas encore le projet de créer neuf États à esclaves, devant occuper dix-huit siéges dans l'autre branche de notre législature. Mais sur quoi établissions-nous notre droit? Nous prétendions que la Salle ayant découvert l'embouchure du Mississipi, et la France ayant fondé un établissement à la Nouvelle-Orléans, cette dernière puissance avait droit à une moitié de la côte maritime, depuis l'embouchure du Mississipi jusqu'à l'établissement espagnol le plus proche, qui était Vera-Cruz. L'embouchure du Rio-Bravo était, à peu près, à moitié chemin de Balize à

Vera-Cruz. Comme héritiers des droits de la France, du chef de la Louisiane, nous réclamions tout le territoire jusqu'au Rio-del-Norte, bien qu'il y eût, à la source de ce fleuve, l'établissement espagnol de Santa-Fé. La France, de qui nous tenions la Louisiane, nia positivement avoir jamais élevé une pareille prétention. Néanmoins nous soutînmes, tant bien que mal, notre réclamation et finîmes par accepter, comme compensation, les Florides et la ligne frontière du 42e degré de latitude, depuis la source de l'Arkansas jusqu'à la mer du Sud. Telle était la nature de nos droits; et vous pouvez juger quelle confiance pouvait avoir M. Monroë à leur validité. Ce qu'on désirait avant tout dans ce pays, c'était l'obtention des Florides. C'était le désir du général Jackson, et, dans l'entretien dont j'ai parlé et que, dit-on, il ne se rappelle pas, il me déclara que, tant que les fleuves de la Floride ne seraient pas en notre possession, il ne pouvait y avoir de sécurité pour la partie méridionale de notre territoire.

Mais supposons que le Texas soit annexé aux États-Unis; il ne se passerait pas un an avant que vous n'ayez à faire la guerre pour conquérir l'île de Cuba. Et quelle est la condition de cette île? Elle est sous la protection nominale de l'Espagne. Et quelle est la condition de l'Espagne elle-même? Elle déchire ses propres entrailles dans une guerre civile pour la succession au trône. Croyez-vous, quelle que soit l'issue de cette guerre, qu'elle puisse conserver la possession même nominale de Cuba? Maintenant que l'Espagne a

perdu toutes ses colonies continentales en Amérique, Cuba sent le besoin d'une protection plus efficace, et surtout de la protection d'une puissance navale. Supposons que cette puissance navale soit la Grande-Bretagne. Cuba est à vos portes; si vous vous étendez sur une côte déserte, depuis la Sabine jusqu'au Rio-Bravo, dans quelle position vous trouverez-vous à l'égard de la Grande-Bretagne ayant dans ses mains, non-seulement la Jamaïque, mais Cuba et Porto-Rico, et le mot abolition inscrit sur son étendard? Pensez-vous que ce soient là des suppositions fantastiques? Écoutez un fait historique qui ne remonte pas à une époque éloignée. Il n'y a pas un bien grand nombre d'années qu'une révolution intérieure, en Espagne, soumit, pendant quelque temps, ce pays et son roi au gouvernement passager des cortès. Cette révolution fut suivie d'une autre, par laquelle, sous les auspices d'une armée française commandée par le duc d'Angoulême, Ferdinand VII fut rétabli sur un trône despotique; Cuba avait suivi la fortune victorieuse des cortès; quand vint la contre-révolution, les habitants de cette île, ne pouvant prévoir quelle serait leur destinée, ne surent d'abord quel parti prendre. Deux partis considérables s'élevèrent dans l'île : l'un voulait la placer sous la protection de la Grande-Bretagne, et l'autre l'annexer à la confédération des États-Unis. J'ai toute raison de croire que des ouvertures furent faites, par l'un de ces partis, au gouvernement de la Grande-Bretagne, et *je sais* que des ouvertures furent faites par l'autre au gouvernement des États-

Unis. Je sais encore que le président des États-Unis fut confidentiellement informé, par le gouvernement français, que le gouvernement anglais avait résolu de s'emparer de Cuba. Si des ouvertures semblables furent faites à la France elle-même, c'est ce que je ne puis affirmer; mais je sais parfaitement que M. George Canning, alors ministre des affaires étrangères, en Angleterre, craignit un moment que, sous la tutelle du duc d'Angoulême, Ferdinand VII ne confiât au commandant d'une escadre française la garde du château Moro. Il arriva qu'à cette époque une escadre française considérable fut équipée et reçut l'ordre de faire voile pour les Indes occidentales, sans que le gouvernement britannique eût reçu communication formelle de ce fait; aussitôt qu'il en eut connaissance, il donna ordre à l'ambassadeur anglais, à Paris, de demander, de la manière la plus péremptoire, la destination de cette escadre, et une assurance positive qu'elle n'était pas destinée pour la Havane. Ce fut l'occasion d'explications mutuelles à la suite desquelles, non en la forme solennelle d'un traité, mais en se communiquant mutuellement leurs intentions formelles, la Grande-Bretagne, la France et les États-Unis convinrent que, dans la condition actuelle de Cuba, aucune d'entre elles n'en enlèverait la possession à l'Espagne. Cet engagement fut fidèlement observé par toutes les parties contractantes; mais sans cet engagement, qui doute que, depuis cette époque, l'une des trois puissances ne se fût emparée de cette île et ne la possédât sans contrôle?

Aujourd'hui les circonstances ont changé; des révolutions populaires en France et en Angleterre ont peut-être affaibli, en Angleterre, l'esprit de conquête, et il est probable que la France a bien assez à gouverner son royaume d'Alger. Mais l'Espagne est de nouveau en proie au fléau de la guerre civile, et toutes ses colonies d'Amérique sont irréparablement perdues pour elle. Il est impossible qu'elle retienne, longtemps encore, une ombre de domination sur les Indes de Cuba et de Porto-Rico; d'autre part, ces Indes, dans leur condition actuelle, ne peuvent former des nations indépendantes, capables de se protéger elles-mêmes. Elles resteront, longtemps encore, à la merci de la Grande-Bretagne ou des États-Unis; en ce moment même, la Grande-Bretagne est sur le point d'intervenir dans la guerre pour la succession espagnole. Si, par suite de la faiblesse inconcevable de la confédération mexicaine, cette révolte du Texas amenait sa séparation d'avec cette république et son adjonction aux États-Unis, je regarde comme impossible que la Grande-Bretagne prenne la chose avec indifférence. Elle comprendra que cet événement menace d'ébranler sa puissance coloniale sur le continent, dans le golfe du Mexique et dans la mer des Caraïbes; elle comprendra aussi qu'il met en péril l'abolition de l'esclavage dans ses propres colonies. Une guerre pour le rétablissement de l'esclavage, là où il a été aboli, si elle réussit au Texas, doit s'étendre sur tout le Mexique; et cet exemple pourra donner le signal d'une guerre entre la race blanche et la race noire dans les

Indes occidentales. N'en doutez pas, l'Angleterre prendra possession de Cuba et de Porto-Rico, en vertu d'une cession de l'Espagne, ou à l'aide des batteries de ses murailles de bois ; et, si vous lui demandez en vertu de quel droit elle agit, elle vous demandera, à votre tour, en vertu de quel droit vous avez prolongé votre côte maritime de la Sabine au Rio-Bravo. Elle vous fera une question plus embarrassante encore ; elle vous demandera de quel droit, vous qui parlez de liberté, d'indépendance et de démocratie, vous faites une guerre d'extermination pour forger de nouvelles chaînes et de nouvelles entraves pour remplacer celles qui ont été brisées. Elle portera l'émancipation et l'abolition dans chacun des plis de son drapeau ; tandis que vos étoiles, tout en croissant en nombre, seront obscurcies par les sombres vapeurs de l'oppression, et on n'apercevra de vos bannières que les lanières sanglantes du piqueur des esclaves.

Êtes-vous préparés à toutes ces guerres : à une guerre avec le Mexique ; à une guerre avec la Grande-Bretagne, sinon avec la France ; à une guerre générale contre les Indiens ; à une guerre servile ; et comme conséquence inévitable de toutes celles-là, à une guerre civile ? car tout cela doit aboutir définitivement à une guerre entre les couleurs aussi bien qu'entre les races : et vous imaginez-vous que, tandis que vous allumez sciemment cette conflagration et vous y précipitez en aveugles ; vous imaginez-vous que, tandis que, selon la nature même des choses, vos États du sud et du sud-ouest doivent être la Flandre

de ces guerres compliquées, le champ de bataille où doit être livré le terrible et dernier combat entre l'esclavage et l'émancipation ; vous imaginez-vous que le congrès sera sans autorité constitutionnelle pour intervenir, *de manière ou d'autre*, dans l'institution de l'esclavage, à l'égard des États de cette confédération? Soyez-en persuadés, le congrès devra intervenir, et il interviendra peut-être pour soutenir l'esclavage par la guerre, peut-être pour l'abolir par des traités de paix; et non-seulement il aura le pouvoir constitutionnel d'intervenir, mais ce sera pour lui un devoir imposé par les clauses expresses de la constitution elle-même, car, du moment où vos États à esclaves deviendront le théâtre de la guerre civile, servile ou étrangère, dès lors les pouvoirs militaires du congrès interviendront dans l'institution de l'esclavage, de toutes les manières, depuis les réclamations d'indemnités pour esclaves pris ou détruits jusqu'à la cession à une puissance étrangère de l'État affligé du fléau de l'esclavage.

APPENDICE B.

FINANCES DU GOUVERNEMENT GÉNÉRAL ET DES ÉTATS.

ÉTAT DES RECETTES DE TOUTE NATURE VERSÉES AU TRÉSOR PENDANT L'ANNÉE 1852.

		dollars. cts.
Douanes		22,178,735 50
Terres publiques.		2,623,381 03
Dividendes provenant des fonds déposés à la Banque des États-Unis.		490,000 00
Vente d'actions sur la Banque des États-Unis		169,000 00
Arriéré de l'impôt direct. . .	6,791 13	
Arriéré du revenu intérieur. .	11,630 65	
Droits perçus sur les lettres patentes.	11,160 00	
Cents frappés à la monnaie.	21,845 40	
Amendes.	8,868 04	
Émoluments additionnels des employés des douanes.	31,965 46	
Poste aux lettres.	244 95	
Recettes consulaires.	1,884 52	
Intérêts des sommes dues par les Banques aux États-Unis. . .	150 00	
A reporter.	94,520 15	

		dollars. cts.
Report. . .	94,520 15	
Intérêts des sommes dues à des personnes inconnues, touchés par les États-Unis.	500 00	
Sommes obtenues du Trésor sur faux documents.	115 00	
Sommes antérieures avancées pour enregistrement biennal. .	37 00	
Phare du Brandyrvine. . . .	1,000 00	
Phare du Mahon's ditch, Delaware.	4,975 00	
Remboursement des sommes avancées au département de la guerre.	15,679 24	
	119,856 39	
Déductions, etc. . . .	1,889 50	
		117,946 89
		25,579,059 22

ÉTAT DES DÉPENSES DES ÉTATS-UNIS POUR L'ANNÉE 1852.

Gouvernement civil, relations étrangères et divers.	4,577,141 35
Armée.	7,982,877 03
Marine	3,956,370 29
	16,516,388 77

Telles ont été, en 1852, les dépenses du gouvernement fédéral des États-Unis, sans y comprendre la dette publique, au compte de laquelle près de trente-cinq millions de dollars avaient été payés cette année-là.

Voici, dans la même année, le tableau des recettes de l'État du Connecticut.

	dollars. cts.
Intérêts en trois pour cent des États-Unis . .	1,582 00
Impôts sur les actionnaires des banques non résidents.	1,817 00
Produits de la prison de l'État.	5,000 00
Dividendes sur les actions de la Banque, possédées par l'État.	25,670 00
Amendes et recettes diverses.	7,448 00
Impôts de l'État.	37,984 00
	88,501 00

Voici quelles ont été les dépenses :

Dépenses ordinaires du Gouvernement . . .	60,552 00
Édifices et établissements publics.	10,774 00
	71,626 00

Population en 1830. 297,665

Je vais donner aussi le tableau des recettes et des dépenses de l'un des États les plus étendus et les plus actifs, ayant, en 1830, une population de 1,348,233.

PENSYLVANIE, 1832 ET 1833.

RECETTES.

Terres et droits perçus pour frais d'administration	48,379 62
Commissions et droits de vente.	94,758 08
Dividendes sur diverses actions.	171,765 20
A reporter.	314,882 90

	dollars.	cts.
Report, ...	314,882	90
Impôts sur les dividendes des Banques . . .	45,404	91
Impôts sur les fonctionnaires.	14,399	51
Impôts sur les contraintes , etc.	24,771	00
Droits , bureau de la secrétairerie d'État . .	728	33
Patentes des tavernes.	52,267	16
Droits sur les commerçants en marchandises étrangères.	61,480	86
Cartes de l'État.	131	30
Héritages collatéraux.	160,626	26
Lois sur la presse.	96	26
Amendes de la milice et des exemptions . .	1,693	00
Petentes des horlogers ambulants.	2,461	93
Patentes des colporteurs	3,025	45
Surplus des taxes de comté.	185,177	52
Impôts sur la propriété personnelle.	43,685	37
Droits d'aubaine.	1,846	99
Péages des canaux.	151,419	69
Emprunts et primes sur les emprunts. . . .	2,875,638	72
Primes sur les priviléges de banque.	102,297	90
Anciennes dettes et divers.	5,119	74
	4,047,054	62

DÉPENSES.

Améliorations intérieures.	2,588,879	13
Dépenses gouvernementales.	212,940	95
Dépenses de la milice.	20,776	99
Pensions et secours	29,303	21
Éducation.	7,954	43
Maisons de refuge.	5,000	00
Intérêts des emprunts. , ...	94,317	48
Réclamations en Pensylvanie.	331	00
Cartes de l'État.	187	30
Fonds d'amélioration intérieure.	755,444	01
Pénitencier de Philadelphie.	44,312	50
A reporter	2,759,521	04

	dollars.	cts.
Report. . . .	2,759,521	04
Pénitencier de Pittsbourg.	23,047	75
Transport des condamnés.	1,356	22
Transport des réfractaires.	581	50
Dépenses diverses.	12,187	97
Dépenses de l'État.	100	00
	2,796,794	48

CAROLINE DU NORD.

Recettes pour 1832.		188,819	67
Dépenses.		158,867	46
Population en 1830.	737,987		

APPENDICE C.

SOUVENIRS D'UNE DAME DU SUD.

CHAPITRE VI.

MISTRISS PAGE. — Sir Hugh, mon mari dit que mon fils ne profite pas dans ses études. Je vous en prie, faites-lui donc quelques questions.

EVANS. — Venez ici, Williams, levez la tête, voyons.

Après le départ de notre précepteur, M. Bates, papa résolut de faire notre éducation lui-même. Il fut décidé que nous nous lèverions à la pointe du jour, afin qu'après déjeuner il pût faire, comme à l'ordinaire, sa promenade à cheval. On prépara et on régla de nouveaux cahiers, on tailla des plumes, nous apprîmes nos leçons avec soin, et nous nous assîmes avec un mélange de docilité et de curiosité, pour voir comment il remplirait son rôle de précepteur. Les trois premiers jours, nos leçons roulant sur un terrain battu, et nous-mêmes étant placés sous l'impulsion de sa nouveauté, nous fûmes très aimables et lui très-

parernel. Le quatrième jour, John fut mis à la porte, Richard fut déclaré un âne, et moi j'allai toute sanglotante trouver maman ; et cependant papa disait qu'il pourrait un jour être réduit à labourer un champ de riz, mais que de sa vie il ne reprendrait la tâche de précepteur.

Un léger nuage plana sur la famille pendant un ou deux jours, mais il se dissipa promptement, et papa reprit son amabilité ordinaire. Pendant trois semaines, on nous laissa aussi libres que des faons, jusqu'au moment où mon teint brûlé du soleil et les habits déchirés de mon frère attirèrent l'attention de maman.

« Cela ne peut pas marcher comme cela, » dit-elle à papa. « Regardez le visage de Cornélie ! il est aussi noir qu'un chincapin ; Richard a tout abîmé sa veste neuve, et John s'est blessé à la jambe avec les outils du charpentier. J'ai presque envie de me faire, pour eux, maîtresse d'école. »

Papa fit entendre un petit sifflement qui semblait plutôt stimuler que réprimer sa résolution.

« Cornélie, » dit-elle, « allez avertir vos frères et préparez vos livres pour demain ; c'est moi qui donnerai les leçons. »

Le tableau qu'on va lire n'est point chargé ; je suis sûre de ne pas être démentie par plus d'une mère à qui il est arrivé de laisser le doigt si longtemps posé sur le même mot, que ses élèves, oubliant son rôle de maîtresse d'école, profitaient de la première interruption et terminaient la leçon par une gambade.

On pourrait croire que la solitude d'une plantation

est le lieu le plus convenable pour qu'une mère instruise ses propres enfants; mais il n'en est point ainsi; car, au lieu d'un personnel limité, le nombre des individus auxquels elle a des ordres à donner constituerait presque la population d'un village. Elle est obligée d'entendre toutes les plaintes, sert de garde-malade, fait la répartition du linge et des vêtements; la seule distribution du fil et des aiguilles est une occupation importante. La femme d'un planteur peut paraître indolente, parce qu'elle est entourée d'un grand nombre de gens prêts à accomplir les services les plus minutieux; mais c'est pour elle une rude tâche que de maintenir dans l'ordre tout ce monde-là; elle assume des devoirs et une responsabilité dont une dame du nord n'a pas même l'idée. Plus d'une jeune beauté, qui embellit de sa présence une salle de bal, ou s'étend nonchalemment dans un carrosse à livrée, passe la plus grande partie de son temps dans les magasins, à mesurer, avec l'exactitude d'un boutiquier, la nourriture de sa famille, à couper de la toile pendant des journées entières, pour les esclaves jeunes et vieux confiés à ses soins; pendant que des dames, qui n'hésiteront pas à sonner, pour qu'on leur ramasse leur mouchoir, rempliront les fonctions de chirurgien et de médecin avec une promptitude et une habileté qui feraient l'étonnement d'un étranger. Quelquefois les esclaves, comme les enfants, ne veulent prendre médecine que de la main de leurs supérieurs, et, dans ce cas, c'est à la femme ou à la fille du planteur que ce devoir est réservé.

Il est peu de maisons où tous les soins et toute la responsabilité soient dévolus au maître ; mais, dans ce cas même, la surveillance d'un nombreux intérieur et les devoirs de l'hospitalité enlèvent, à la maîtresse de la maison, une si grande partie de son temps, qu'il ne lui en reste que bien peu pour s'occuper systématiquement de l'éducation de sa famille. Elle fait sagement alors de choisir un précepteur capable sans négliger toutefois aucune des occasions nombreuses, qui se présentent sans cesse sous le même toit, de perfectionner l'éducation morale et religieuse de ses enfants et de cultiver les sympathies qui élèvent ces êtres précieux de l'état d'enfant à celui d'ami.

La jeune mère consciencieuse, ardente, apprend cela par expérience : elle est d'abord jalouse de toute instruction qui s'interpose entre leurs jeunes intelligences et la sienne, et ce n'est qu'après une expérience répétée qu'elle finit par comprendre que, dans ce pays du moins, la tenue d'une maison et l'enseignement ne peuvent marcher de front.

Mais reprenons notre récit. Dans la matinée qui suivit le jour où maman m'avait donné cet ordre, nous nous réunîmes à dix heures. Il y avait un peu d'hésitation dans ses manières, mais nous l'aimions trop pour lui déplaire en le remarquant. Son éducation avait été limitée aux éléments, et son bon sens l'engagea à se borner, dans nos leçons, à la lecture, l'écriture et l'orthographe.

Nous nous rangeâmes sur une ligne.

« Écrivez ARROSER, » dit-elle. En ce moment, le

cocher entra, salua et dit : « Mussa m'envoie chercher la clef pour donner de l'avoine à son cheval bai. »

La clef fut donnée.

« Écrivez IMITER, » dit maman.

« Nous n'avons pas encore écrit *arroser*, » nous écriâmes-nous tous.

« C'est vrai, » dit-elle, « écrivez donc *arroser*. »

Quand les deux mots eurent été écrits, entra Chloé, la plus éduquée de toutes nos négresses.

« Madame veut-elle bien avoir la bonté de mesurer du calomel pour Syphax qui a la fièvre. »

Pendant la visite de maman à la pharmacie, nous renversâmes l'encrier sur la table d'acajou, et nous l'essuyâmes avec nos mouchoirs de poche. Il nous fallut quelque temps pour nous arranger et nous rapproprier. A peine nous étions-nous remis en place et commencions-nous à avancer dans notre voyage orthographique, Philis entra et dit, avec son ton traînant : « Petit massa avoir besoin de teter, madame.

Pendant que cette opération avait lieu, nous nous rassemblâmes autour de maman pour jouer avec le petit enfant, si bien que maman en oublia presque notre leçon. A la fin, le petit marmot fut renvoyé, ses lèvres vermeilles encore humides du blanc nectar, et nous nous reformâmes sur une ligne. »

Après avoir écrit quelques mots sans encombre, une interruption nouvelle survint par la nécessité où se trouva maman d'intervenir entre la Fayette et Vénus, deux petits moricauds, qui exécutaient leur tâche journalière de frotter les meubles, ce qui, avec la fonc-

tion de chasser les mouches à table, est la première chose qu'apprennent à faire les domestiques de l'intérieur. Ces importants et classiques personnages exécutaient à peu près un frottement par minute sur chacun des côtés du buffet, roulant des yeux de possédé et se faisant la grimace. Au moment critique dont je parle, ils se disputaient un torchon; maman mit fin à la querelle en ordonnant à ma couturière Flora, qui cousait en ce moment pour moi, d'appliquer le poids de son dé sur la main des délinquants.

« Écrivez *accentuer*, » dit maman, dont le doigt n'était déjà plus sur la colonne.

« Non, non, nous n'en sommes pas là, » nous écriâmes-nous en rectifiant sa méprise.

« Écrivez *irriter*, » dit-elle avec un admirable sang-froid. Tout à coup, le fils du régisseur, petit garçon au teint jaunâtre, aux cheveux rouges, habillé en toile de lin bleue, le chapeau sur la tête, entra et dit, en frappant du pied par manière de salut : « Papa dit qu'il aurait besoin du cheval de M. Richard, pour aider à transporter des pommes de terre. »

Il fut fait droit à cette demande, non toutefois sans quelques observations de la part de mon frère Richard, et nous terminâmes notre colonne avant que nous nous fussions complétement remis à notre tâche. On appela maman dans la grande salle, pour voir un des nègres cultivateurs qui s'était blessé à la cheville avec une pioche. Papa et le régisseur n'étant pas là dans ce moment, maman fut obligée de surveiller le pansement du blessé; nous la suivîmes tous, la Fayette et Vénus

fermant la marche. Elle s'approcha du blessé, examina son grand pied couvert de sang et de sueur, ordonna un bain; puis, après avoir mis un tablier noir pour recouvrir une robe blanche, elle prépara une compresse et la posa de ses mains délicates sur la blessure. Elle n'hésita pas, ne détourna pas la tête, et, tandis qu'elle extrayait de la blessure quelques substances étrangères, son air était aussi résolu qu'affectueux et consolateur. Cet épisode fournit à Richard l'occasion de vider ses poches remplies de noisettes et de nous en régaler. Nous avions repris nos places devant nos cahiers, et nous écrivions nonchalamment cette phrase : « *Évitez la mauvaise compagnie*, » quand un petit chasseur de corbeaux, que ses fonctions avaient enroué, entra avec un panier d'œufs et dit :

« Maman Philis envoie à madame des œufs pour acheter; elle ne se porte pas très-bien et désirerait du tabac. »

Il fallut quelque temps pour payer les œufs et envoyer chercher du tabac; nous profitâmes de l'occasion pour dessiner sur nos ardoises; maman nous réprimanda, et déjà nous étions à notre besogne, quand le fils du cuisinier parut et dit :

« Madame Daddy, Ajax a cassé la hache, et m'a envoyé vous demander de lui prêter la hache neuve. »

Cette interruption était à peine finie, que la cloche du dîner sonna. Ce soir-là, il arriva de la ville une société nombreuse d'amis pour passer une semaine avec nous, et ce fut ainsi que se termina la tentative de maman dans la carrière de l'enseignement.

Nous avions coutume de passer l'été à Springland, où se rendaient, à cette époque de l'année, une vingtaine de familles. Nous eûmes le bonheur d'y trouver une dame française, gouvernante dans une famille, et qui me donna des leçons de piano et de guitare. L'été s'écoula rapidement. Papa était enchanté de ma facilité à parler le français dont mes frères s'occupaient également, et, à notre retour à Roseland, nous nous estimâmes heureux de garder madame d'Anville.

Vers le milieu de novembre, on annonça à papa un étranger ; un jeune homme, d'un extérieur avantageux, lui remit une lettre. Elle était de notre précepteur M. Bates, et était conçue en ces termes : « Mon cher monsieur, je prends la plume pour vous informer que je me porte bien, comme aussi ma sœur Nancy et tout le monde, à l'exception de tante Polly qui est assez mal, ayant des attaques de *rhumatisse* et la respiration courte. Je dois ajouter que mistriss Prudence Bates (qui, après la publication regulière des bans à la porte de l'église, pendant trois dimanches consécutifs, a été unie à moi dans les liens sacrés du mariage, par notre ministre, M. Ézéchiel Duncan) est en bonne santé pour le présent, bien que son oncle paternel ait été malade de la jaunisse, maladie qui le quitte et le reprend depuis un temps considérable. »

« Le porteur de cette épître est M. Charles Duncan, fils du ministre Duncan ; c'est un jeune homme fort bien, mais d'une santé faible, et le docteur Hincks pense que le séjour de Charleston le remettra sur ses jambes. J'avouerai franchement que je le considère,

sous certains rapports, comme un précepteur plus capable que votre humble serviteur, attendu qu'il a reçu, au collége, une éducation régulière.

« J'ai écrit une lettre beaucoup plus longue que je ne voulais; mais le souvenir de Roseland me rend bavard.

« Quoique les jeunes gens soient un peu difficiles à mener, présentez-leur néanmoins mes amitiés, ainsi qu'à miss Wilson et à toute la marmaille. N'oubliez pas non plus Daddy Jacques, que, malgré sa couleur, je considère comme une personne fort respectable. Je n'en puis dire autant de Sim, qui était pour moi un tourment perpétuel par sa promptitude à faire des niches et sa lenteur à me servir. Je profite de cette occasion pour affirmer que, s'il avait été dans la Nouvelle-Angleterre, il y a longtemps qu'il aurait eu ce qu'il mérite; mais vous autres, gens du sud, vous avez, avec vos nègres, une inconcevable patience, et j'espère qu'on tiendra la bride serrée à Sim, si M. Charles remplit mes fonctions dans votre famille. Quand je vivrais autant que Mathusalem, je ne pourrais jamais m'accoutumer à la manière tranquille et pacifique dont vous autres, gens du sud, vous traitez vos nègres. Je voudrais bien qu'ils vissent tante Polly se démener quand le *rhumatisse* l'a quittée.

« Excusez les fautes.

« A vous pour vous servir.
« JOSEPH BATES. »

Je surpris un sourire, moitié bienveillant, moitié

malin sur les lèvres de M. Duncan, au moment où il leva sur papa ses yeux magnifiques, en remettant la lettre de M. Bates; mais bientôt il s'approcha de la fenêtre et me fit quelques questions sur la rose Chéroki (1) et autres objets nouveaux pour lui. Je vis sur-le-champ, à son ton et à ses manières, que c'était un homme comme il faut, et je m'aperçus que papa pensait comme moi, car il lui fit l'accueil le plus aimable.

(1) Bouton de rose du sud.

APPENDICE D.

ÉTATS LIBRES EN 1830.

Voici les renseignements que j'ai pu recueillir relativement aux sommes allouées aux États-Unis, pour l'éducation publique de 1830 à 1835.

Maine. — « Par une loi de l'État, toute ville, petite ou grande, est tenue de percevoir annuellement pour les écoles une somme égale au moins à *quarante cents* par individu, et de répartir cette somme parmi les diverses écoles, proportionnellement au nombre d'élèves que chacune contient. L'emploi de ce fonds est confié principalement à l'administration de la ville et à ses comités ou agents nommés à cet effet. En 1835, la législature exigea que chaque ville de l'État présentât un rapport sur la situation des écoles. » — *Almanach des États-Unis.*

A cette époque, le nombre des écoles dans dix comtés s'élevait à 2,499.

Le nombre des enfants et jeunes gens de 4 à 21 ans était de 157,931

Le nombre de ceux fréquentant les écoles était de 101,325

Somme devant être légalement dépensée 119,334 dollars.

Somme perçue par l'impôt. . . . . 132,265 dollars.
Somme provenant du revenu de fonds permanents. 5,614
Dépense totale. 137,878
Le nombre des pensions était de 31, dont quatre pour les demoiselles, coûtant annuellement chacune de 2,000 à 22,000 dollars.

New-Hampshire. — De 1808 à 1818, il a été légalement perçu, dans le New-Hamsphire, 70,000 dollars par an, pour l'entretien des écoles primaires. Cette somme provenait d'une taxe proportionnelle à l'impôt de l'État. Depuis 1818, la somme annuelle a été de 90,000 dollars : c'est la somme légalement exigible; mais un certain nombre de villes perçoivent des sommes plus fortes que celles auxquelles elles sont imposées. La législature n'exerce aucun contrôle sur la répartition, abandonnant ce soin à chaque ville.

Il y avait aussi, en 1830, un revenu annuel de 9,000 dollars et un fonds littéraire de 64,000 dollars, établis, au moyen d'une taxe d'un demi pour cent, sur le capital des banques à répartir, entre les villes, au prorata de l'impôt général.

Quelques cités avaient des fonds distincts pour cet objet.

La population blanche de New-Hampshire était à cette époque, de. 268,721
La population de couleur était de. 607

Vermont. — En 1827, un acte fut promulgué, dont le but était de pourvoir à l'entretien des écoles

primaires. Une somme d'environ 100,000 dollars fut perçue en 1830. A cette époque, on laissait accumuler un fonds destiné à établir une école primaire, dans chaque district de l'État, pendant deux mois de l'année.

Dans l'État, on comptait environ vingt pensions, où les jeunes gens étaient préparés pour le collége, et dont chacune contenait une moyenne de 40 élèves.

Massachusetts. — « Des rapports présentés à la législature par 131 villes, il résulte que la somme annuellement payée dans ces villes, pour l'entretien des écoles publiques, s'élève à 177,206 dollars.

Nombre des écoliers dans les écoles publiques. . .	70,599
Nombre des élèves dans les écoles particulières. .	12,593
Dépense totale. . . . . 170,542 dollars.	

« Dans ces villes, le nombre des individus de 14 à 21 ans ne sachant ni lire ni écrire est de 58.

« Dans la ville d'Hancock, comté Berkshire, il n'y a que trois individus de 14 à 21 ans qui ne sachent ni lire ni écrire, et ces trois individus sont *muets.* » — *Registre annuel américain.*

Rhode-Island. — « En janvier 1828, la législature vota une somme annuelle de 10,000 dollars pour l'entretien des écoles publiques, à répartir entre les diverses villes, proportionnellement à la population, avec autorisation, pour chacune d'elles, de percevoir une taxe annuelle double de sa quote-part des 10,000 dollars.

« Il n'existe encore aucun état officiel du nombre

des écoles rentrant dans les prévisions de cette loi; mais on peut évaluer ce nombre à 60, attendu que toutes les villes ont profité des dispositions de la loi. Le nombre total des écoles de l'État est probablement aujourd'hui de plus de 650. » — *Almanach américain.*

Population blanche en 1830.	93,621
Population de couleur.	3,578

Connecticut. — Le revenu provenant du fonds des écoles s'est élevé à 80,243 dollars. L'État compte 208 écoles contenant environ 84,899 enfants et jeunes gens de 4 à 16 ans.

Population blanche en 1830.	289,603
Population de couleur.	8,072

New-York. —

Nombre des écoles.	8,609
Nombre des enfants et jeunes gens de 5 à 15 ans élevés dans les écoles.	449,113
Nombre total des enfants et jeunes gens élevés dans les écoles.	468,205

Ne sont pas compris les élèves instruits aux écoles de New-York et d'Albany.

Somme payée au district.	232,443 dollars.
Sur quoi le trésor a payé.	100,000
Perçu par l'impôt sur les villes.	119,209
Somme provenant d'un fonds spécial. .	13,133
Impôt volontaire des villes.	19,209

Pensylvanie. — Cet État était arriéré. Il n'y avait que 9,000 enfants élevés aux frais du public, et coûtant environ 16,000 dollars.

Population blanche en 1830.	1,309,900
Population de couleur.	38,333

New-Jersey. — Un fonds de 222,000 dollars ayant été réalisé, un système d'éducation primaire allait être organisé; à cet effet, une allocation annuelle de 20,000 dollars devait être répartie entre les villes.

Ohio. — A Cincinnati, le premier anniversaire des écoles gratuites a été célébré en 1830. Les écoles gratuites de cette ville contenaient 3,000 élèves. Le montant de l'impôt des écoles était d'environ 10,000 dollars.

Indiana. — La législature a chargé un comité de lui faire son rapport sur la question de savoir s'il convient d'adopter le système des écoles primaires.

Population blanche en 1830.	339,399
Population de couleur.	3,632

L'Illinois contenait, en 1830, une population de moins de 160,000 individus et n'avait pas d'écoles publiques.

ÉTATS A ESCLAVES EN 1830.

Maryland. — Il a été pourvu à l'établissement d'écoles primaires, dans toute l'étendue de l'État. En 1829, il en avait été ouvert une à Baltimore.

Il y avait de huit à dix pensions recevant annuellement chacune de 400 à 600 dollars du trésor public.

Allocation à l'université de Maryland. . . .	5,000 dollars.
Allocations aux colléges, pensions et écoles.	13,000

Delaware. — En 1829, il fut promulgué une loi établissant un système d'écoles primaires, et, à cet effet, en 1830, les comtés furent divisés en districts.

La Caroline du Nord avait un fonds littéraire de 70,000 dollars; mais rien encore n'avait été fait pour son emploi.

Virginie. — Point d'écoles gratuites.

Caroline du Sud. — « Il appert, d'un rapport du comité d'instruction publique, que le nombre des écoles publiques établies dans l'État était de 513, où 5,361 élèves étaient instruits aux frais annuels de 33,310 dollars.

« L'avantage résultant de cette allocation, dit le gouverneur, n'est que partiel; les commissaires en font la répartition d'une manière aveugle et arbitraire. Si cette somme était employée de manière à compléter l'éducation d'un certain nombre de jeunes gens, à la condition de consacrer à l'enseignement un temps limité, comme équivalent de l'instruction reçue, on verrait résulter de cette mesure les plus heureux effets. » — *Registre annuel américain.*

Population blanche en 1830.	237,865
Population de couleur.	323,322

Géorgie. — Les allocations pour les pensions de comtés se sont élevées à 14,302 dollars, et le fonds destiné aux écoles gratuites à 742 dollars.

Population blanche en 1830.	296,806
Population de couleur.	220,017

Alabama. — Point d'écoles.

Mississipi. — Point d'écoles.

Missouri. — Point d'écoles.

Louisiane. — Au lieu d'écoles, une loi punissant de l'emprisonnement quiconque enseigne à lire à un esclave.

Tennessée. — Il a été assigné un fonds qui doit s'accumuler à l'effet d'encourager plus tard les écoles, les colléges et les pensisons.

Kentucky. — Un système d'écoles primaires a été organisé par une loi; à cet effet, les comtés ont été divisés en districts, et afin de pourvoir aux frais, il a été établi une capitation et des taxes sur la propriété.

« *L'Annonciateur* de Louisville fait connaître l'établissement, dans cette ville, d'une école fondée à la charge publique; c'est la première qui ait été établie au sud de l'Ohio. Elle admet indistinctement les enfants de tous les citoyens. Le nombre des élèves inscrits est de 300. » — *Registre annuel américain.*

ÉTATS LIBRES EN 1833, 1834 ET 1835.

Maine. — 1835.

Dépense annuelle des écoles gratuites. .	156,000 dollars.
Total approximatif des élèves.	106,000

(Pensions, 12; colléges, 2.)

New-Hampshire. — 1833. — Dépenses des écoles primaires, 101,000 dollars.

Massachusetts. — 1834. — Sur 261 localités, 44 n'ont point envoyé d'état.

Garçons de 4 à 16 ans fréquentant les écoles. .		67,499
Filles du même âge.		63,728
Nombre des individus de 16 à 21 ans ne sachant ni lire ni écrire.		158
Nombre des maîtres.		1,967
Nombre des maîtresses.		2,388
Somme légalement perçue pour les écoles.	310,178 dollars.	
Somme perçue par contribution volontaire.	15,141	
Nombre approximatif des élèves fréquentant les pensions et les écoles particulières.		24,749
Frais approximatifs de l'enseignement dans les pensions et écoles particulières. .	276,575 dollars.	

Rhode-Island. — 1835.

Taxe annuelle des écoles. . . .	10,000 dollars.	
Fonds permanent.	50,000	
Somme additionnelle perçue par les villes.	11,490	
Écoles publiques dans l'État (en 1832).		324
Nombre des élèves.		17,114
Écoles particulières.		220
Nombre de leurs élèves.		8,007
Dépense approximative des écoles particulières.	81,375 dollars.	

Connecticut. — Au 1er avril 1833, le capital du fonds des écoles s'élevait à 1,929,738 dollars, et le dividende, en 1834, était à raison de 1 dollar par en-

fant de 4 à 16 ans. Le nombre de ces enfants, suivant les états dressés, était de 83,912.

New-York. — 1835.

Écoles. 9,580
Fonds publics alloués aux écoles. 316,153 dollars.
Payé, en outre, aux maîtres. . 398,137

Le nombre des enfants instruits dans les écoles publiques était de 534,002, ce qui est à la totalité de la population dans la proportion de 50 à 51.

Pensylvanie. — Quelques obstacles s'étaient opposés à l'exécution de la loi, et aucun état n'avait été envoyé en 1835.

Ohio. — « L'organisation de notre enseignement public n'a pas marché aussi rapidement qu'on l'espérait : elle a d'abord été impopulaire dans quelques parties de l'État, mais les préventions ont peu à peu disparu; son utilité est maintenant reconnue. » — *Message du Gouverneur*, 6 décembre 1834.

Il n'a rien été fait de plus dans les États à esclaves.

ÉCOLES DU DIMANCHE.

Les rapports de la société des écoles du dimanche jusqu'en mai 1835 donnent les chiffres suivants :

16,000 écoles. Dans ce nombre ne sont pas comprises les écoles qui ne relèvent pas de la société.

115,000 maîtres.
799,000 élèves.

Colléges.

Nombre des colléges aux États-Unis. 79
Le nombre des élèves varie, dans chaque collége, de 15 à 523.

Séminaires.

Le nombre des séminaires aux États-Unis est de 31
Le nombre des élèves varie de 1 à 152.

Écoles de médecine.

Leur nombre est de. 23
ayant de 18 à 392 élèves.

Écoles de droit.

Leur nombre est de 9
ayant de 6 à 56 élèves.

APPENDICE E.

DISCOURS RELIGIEUX SUR LES BESOINS DE L'ÉPOQUE.

Le siècle, et surtout le pays dans lequel nous vivons, ont un caractère spécial : il leur faut donc une instruction également spéciale, et les vérités du christianisme doivent leur être dispensées dans un mode particulier ; ils ne ressemblent à rien de ce qui nous a précédés. C'est un siècle et un pays nouveau qui, par conséquent, exigent ce que j'ai appelé une nouvelle dispensation du christianisme ; une dispensation en harmonie parfaite avec le nouvel ordre de choses né de son existence.

Toutefois nous ne paraissons pas avoir été généralement convaincus de cette vérité. Le caractère de nos institutions religieuses, le style de nos prédications, les moyens sur lesquels nous comptons pour la propagation des vertus chrétiennes sont encore ce qu'ils étaient à des époques reculées, et adaptés à des besoins qui n'existent plus ou qui n'existent que sous une forme extrêmement modifiée.

C'est à ce fait que j'en attribue un autre dont j'ai déjà eu l'occasion de parler, à savoir que nos églises

sont loin d'être remplies; qu'une portion nombreuse et toujours croissante de la société prend très-peu d'intérêt aux institutions religieuses, et manifeste, pour l'instruction religieuse, la plus complète indifférence.

Si ces personnes s'éloignent de nos églises, ce n'est pas qu'elles n'éprouvent aucun besoin de religion, aucun désir de se rassembler et de communier dans le saint temple avec leurs semblables et avec l'esprit grand et bon qui règne partout autour d'eux et avec eux; si elles ne viennent pas dans nos églises, ce n'est pas faute d'apprécier cette communion, mais c'est qu'elles ne la trouvent pas dans nos églises. Sous les formes de nos institutions et de nos instructions, elles ne peuvent trouver le Dieu paternel qu'elles pensent aimer et adorer, avec qui elles voudraient établir une communion douce et salutaire; elles ne peuvent trouver cette sympathie de l'homme pour l'homme qu'elles recherchent, obtenir ce retour aux chaleureuses affections du cœur qui leur rendrait agréable de se réunir et de s'incliner ensemble devant un autel commun.

Mais quand ces obstacles seraient levés, quand tous obtiendraient des places, et les obtiendraient de manière à n'impliquer pour personne une présomption de supériorité ou un aveu d'infériorité, les prédications les plus ordinaires seraient loin encore d'être satisfaisantes et ne répondraient pas aux besoins de l'époque. Je dis que les prédications les plus ordinaires sont loin d'être satisfaisantes; je ne les accuse point, pour cela, de manquer de vérité, je n'accuse aucun prédicateur de prêcher l'erreur. Je crois la vérité prêchée dans

toutes les églises de toutes les dénominations, du moins jusqu'à un certain point ; mais ce n'est pas la vérité qui convient, ce n'est pas celle qui devrait être présentée selon les exigences du siècle et les besoins du pays. Toute vérité est précieuse, mais toutes les vérités ne sont pas également précieuses, et tous les aspects des mêmes vérités ne sont pas, en tous temps et en tous lieux, également attrayants. Ce que je reproche aux prédications en général, c'est qu'elles ne roulent pas sur des sujets qui puissent intéresser les masses à cette époque et dans ce pays. Les sujets, habituellement traités, peuvent avoir eu autrefois la plus haute importance; ils peuvent même offrir un vif intérêt au savant ou à l'étudiant dans son cabinet, mais ils laissent les auditeurs rassemblés dans la plus complète indifférence. Le grand nombre se soucie peu du sens d'une particule grecque ou de l'interprétation d'un passage douteux: peu lui importent des dogmes depuis longtemps privés de vie; les mœurs et les coutumes d'un peuple dont nous avons entendu parler, mais auquel nous ne prenons aucun intérêt spécial. Aux hommes, il ne suffit pas de présenter des descriptions de cérémonies juives, les menaces des prophètes d'Israël, des compositions poétiques, des périodes sonores sur quelques devoirs frivoles, quelque fruit théologique insignifiant; il leur faut un langage fort, des paroles qui pénètrent profondément dans l'intelligence universelle, et qui aillent toucher la corde qui vibre dans le cœur de tous. Ils veulent qu'on les fasse pénétrer profondément dans les choses de Dieu et de

l'humanité, qu'on les éclaire et les échauffe sur des matières avec lesquelles ils sont, chaque jour, mis en contact et qui seraient un aliment éternel de pensées vivifiantes et de sentiments forts.

Ce qui prouve que nos institutions religieuses et notre mode de dispenser la vérité chrétienne ne sont pas en harmonie avec les besoins de l'époque, c'est le progrès de l'infidélité et le succès qu'obtiennent les infidèles à former des sociétés et à organiser l'opposition au christianisme. Il y a, dans cette vie, une société d'infidèles; ils se donnent, je crois, le nom d'investigateurs libres. Pourquoi cette société s'est-elle formée? ce n'est pas, j'en ai l'assurance, parce que son chef est un infidèle. On ne va pas l'entendre parce qu'il proclame des doctrines d'athéisme ou de panthéisme, parce qu'il nie le christianisme, rejette la Bible et déverse des sarcasmes sur quelques membres de la profession cléricale, mais parce qu'il se constitue en opposition avec l'aristocratiè de nos églises et revendique les droits de l'intelligence. Il réussit non parce qu'il est infidèle, mais parce qu'il s'est, jusqu'à ce jour, montré démocrate. Les hommes ne sont jamais infidèles pour le seul plaisir de l'être. L'infidélité, je n'emploie point ce terme dans une intention de reproche, n'a par elle-même aucun charme. Il n'y a rien d'attrayant à ne voir, dans nos semblables, que des plantes qui naissent le matin, se flétrissent et meurent avant la nuit: il n'y a rien d'attrayant à regarder le ciel, brillant de perles, de saphires, et à ne pas voir l'intelligence qui y resplendit; à regarder la terre

féconde et fleurie, et à ne pas voir l'esprit qui lui donne la fécondité; à jeter les yeux autour de soi sur un monde de matière muette et inerte, et à se sentir seul. Il n'y a rien d'attrayant à dépeupler le ciel, de Dieu, et la terre, d'hommes, et à nous sentir au centre d'un vide universel sans une âme que nous puissions aimer, sans une intelligence avec laquelle nous puissions entrer en communication. Je connais le sentiment de solitude qui pèse sur l'incrédule, la désolation des hommes qu'il oppresse; mais je ne tenterai pas de le décrire.

Je dis donc que ce n'est pas l'infidélité qui fait le succès du parti infidèle : c'est la défense de la liberté d'investigation et de la démocratie. En revendiquant le droit personnel qu'il avait de ne pas croire au christianisme, il a revendiqué le droit de l'intelligence, prouvé que tous ont droit de s'enquérir pleinement dans tous ses sujets et de s'en tenir aux loyales convictions de leur propre intelligence. En cela, le parti infidèle a répondu au besoin d'une portion considérable de la société, et il y a répondu comme aucune église n'a pu encore le faire. Je ne dis pas qu'il soit lui-même un investigateur libre, mais il proclame la liberté d'investigation comme l'un des droits de l'homme, et il a proclamé ainsi ce que des milliers d'hommes sentent, quoiqu'ils n'aient pas, en général, le courage de l'avouer. Le besoin de s'enquérir, de constater ce qu'est la vérité, ce que nous croyons et pourquoi nous croyons, devient de plus en plus urgent; nous pouvons le désavouer, l'excommunier, l'anathématiser,

mais le supprimer, cela nous est impossible. Il est trop tard pour arrêter les progrès de la liberté d'investigation; les digues que nous élevons pour contenir ses flots ne sont que des points d'arrêt d'où elle s'échappera avec une force nouvelle et une furie redoublée. Le torrent coule, laissons-le couler; la vérité n'a rien à craindre.

Après le besoin d'investigation, de philosophie, le siècle se distingue par sa tendance à la démocratie, par ses désirs de réforme sociale. Que cela nous plaise ou nous déplaise, la société tend incontestablement à la démocratie; l'esprit démocratique triomphe, les missions s'éveillent; les masses entrent en scène, et chaque jour nous révèle de plus en plus

Quelle puissance dort dans le bras populaire.

La voix de millions d'hommes appelés à une importance nouvelle et inouie, et demandant à grands cris des institutions populaires, nous arrive apportée par toutes les brises et se mêlant à tous les sons. Sur toute l'étendue du monde chrétien une lutte se continue, non comme autrefois entre dix monarques et des nobles, mais entre le peuple et ses maîtres, entre le grand nombre et le petit nombre, les privilégiés et les non privilégiés; et la victoire, bien que, çà et là, elle semble douteuse au premier coup d'œil, se prononce partout pour le parti du grand nombre. Les vieilles distinctions perdent de leur prix; les titres deviennent de moins en moins propres à conférer la

dignité; la simplicité dans les goûts, dans les habitudes, dans les manières, devient à la mode; la dignité appartenant à l'homme est de plus en plus recherchée, et le simple nom d'homme est déjà devenu plus honorable que celui de gentilhomme.

Or, c'est à cet esprit démocratique que le chef du parti infidèle fait appel; c'est là qu'il trouve un puissant élément de succès. Les correspondants de son journal essayent même d'amalgamer l'athéisme avec la démocratie; moi-même, il fut un temps où je croyais fermement qu'un progrès social était impossible, que l'homme ne pourrait conquérir sa dignité véritable sans la destruction de la religion; je croyais que les institutions, les habitudes et les croyances religieuses formaient le plus grand, presque le seul obstacle au perfectionnement de l'homme : cette opinion, que naguère je professai loyalement, est aujourd'hui tout aussi loyalement professée par des milliers d'hommes qui veulent identifier les progrès de l'humanité avec les progrès de l'infidélité.

C'est, je l'avoue, un état de choses nouveau que l'infidélité se faisant démocrate. Hobbes, l'un des pères, sinon le créateur de l'infidélité moderne, n'avait aucune sympathie pour les mœurs; Hume et Gibbon ne songeaient guère aux progrès sociaux, ils ne manifestaient aucun désir de relever les humbles et de faire tomber les chaînes des opprimés. Avant Thomas Penn, je ne sache pas qu'aucun écrivain infidèle, dans notre langue, ait été démocrate ou ait pensé à donner à l'infidélité une tendance démocra-

tique. Depuis lui, l'infidélité s'est plu à se qualifier de démocrate, et elle s'est presque toujours présentée comme ennemie des masses et favorable au progrès. Le parti infidèle travaille maintenant à prouver que l'Église est aristocratique, et qu'elle ne s'occupe aucunement d'améliorer l'existence terrestre de l'homme. Malheureusement plus il réussit, plus l'Église lui fournit de nouveaux éléments de succès; plus il semble identifier son infidélité avec l'esprit démocratique, plus l'Église désavoue cet esprit et le déclare complétement opposé à la foi. Lorsque, il y a quelques années, la pensée me vint qu'il y avait dans la société des déviations à redresser, lorsque je songeai à me constituer réformateur social, tout ecclésiastique que j'étais, je trouvai mes adversaires les plus acharnés dans le clergé et dans les laïques les plus zélés pour la foi. Que je me sois trompé dans les conséquences que j'ai tirées de ce fait, comme les incrédules se trompent actuellement dans les leurs, je suis prêt à l'avouer; mais il n'en résulte pas moins de ce fait que la religion et ses défenseurs sont hostiles, du moins en apparence, aux progrès sociaux.

Ce sont là les principaux motifs du succès qu'obtient l'infidélité; ses partisans répondent à deux besoins : la liberté d'investigation et le progrès social; besoins urgents à cette époque et dans ce pays. Les infidèles y répondent mieux qu'aucune de nos églises. Nous ne devons donc pas attribuer leur succès à une dépravation sociale du cœur, ni à un aveuglement particulier de l'intelligence : ils ont raison de reven-

diquer les droits de l'intelligence et de défendre la cause du progrès social; seulement ils ont tort de supposer que la liberté d'investigations et le progrès social sont les éléments constitutifs de l'infidélité, tandis qu'ils n'en sont que des accidents. En réalité ils constituent deux importants éléments de religion; comme tels je les reconnais, je les accepte et j'affirme à tous les hommes religieux qu'ils doivent les accepter en se résignant à voir quelque temps la religion complétement obscurcie et l'infidélité triomphante.

Les infidèles ont tort de prétendre que l'infidélité peut effectuer le progrès du genre humain. L'infidélité n'a aucun élément de progrès; sa moralité la plus pure n'est que de l'égoïsme. Elle n'offre point à l'homme de mobile plus élevé que son intérêt personnel; mais l'intérêt personnel ne saurait faire un réformateur. Les grandes réformes ne se sont jamais effectuées sans sacrifice. En travaillant au bien des autres, nous sommes souvent obligés de nous oublier nous-mêmes, de nous exposer sans crainte et sans regret à perdre notre fortune, notre repos, notre réputation, et quelquefois même la vie. Celui qui ne consulte que son intérêt ne s'expose jamais à de pareils dangers. Quand bien même nous arriverions à convaincre les hommes qu'en travaillant pour la génération universelle on travaille pour le plus grand avantage ultérieur de chacun, l'expérience de chaque jour prouve que personne ne le fera, s'il faut renoncer au plus léger avantage immédiat. La moindre satisfaction actuelle, instantanée, l'emporte aux yeux de la plupart des

hommes sur l'éventualité de la plus grande félicité future. L'amour est le seul principe de réforme sur lequel nous puissions compter; il nous faut aimer la race humaine, afin de pouvoir nous consacrer à son plus grand bien, tout faire et tout oser pour son progrès; mais comme nous ne pouvons aimer que ce qui nous paraît *aimable*, il nous est impossible d'aimer le genre humain, si nous ne voyons en lui quelque chose qui le rende digne d'être aimé. Mais l'infidélité dépouille l'homme de toutes les qualités que nous pouvons aimer; aux yeux de l'infidèle, l'homme n'est qu'un animal né pour propager son espèce et mourir. C'est la religion qui découvre la véritable dignité de l'homme, révèle l'âme, dévoile l'immortalité qui est en nous et présente dans chaque homme le Dieu incarné, devant lequel nous restons saisis d'un saint respect, et que nous pouvons aimer et adorer. L'infidélité ne peut donc effectuer ce que ses amis revendiquent pour elle; elle ne peut nous faire aimer les hommes; et ne pouvant nous les faire aimer, elle ne peut nous faire travailler à leur amélioration.

En parlant ainsi, mon intention n'est point d'accuser les infidèles; si donc je condamne l'infidélité parce que je dois la condamner, je n'ai point cessé de voir, dans l'infidèle, un homme, un égal, un frère pour qui Jésus est mort, et pour qui, s'il était nécessaire, je serais moi-même prêt à mourir. Je n'ai pas le droit d'accuser l'infidèle, ni d'incriminer ses opinions spéculatives; si ses opinons sont erronées, comme j'en ai la conviction, mon devoir est de les lui imputer à

malheur, non à crime, et de faire mon possible pour l'aider à les rectifier. Nous sommes injustes envers notre frère quand nous lui refusons, pour ses opinions, la tolérance que nous exigerions de lui pour les nôtres. Nous méconnaissons le christianisme quand nous déversons la censure, le ridicule ou le dédain sur un homme, en raison de ses opinions consciencieuses, quelles qu'elles soient. Nous avons souvent fait violence à l'Évangile, dans notre manière de traiter ceux qui, selon nous, l'interprétaient mal ou le désavouaient. Nous n'avons pas toujours traité leurs opinions comme nous demandons qu'on traite les nôtres. Nous n'avons pas toujours mis assez de scrupule à accorder aux autres les droits que nous réclamons pour nous-mêmes. Nous avons été injustes, et comme cela arrive toujours, notre injustice a fait tort aux opinions que nous avouons et à la cause que nous professons. Il n'y a jamais eu, il n'y a pas nécessité d'être injuste ou incharitable envers les incrédules, et si nous croyons posséder la vérité, ne faisons pas à la vérité que nous défendons l'injure de croire qu'elle ne peut, sans danger, soutenir et repousser le choc du mensonge. Adoptons une règle uniforme pour juger tous les hommes, les infidèles comme les autres, non en raison de leurs opinions spéculatives, mais selon leur moralité réelle.

Je n'hésite point à descendre avec l'infidèle sur son propre terrain; j'accepte, sans difficulté, tout ce que je crois vrai dans ses doctrines, et je combats avec la même liberté, tout ce qui me semble faux et nuisible. Je l'approuve de revendiquer la liberté des investiga-

tions et le progrès social, car je les accepte comme lui non pas comme éléments de l'infidélité, mais comme éléments du christianisme. Si maintenant l'on me demande, comme on l'a déjà fait, ce que j'entends par la nouvelle dispensation du christianisme, la nouvelle forme de religion dont j'ai souvent parlé ici et ailleurs, je réponds que j'entends des institutions religieuses, et un mode de dispenser les vérités et les influences religieuses, qui reconnaisse les droits de l'intelligence, et se propose le progrès social comme l'un des grands buts à atteindre. Dans cette nouvelle Église, dont j'ai quelquefois rêvé, et plus que rêvé j'espère, je voudrais que la liberté illimitée de l'intelligence fût clairement reconnue; dès lors nul interdit ne sera mis sur la pensée; raisonner sera l'acte d'un chrétien, non d'un infidèle. Les investigations de la pensée seront encouragées, non dans un cercle étroit et limité, mais de manière à permettre à l'homme de scruter le ciel, l'air, l'Océan, la terre, et de comprendre la nature et Dieu, s'il le peut. Quiconque recherche la vérité franchement, fidèlement, avec persévérance, de toute la puissance de ses facultés, fait tout ce qu'on peut exiger de lui; il obéit à la volonté de Dieu, et il doit lui être permis de s'en tenir à ses conclusions, sans avoir à redouter la désapprobation de Dieu ou des hommes.

En parlant ainsi, je ne fais que rappeler la société au christianisme. Jésus reprochait aux Juifs de ne pas juger par eux-mêmes de ce qui est juste, reconnaissant ainsi en eux, et par conséquent, en nous, le droit et la faculté de juger par soi-même. « Si je ne fais pas

les œuvres de bon père, » disait Jésus, « ne me croyez pas; » reconnaissant évidemment dans l'homme le droit et la faculté de déterminer ce que sont et ce que ne sont pas les œuvres du Père; c'est-à-dire, en d'autres termes, ce qui est et ce qui n'est pas la vérité. Un apôtre nous recommande « de nous attacher fortement à la liberté que nous avons reçue du Christ, d'examiner toutes choses et de tenir fermement à ce qui est bien. » En effet, l'esprit même de l'Évangile est un esprit de liberté; on l'appelle une *loi de liberté*; et son but principal est d'affranchir l'âme de toute entrave, si ce n'est de l'obligation de faire le bien. Ils méconnaissent l'Évangile, ceux qui veulent restreindre la pensée et enchaîner l'investigation; ils mettent en doute ou nient sa vérité et sa puissance, ceux qui craignent de le soumettre à l'examen le plus sévère, aux investigations les plus rigoureuses; et si j'étais en veine d'accusation, j'accuserais d'infidélité quiconque ne veut pas ou n'ose pas s'enquérir, quiconque ne veut pas ou n'ose pas encourager l'investigation dans autrui.

J'ai dit que le progrès social devait entrer dans l'Église que je voudrais voir établir, comme l'un des buts à atteindre. Le progrès social tient une grande place dans les sentiments de notre époque; les infidèles s'en emparent et y trouvent l'un de leurs plus puissants éléments de succès : et moi aussi, je voudrais m'en emparer, lui donner une direction religieuse, et y trouver un élément du triomphe du christianisme. J'en ai le droit; comme chrétien, mon devoir est de retirer le progrès social, ou, si vous voulez, l'esprit démocrati-

que des mains de l'infidèle; lui, il n'y a aucun droit; il ne l'a usurpé que par la négligence de l'église. L'esprit démocratique est l'esprit même du christianisme; Jésus était l'homme du peuple, l'instituteur des masses; ses apôtres étaient des pêcheurs de la dernière classe de ses compatriotes; c'était le commun du peuple qui entendait avec joie sa parole; ce furent les Pharisiens et les Sadducéens, le grand-prêtre et les scribes, les hommes riches et imminents, en un mot l'aristocratie du temps, qui conspirèrent contre lui et le firent crucifier entre deux voleurs. Il se disait, lui-même, envoyé par Dieu pour prêcher l'Évangile aux pauvres, pour proclamer la liberté à ceux qui sont sous le joug, et délivrer le captif de sa chaîne. Il annonça à Jean qu'il prêchait l'Évangile aux pauvres, et que c'était la preuve la plus concluante de son droit au titre de Messie.

Eh! quel était cet Évangile que Jésus prêchait aux pauvres? était-ce un Évangile tel qu'il en faut aux despotes, un Évangile approprié aux vues de l'autocrate des Russies? commandait-il aux pauvres, au nom de Dieu, de se soumettre à un ordre de choses dont ils sont les victimes, de se contenter de souffrir sans soulagement et de mourir de misère? Non, non, ce n'était pas cet Évangile de la tyrannie que prêchait Jésus. L'Évangile qu'il prêchait était l'Évangile de la fraternité humaine. Il prêchait l'Évangile, le saint Évangile, la bonne nouvelle aux pauvres, quand il les proclamait membres de la grande famille humaine, quand il enseignait que nous sommes tous frères,

ayant tous le même père qui est dans le ciel; il prêchait l'Évangile aux pauvres, quand il déclarait, à ceux qui faisaient parade de leur religion, que les républicains et même les femmes de mauvaise vie entreraient plutôt qu'eux dans le royaume des cieux, quand il déclarait que la pauvre veuve qui, en prenant sur ses propres besoins, avait mis deux oboles dans le trésor du Seigneur, y avait mis plus que tous les riches ensemble; et quiconque prêche la fraternité universelle de la race humaine prêche l'Évangile aux pauvres, alors même qu'il ne s'adresse qu'aux riches.

Quelle puissance dans cette grande doctrine de la fraternité universelle du genre humain! elle donne d'immenses avantages au réformateur, elle prête à ses paroles une forme presque capable de réveiller les morts : Arrête, oppresseur, lui permet-elle de dire, tu opprimes un frère! Cesse tes mépris, amer contempteur de la race humaine, tu calomnies ton frère! En passant hier avec indifférence devant cet enfant qui était dans la rue, et le laissant grandir dans l'ignorance et le vice, quoique Dieu t'ait donné la richesse pour l'élever dans les lumières et la vertu, tu as négligé l'enfant de ton frère. Oh! si nous comprenions que nous sommes tous frères et sœurs, enfants d'un même père, nous comprendrions que tout mal fait à un être humain est une violence faite à notre propre chair.

Je répète que Jésus était véritablement l'instructeur des masses, ou, si vous l'aimez mieux, le prophète des travailleurs, de tous ceux qui « travaillent et sont

pesamment chargés. » Si je répétais ici ou ailleurs ses paroles en y attachant un sens, si je disais comme lui : « Il est plus facile à un chameau de passer par le trou d'une aiguille qu'il ne l'est à un homme riche d'entrer dans le royaume des cieux, » et si je le disais d'un ton qui indiquât que j'y attache un sens, vous m'appelleriez radical, niveleur, désorganisateur ou de quelque autre nom également barbare et horrible. Celui-là aurait besoin de courage qui voudrait, de nos jours, prendre en main la défense du peuple, comme le faisait Jésus, et il s'exposerait dans cette lutte à perdre sa réputation de bon sens et de moralité.

Je répète donc encore que Jésus était expressément l'instructeur des masses, le prophète du peuple; non qu'il s'adressât à une classe d'individus à l'exclusion des autres, non qu'il cherchât à faire du bien à une portion de la race humaine aux dépens d'une autre; car son caractère distinctif était de s'élever au-dessus des classifications factices de la société et de parler à l'homme universel, à l'intelligence universelle, aux sentiments universels. Je l'appelle le prophète du peuple, parce qu'il a reconnu des droits de l'humanité, parce qu'il a proclamé et scellé de son sang des principes qui, dans leurs conséquences légitimes, ne peuvent manquer de relever les humbles et les opprimés et de restituer au grand nombre qui, dans tous les temps et dans tous les pays, a été le jouet du petit nombre, le rang et l'importance sociale qui lui appartiennent; son esprit, considéré sous le point de

vue politique, est ce que j'ai appelé l'esprit démocratique ; au point de vue le plus général, c'est, dans l'individu et dans la race, l'esprit de progrès vers la perfection, vers l'union avec Dieu ; c'est cet esprit qui, depuis dix-huit cents ans, fermente dans la société, comme le levain dans les trois mesures de froment, qui a fait disparaître l'esclavage de presque toute la chrétienté, qui a détruit l'aristocratie du glaive, presque effacé l'aristocratie de la naissance, lutte aujourd'hui contre l'aristocratie de la richesse, et finira, avant qu'il soit longtemps, par proclamer et établir la véritable aristocratie, celle du mérite.

Si maintenant on me demande, comme on l'a déjà fait, à quelle communion j'appartiens, je réponds que j'appartiens à cette communion qui a pour point de départ la liberté de l'investigation, reconnaît de bonne foi, et sans aucune restriction mentale, les droits de l'intelligence, et se propose l'amélioration de l'existence terrestre de l'homme comme l'un des buts principaux de ses travaux. Je ne pense pas qu'une telle communion existe, je ne connais pas de communion qui, *comme telle*, réponde pleinement aux besoins de l'époque. Toutefois, qu'on ne se méprenne pas sur mes intentions : je ne suis pas ici pour accuser ou pour attaquer aucune communion existante; je ne suis en guerre contre aucune église ; je n'ai de controverse à soutenir, ni avec mon frère le calviniste, ni avec mon frère l'Arménien, l'univers ou le trinitaire : chaque Église a son idée, sa vérité, et beaucoup plus de vérité, je le crois, qu'aucune Église n'est disposée

à en reconnaître dans celles dont elle diffère. Pour moi, je suis charmé de trouver la vérité dans toutes les Églises, et je la reconnais partout où je la trouve; toutefois, je le déclare, je ne connais point d'Église qui avoue, pour sa vérité centrale, la grande vérité centrale du christianisme, vérité qui doit être maintenant retirée des ténèbres où elle a été ensevelie, et qu'il est plus que jamais nécessaire de rétablir dans ses droits.

Qu'il me soit donc permis de le dire : quoique ma présence ait ici un but qui, à ma connaissance, n'est le but spécial d'aucune Église, je ne veux faire encourir à aucune le plus léger dommage. Plût au ciel qu'elles eussent l'une pour l'autre le sentiment de fraternité que j'ai pour elles! Je n'ai affaire à aucune d'elles; je suis ici pour un objet spécial, mais si élevé, si vaste, qu'elles peuvent toutes coopérer à l'atteindre. Ma profession de foi est simple; son premier article est : investigation libre et illimitée, liberté complète de professer et d'exprimer des convictions loyales, et respect absolu pour l'investigateur libre et consciencieux, quelles que soient ses conclusions. Mon second article de foi est le progrès social : je voudrais que la société, dont j'appelle de mes vœux la réformation, travaillât à perfectionner toutes les institutions sociales, à donner à chaque homme une position sociale qui lui permît de développer librement et harmonieusement toutes ses facultés; je voudrais voir *perfectionner*, et non détruire, toutes les institutions sociales. Je ne crois pas que Dieu m'ait donné une mission de destruction : je voudrais amé-

liorer, conserver tout ce qui est bon, rectifier tout ce qui est défectueux, et réunir ainsi les deux fonctions de CONSERVATEUR et de RADICAL. Mon troisième article de foi est que tout homme doit travailler pour son âme de préférence à son corps; l'homme n'a pas seulement un corps, il a aussi une âme; il n'a pas seulement des besoins animaux; il a une âme qui est en relation avec l'absolu et l'infini, une âme toujours prête à s'élancer dans l'inconnu et à s'élever à travers un monde de ténèbres jusqu'à la source du bon et du beau; cette âme est immortelle; la perfectionner est le but le plus élevé que nous puissions nous proposer. Je voudrais encourager les investigations; je voudrais perfectionner la société, non comme but définitif, mais comme moyen de croissance et de maturité pour ce qu'il y a dans l'homme de plus élevé, son âme.

Telles sont mes vues, et je pense qu'elles répondent aux besoins de l'époque; elles ne sont hostiles à aucune secte chrétienne; elles ont été adoptées dans un esprit d'amour pour l'humanité, et ne peuvent être mises en pratique que dans un esprit de paix; elles ne sont hostiles qu'au péché : contre lui, en effet, elles nous appellent aux armes. Nous devons combattre toute injustice, toute perversité de haut et de bas étage, mais nos armes doivent être spirituelles et non matérielles; nous devons marcher au combat fortifiés par la foi et par l'amour, revendiquer les droits de l'intelligence, faire de la société le séjour de toutes les vertus et de toutes les grâces, revêtir l'homme de sa dignité morale

et le mettre à même, à l'exemple du Créateur, de promener ses regards sur un monde de beautés.

Tel est le but que je me propose : je ne suis pas ici pour prêcher aux travailleurs ou aux non travailleurs, dans l'intérêt de l'aristocratie ou de la démocratie, je suis ici dans l'intérêt de l'humanité; je plaide la cause de l'universalité des hommes; j'arbore la bannière de la croix sur une position nouvelle et plus haute, et j'appelle autour d'elle la race humaine. Je suis ici pour parler à tous ceux qui se sentent hommes, à tous ceux dont le cœur palpite au nom d'homme, à tous ceux qui brûlent de diminuer la somme de la misère humaine et d'augmenter celle du bonheur humain, à tous ceux qui ont la perception du beau et du bon, à tous ceux qui ont soif de se reposer dans l'infini, l'éternel et l'indestructible; c'est à eux que je fais appel : je leur recommande l'objet dont j'ai parlé et devant lequel je m'arrête pénétré d'un saint respect; je les ad jure, par tout ce qu'il y a de bon dans leur nature, de saint dans la religion, de désirable dans la joie d'un monde régénéré, de s'unir et de marcher à la conquête de ce grand but, préparés à combattre en héros, à souffrir en saints ou à mourir en martyrs.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

TROISIÈME PARTIE.

Pages.

Civilisation 1

CHAPITRE I.

Idée de l'honneur. 9
Section I. Esprit de caste 25
II. Propriétés. 34
III. Relations sociales 49

CHAPITRE II.

La femme. 95
Section I. Mariage 168
II. Occupations 119
III. Santé 137

CHAPITRE III.

Enfants. 147

CHAPITRE IV.

Le malheur. 165

CHAPITRE V.

Littérature 187

QUATRIÈME PARTIE.

Religion. 205

CHAPITRE I.

Science de la religion 223

CAAPITRE II.

Esprit de la religion 232

CHAPITRE III.

Administration de la religion 247
Conclusion. 271
Appendices. 275

FIN DE LA TABLE DU TOME TROISIÈME ET DERNIER.